

## **Wikipédia, une appropriation sociale de la connaissance**

---

Sous la direction de Madame le Professeur Josepha Laroche



**Marie-Anne Tiers**

**Année universitaire 2014/2015**

**UFR 11 – Science Politique**



UNIVERSITÉ PARIS 1 – PANTHÉON SORBONNE  
MASTER 2 RECHERCHE RELATIONS INTERNATIONALES

# **Wikipédia, une appropriation sociale de la connaissance**

Sous la direction de Madame le Professeur Josepha Laroche

**Marie-Anne Tiers**

**Année universitaire 2014/2015**

**UFR 11 – Science Politique**

*« Imaginez un monde où chaque personne sur  
la planète aurait librement accès à la totalité  
du savoir humain.*

*Bienvenue sur Wikipédia.<sup>1</sup> »*

---

<sup>1</sup> Transcription de la première page du livret « Bienvenue sur Wikipédia ». Disponible à la page suivante : [http://fr.wikipedia.org/wiki/Aide:Livret\\_Bienvenue\\_sur\\_Wikip%C3%A9dia](http://fr.wikipedia.org/wiki/Aide:Livret_Bienvenue_sur_Wikip%C3%A9dia) [consulté le 13.06.2015]

## REMERCIEMENTS

Je souhaite adresser mes remerciements les plus sincères aux personnes qui m'ont apporté leur aide et qui ont contribué à l'élaboration de ce mémoire de Master 2. Ces remerciements s'adressent tout d'abord à Madame le Professeur Josepha Laroche qui, en tant que directrice de ce mémoire, s'est montrée disponible tout au long de sa réalisation. Ainsi, merci pour le temps qu'elle a bien voulu me consacrer et merci pour ses précieux conseils. Aussi, merci à mes proches – famille, amis et camarades de classe – pour leur écoute et leurs relectures.

Merci à toutes et à tous.

## SOMMAIRE

Introduction	6
Première partie : Une médiation sociale du savoir savant	18
Deuxième partie : Une légitimation sociale par l'expertise	62
Conclusion	100
Bibliographie	104
Annexes	119
Table des matières	124

## INTRODUCTION

Après les scandales de corruption venant tout juste de toucher la puissante agence privée qu'est la FIFA (Fédération Internationale de Football Association), la page que Wikipédia lui consacre s'est vue modifiée de façon incessante avant d'être finalement bloquée par l'encyclopédie en ligne. Entre autres et durant l'espace de quelques minutes, l'encadré qui synthétise les informations élémentaires de l'article a précisé que l'institution ne représentait plus le ballon rond, mais le banditisme. Ces modifications intempestives que les wikipédiens regroupent sous le nom de « *vandalisme* » sont fréquentes bien que la réactivité du collectif soit régulièrement saluée. Avant tout, elles sont une forme d'expression qui vient témoigner d'une certaine conscience de la portée en termes de visibilité d'un projet comme Wikipédia, sixième site web le plus visité au monde.

Wikipedia désigne tout à la fois deux choses : d'abord, la somme encyclopédique qui constitue le résultat de la mise en commun d'une masse de connaissances et d'informations et qui donne un possible aperçu des tendances sociales émergentes (Wikipédia a pu être qualifiée de véritable « *baromètre des sujets de société*<sup>2</sup> »), ensuite, l'organisation communautaire qui assure le bon fonctionnement de cette collaboration et de cette diffusion. C'est donc un objet très large qu'il nous a fallu circonscrire et limiter tant les angles

---

<sup>2</sup> Klein Arnaud, « Wikipédia et la légitimité de la construction collective du savoir sur internet », *Internetactu*, 25 mai 2005, disponible à la page : <http://www.internetactu.net/2005/05/25/wikipedia-et-la-lgitimit-de-la-construction-collective-du-savoir-sur-internet/> [consulté le 14.06.2015]

d'approche peuvent être nombreux. Le choix de notre délimitation est à comprendre en lien avec un certain positionnement théorique dans la sociologie des relations internationales.

Dans une perspective d'économie politique internationale (ÉPI) et plus particulièrement dans celle élaborée par la Britannique Susan Strange, la scène transnationale, afin d'être étudiée, est appréhendée en termes de structures. Quatre d'entre elles sont fondamentales et interagissent en permanence : celle de la sécurité, celle de la production, celle de la finance et celle de la connaissance. Dans ce cadre, le pouvoir est dit « *structurel* » et entendu comme la capacité d'une personne ou d'un groupe à influencer sur l'état des choses de façon à ce que ses préférences parviennent à avoir la priorité sur celles des autres<sup>3</sup>. Nous inscrivons notre objet au cœur de la structure de la connaissance, structure dans laquelle sont de mise les idées, les croyances, les idéologies, et bien entendu les connaissances. Dans cette structure, le pouvoir renvoie alors à une double capacité : celle d'influencer la légitimité sociale de ces idées, de ces croyances, de ces idéologies et de ces connaissances et celle d'exercer un contrôle sur l'accès aux moyens de leur stockage et de leur communication. Ce pouvoir est bien souvent moins coercitif que dans les autres structures. Toutefois, il n'en est pas moins contraignant, ce dont Wikipédia peut témoigner. Constamment présente en tête des résultats des moteurs de recherche, l'encyclopédie s'impose en quelque sorte aux internautes, et ce d'autant que si les connaissances et les informations sont disponibles en d'autres lieux, elles peuvent ne pas y être gratuites ni aussi rapidement disponibles<sup>4</sup>. Enfin, les indicateurs cherchant à mesurer ce pouvoir sont plus subjectifs, le rendant difficilement quantifiable.

La structure de la connaissance est d'autant plus délicate à appréhender qu'elle connaît des changements extrêmement rapides et radicaux, ces derniers la rendant de plus en plus centrale par rapport aux autres structures. Pour cette raison, Christopher May juge insatisfaisante la théorisation proposée par Susan Strange : l'importance de cette structure est telle qu'elle doit être placée dans un rôle plus fondamental que les autres<sup>5</sup>. C'est aussi ce que d'une certaine façon propose Peter Ellehøj. Pour lui, alors que la théorisation des quatre structures par Susan Strange peut être illustrée par une pyramide dont toutes les faces ont le

---

<sup>3</sup> Strange Susan, *States and Markets*, 2<sup>e</sup> éd., New York, Continuum, 1994.

<sup>4</sup> Le caractère moins coercitif et peut-être plus consenti du pouvoir exercé par Wikipédia peut également être illustré par la réussite annuelle de l'appel aux dons effectué par la Fondation Wikimedia : pour la période 2014-2015, c'est plus de quarante-cinq millions d'euros qui sont attendus.

<sup>5</sup> May Christopher, Tooze Roger (Eds.), *Authority and Markets: Susan Strange's Writings on International Political Economy*, New York, Palgrave Macmillan, 2002.



même poids, il propose que celle représentant la structure de la connaissance en devienne la base<sup>6</sup>. L'auteur justifie ses propos en affirmant que les facteurs qui déterminent la scène transnationale sont idéologiques par nature. En leur temps déjà, ces auteurs affirment donc que c'est en accordant une plus grande importance à la structure de la connaissance que nous serions plus à même de comprendre les relations internationales. Compte tenu de la tournure qu'ont pris les choses, cette tendance est allée en s'accroissant.

Aujourd'hui, c'est essentiellement pour le leadership de la structure de la connaissance que les États entrent en compétition. Pour exemple, si d'une manière générale, les États-Unis incarnent la plus grande puissance, c'est leur importance dans la structure de la connaissance qui semble la plus déterminante<sup>7</sup>. En effet, nous voyons que c'est la place qu'ils occupent au sein de cette dernière qui leur permet de conserver leur monopole d'ensemble en permettant une introduction du néolibéralisme à tous les niveaux. Une telle entreprise est rendue possible par leur légitimité et leur permet de façonner les structures dans lesquelles les autres acteurs devront opérer. Cela rejoint leur attraction culturelle incomparable, d'ailleurs à l'origine de la création de concepts comme celui de *soft power*. En effet, c'est afin de qualifier cette attraction et d'appréhender plus largement un pouvoir moins coercitif (reposant sur des éléments moins concrets et relevant davantage de l'idéologie) que Joseph Nye a développé le concept de *soft power*<sup>8</sup>. Ce dernier vient remplacer celui de *hard power* et insister sur l'imposition des États-Unis en tant qu'entrepreneur de morale. Par ailleurs, la connaissance se trouve de plus en plus au cœur du processus de production de richesses : « *le savoir est devenu la matière première de la compétition mondiale*<sup>9</sup> » et la création immatérielle, première exportation des États-Unis, est une source considérable de revenus. L'émergence d'expressions cherchant à qualifier la nouveauté du phénomène peut également en témoigner : nous vivrions dans une « *société de la connaissance* » dotée d'une « *économie de la*

---

<sup>6</sup> Ellehøj Peter, « Deus ex machina : The Process of International Economic Cooperation », in: Guzzini Stefano, Leander Anna, Lorentzen Jochen, Morgan Roger (Eds.), *New Diplomacy in the Post-cold War World: Essays for Susan Strange*, New York, St. Martin's Press, 1993, pp. 76-89.

<sup>7</sup> En effet, c'est tout à la fois que les États-Unis détiennent la force militaire par excellence, qu'ils demeurent à la première place des classements en termes de production (premier produit intérieur brut devant la Chine), que le dollar reste la devise internationale de référence et qu'ils sont toujours pionniers en matière d'innovation.

<sup>8</sup> Nye Joseph S., *Bound to Lead: The Changing Nature of American Power*, New York, Basic Books, 1991. En tant que projet américain, Wikipédia naît accolée au plus grand *soft power* qui soit. Notons que cette domination étatsunienne peut également être appréhendée par l'hégémonie de la langue anglaise sur la scène transnationale. Dans ce sens, voir : Crystal Davis, *English as a Global Language*, 2<sup>e</sup> éd., Cambridge, Cambridge University Press, 2012. Coll. Canto Classics.

<sup>9</sup> Laïdi Zaki, « La propriété intellectuelle à l'âge de l'économie du savoir », *Esprit*, (11), nov. 2003, p. 119.

*connaissance* » et nous serions face à un véritable « *tournant cognitif* »<sup>10</sup>. Finalement, la structure de la connaissance revêt une importance primordiale en ce que celui qui y est légitime parvient à définir les règles du jeu à un niveau plus global et en ce que l'innovation joue un rôle clé dans nos économies modernes.

Les acteurs fondamentaux de la structure de la connaissance conjuguent donc l'exercice d'un effet idéologique important et un rôle clé dans l'innovation. Dès lors, l'expertise semble dominer : directement associée à la compétence, et ce de façon exclusive, elle est à la fois au cœur de nos idéologies contemporaines et au centre de l'innovation. En matière de savoir savant, ce sont les scientifiques qui sont experts : ils détiennent les savoirs validés, reconnus, produits et légitimés dans le champ scientifique, lui-même socialement légitime. Cela confère un label d'exactitude à leurs savoirs et fait apparaître la science comme le fondement de toute connaissance socialement considérée comme telle. C'est cette science qui est reconnue par la société comme étant en possession de ce qui serait la vérité. Nous sommes donc face à un corps de connaissances qui, par un processus, s'est établi en tant que réalité : la réalité est construite socialement et c'est l'analyse de cette construction qui intéresse la sociologie<sup>11</sup>. Avec la légitimité qui est la sienne, la science détermine la connaissance découverte ainsi que la façon et les conditions selon lesquelles elle sera stockée et communiquée. Si elle naît dans un contexte de fin des idéologies, elle n'en demeure pas moins idéologique. Pierre Bourdieu et Luc Boltanski parlent même de l'« *idéologie de la fin des idéologies* » comme de la condition cachée d'une science bel et bien dotée d'un effet idéologique puissant<sup>12</sup>. En effet, et bien que cela ait été difficile à percevoir historiquement tant la science a joué un rôle considérable dans le retrait de l'idéologie religieuse, ce sont bien de nouvelles légitimations qui sont mises en place<sup>13</sup>. Selon Habermas, nous sommes alors face à une « *idéologie au sens étroit du terme*<sup>14</sup> ». C'est dire qu'afin de se légitimer, la science va s'élever en se constituant de façon autonome du social et en se présentant comme neutre et désintéressée. En suivant Bachelard, l'esprit scientifique contemporain ne peut plus être mis

---

<sup>10</sup> Des courants intellectuels émergent, comme celui du capitalisme cognitif, et viennent se focaliser sur l'étude de cette nouveauté.

<sup>11</sup> Berger Peter L., Luckmann Thomas, *La construction sociale de la réalité*, [1966], trad., 3<sup>e</sup> éd., Paris, Armand Colin, 2014. Coll. Bibliothèque des classiques, p. 42.

<sup>12</sup> Boltanski Luc, Bourdieu Pierre, « La production de l'idéologie dominante », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2(2-3), juin 1976, pp. 2-73. Pour eux, le discours dominant est performatif dans la mesure où ceux qui le produisent et l'énoncent ont les moyens de le rendre vrai.

<sup>13</sup> Rose Hilary, Rose Steven, « L'héritage problématique : Marx, Engels et les sciences de la nature », in : Rose Hilary, Rose Steven (Éds.), *L'idéologie de/dans la science*, Paris, Seuil, 1977. Coll. Science ouverte, p. 29.

<sup>14</sup> Habermas Jürgen, *La technique et la science comme "idéologie"*, trad., Paris, Gallimard, 1973. Coll. Tel (161), p. 34

en continuité avec le sens commun, il devient fermé ; le progrès scientifique manifeste alors toujours une rupture<sup>15</sup>. Le positivisme, c'est-à-dire la démarche intellectuelle posant pour principe que la vérité n'émerge que de connaissances scientifiques vient poser les bases de la méthode scientifique moderne. Progressivement, vont s'opposer monde naturel et monde artificiel, expérience commune et technique scientifique, connaissance commune et connaissance scientifique, expert et profane : la complexification de la science va de pair avec un droit d'entrée qui s'élève, entraînant une coupure entre la science et la société<sup>16</sup>. L'autonomie de la science va notamment être permise par l'élitisme fabriqué et mis en place par le système scientifique : la mise en forme de son langage vient manifester cette rupture (guillemets, système de citations). Afin de justifier l'autonomie d'un système au pouvoir certain et que les profanes entrevoient tout au moins, la science doit imposer la croyance en sa parfaite indépendance. Bien que comme tout autre champ, elle ait ses propres intérêts, elle va tout mettre en œuvre pour que ces derniers, finalement assez éloignés des intérêts ordinaires (financiers en particulier), ne soient pas décelables. Ainsi, les scientifiques ont un souci constant de neutralité et cette apparente objectivité confère à leurs savoirs savants un statut de fait ou de vérité. Le scientifique semble être la figure incarnant au mieux les valeurs des formes modernes de l'idéologie dominante : l'expertise et la compétence<sup>17</sup>.

Ce premier développement vise à expliquer nos partis pris, ceux-là même qui viennent délimiter notre objet. Compte tenu de la place centrale qu'occupe la science au sein de la structure de la connaissance, nous avons fait le choix, dans notre étude sur Wikipédia, de nous focaliser sur la publication de connaissances scientifiques. Les autres types de publications existantes dans le projet encyclopédique ne seront donc pas étudiés ici. Aussi, ce sont essentiellement les liens qu'entretient Wikipédia avec le système scientifique qui retiendront notre attention. Nous distinguerons la connaissance, du savoir et de l'information. La connaissance renverra à un objet : elle est informatisable. Le savoir sera considéré comme étant davantage en lien avec la capacité d'un sujet (acte cognitif). Quant à l'information, nous l'appréhenderons comme étant moins attachée à un contexte, pouvant être détachée du sens et revêtant souvent un caractère plus ponctuel. En nous concentrant sur les connaissances

---

<sup>15</sup> Bachelard Gaston, *Le matérialisme rationnel*, [1953], 5<sup>e</sup> éd., Paris, PUF, 2014. Coll. Quadrige.

<sup>16</sup> Bourdieu Pierre, « La spécificité du champ scientifique et les conditions sociales du progrès de la raison », *Sociologie et sociétés*, 7(1), 1975, pp. 91-118.

<sup>17</sup> Jean-Marc Lévy-Leblond indique que : « Porteur d'une vérité "objective", "démontrée rigoureusement", "politiquement neutre", le scientifique cautionne admirablement les tentatives de la classe dominante pour masquer oppression et exploitation derrière de prétendues nécessités techniques et rationnelles. ». Lévy-Leblond Jean-Marc, « Mais ta physique ? », in : Rose Hilary, Rose Steven (Éds.), *L'idéologie de/dans la science*, Paris, Seuil, 1977. Coll. Science ouverte, pp. 112-162, p. 122.

scientifiques, nous tâcherons de rendre toute sa place à la totalité dans laquelle elles sont à englober : le monde, ses représentations, ses légitimations et ses idéologies. À la façon dont Berger et Luckmann appréhendent les savoirs savants comme une partie de la connaissance, nous les appréhenderons le plus possible de façon intégrée dans un cadre plus large et plus général. De plus, nous entendrons le terme d' « *idéologie* » au sens d'un système organisé, constitué à la fois d'idées, d'opinions, de connaissances et de croyances, permettant, avec les fins qui sont les siennes (politiques, sociales, économiques ou religieuses), d'interpréter et de produire une représentation et une explication du monde<sup>18</sup>. En d'autres termes : « *Quand une définition particulière de la réalité en vient à être attachée à un intérêt concret du pouvoir, elle peut être qualifiée d'idéologie*<sup>19</sup> ». Les idéologies s'inscrivent toujours dans des relations de pouvoir, que ce soit en servant la domination en cours en vue de la consolider ou en cherchant au contraire à la délégitimer afin de s'imposer en prenant le contre-pied. Quoiqu'il en soit, pour fonctionner, la forme prise par les idéologies doit être méconnue, c'est-à-dire que les idéologies sont en quelque sorte tenues d'être reconnues comme légitimes. Finalement, et dans une démarche de sociologie des relations internationales, Wikipédia nous intéresse en tant qu'elle stocke la masse de connaissances la plus consultée au monde et qu'avec son cadre technique, ses principes fondateurs et ses normes, elle définit les connaissances qui y ont leur place. En cela, Wikipédia est un acteur essentiel de la structure de la connaissance. Elle détermine les connaissances disponibles à moindre coût et agit sur les croyances en une communication égalitaire et en une transmission culturelle moins autoritaire, les croyances conférant souvent l'autorité consentie. L'intérêt de l'analyse d'un tel projet collaboratif est également à inscrire dans la tendance plus large d'un possible développement important de ce genre d'objet dans le web de demain.

Wikipédia naît de l'échec d'un premier projet d'encyclopédie libre : Nupedia. Tous deux sont développés grâce aux logiciels libres. Ce sont des logiciels (*software*) – c'est-à-dire, et en opposition au matériel (*hardware*), un ensemble de programmes permettant le traitement de données – dont l'utilisation est rendue techniquement et légalement libre. Libre est entendu dans un double sens puisque ces logiciels peuvent à la fois être modifiés par tous, mais aussi dupliqués en vue d'être diffusés. Les logiciels libres naissent d'un mouvement – le

---

<sup>18</sup> Pour reprendre les termes d'Habermas : « *L'expérience quotidienne nous a appris que les idées servent bien souvent à donner à nos actions des motifs justificateurs au lieu des motivations réelles. Ce qui à ce niveau s'appelle rationalisation, nous l'appelons idéologie au niveau de l'activité collective.* ». Habermas Jürgen, *op. cit.*, p. 151.

<sup>19</sup> Berger Peter L., Luckmann Thomas, *op. cit.*, p. 204.

mouvement du logiciel libre – qui apparaît dans les années quatre-vingt en se réappropriant les principes de la communauté hacker des années soixante-dix et dont les deux principaux objectifs sont la libre circulation des créations logicielles et l'impossible transcription du logiciel libre en logiciel propriétaire. Créée le 9 mars 2000 par Jimmy Wales, Nupedia fonctionnait sous licence libre mais dans un dessein de qualité, la participation au projet était restreinte à un comité scientifique. Ce contraste avec les conceptions sous-jacentes au mouvement du logiciel libre – cherchant à favoriser la participation de tout un chacun – a empêché le succès de Nupedia : ancrée dans la lenteur du processus de soumission des textes, les contributions étaient rares et Nupedia ferme de façon définitive le 26 septembre 2003. Entre temps, conscient de la faible progression de son projet et accompagné de Larry Sanger, l'éditeur en chef, Jimmy Wales crée un wiki. De l'hawaïen « vite » ou « rapide », un wiki est une application web qui permet essentiellement la modification collaborative de pages au sein d'un site web. En l'occurrence, c'est dans le but d'accélérer le processus de publication sur Nupedia et en y entreposant les articles en attente de validation que le wiki est créé : Wikipédia naît le 15 janvier 2001. Très vite, elle va participer à la remise en cause de Nupedia, s'autonomiser et prendre de l'ampleur. Également appelée « *L'encyclopédie libre* », Wikipédia se présente comme un projet d'encyclopédie collective établi sur l'internet, universel, multilingue et fonctionnant sur le principe du wiki<sup>20</sup>. Elle est hébergée en ligne par la Fondation Wikimedia et constitue le principal projet de l'organisation américaine à but non lucratif qui, fondée par Jimmy Wales le 20 juin 2003, en gère une dizaine d'autres (dont Wiktionnaire, Wikiquote, ou encore Wikibooks)<sup>21</sup>. Cette Fondation fonctionne pour l'essentiel par l'intermédiaire de dons et affiche un objectif de promotion de la croissance et du développement de projets contenant du savoir libre (c'est-à-dire d'un savoir reposant sur le principe du wiki) et de distribution publique et gratuite du contenu. Quant à Wikipédia, son objectif est d'offrir un contenu modifiable et améliorable par tous, qui soit librement réutilisable, objectif et vérifiable. Le projet encyclopédique est auto-organisé sur la base d'un cadre normatif doublement défini : d'abord, par les cinq principes fondateurs édictés par Jimmy Wales, intangibles et inséparables du projet qu'ils ont engendré ; ensuite, par la réflexivité inhérente au projet qui a donné lieu à tout un arsenal normatif de plus en plus

---

<sup>20</sup> La présentation que Wikipédia fait d'elle-même est disponible à la page suivante : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Wikipédia:Accueil\\_principal](https://fr.wikipedia.org/wiki/Wikipédia:Accueil_principal) [consulté le 11.06.2015]

<sup>21</sup> Aux États-Unis, les fondations sont très nombreuses. Elles viennent remplacer l'ensemble des entreprises culturelles privées ayant fait faillite à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Greffé Xavier, « Introduction : L'économie de la culture est-elle particulière ? », *Revue d'économie politique*, (120), print. 2010, pp. 1-34, p. 9.

immuable. Ces normes définissent le cadre du projet et semblent cette fois en lien avec les valeurs héritées du mouvement du logiciel libre (contrairement à Nupedia)<sup>22</sup>.

Si l'anglais est la langue maternelle de Wikipédia, son contenu devient rapidement multilingue et notamment grâce au lancement des versions internationales de l'encyclopédie en ligne. Présente aujourd'hui dans deux cent quatre-vingt-sept langues, ses versions sont toutes semblables même si les contenus et les techniques d'édition peuvent légèrement différer d'une variante à l'autre. La Wikipédia anglaise demeure la plus complète avec près de cinq millions d'articles à son actif. D'une manière générale, Wikipédia a connu une ascension fulgurante dont témoigne son succès auprès des moteurs de recherche. Ce succès est à comprendre par le fait que Wikipédia et ses articles sont extrêmement cités, à la fois en interne (hyperliens) et en externe<sup>23</sup>. Dès lors, et elle l'affiche volontiers : elle « *constitue le plus grand et le plus populaire des ouvrages de références générales d'Internet*<sup>24</sup> ». À ce titre, elle est un objet qui intéresse le sociologue des relations internationales : la montée en puissance de Wikipédia vient pointer plus largement une nouvelle donne internationale. Cette dernière est caractérisée par une scène non plus interétatique, mais désormais transnationale, ayant perdu en homogénéité et en constante évolution. Le « *retrait de l'État*<sup>25</sup> » s'accompagne de l'apparition et de la montée en puissance de nouveaux acteurs transnationaux, dont celle, comme Wikipédia, de dynamiques individuelles sous forme de réseaux d'individus. En suivant la tendance que Rosenau avait déjà mise en avant dans les années quatre-vingt-dix, alors que le sentiment de soumission et de loyauté des individus à l'égard des autorités étatiques s'affaiblit, ces derniers se sentent surtout concernés par des causes internationales et s'impliquent davantage dans des projets transnationaux. Nous vivons une période de « *turbulences mondiales* » dans laquelle les individus revêtent une nouvelle importance sur une scène transnationale à appréhender désormais comme le résultat d'un *mixing* micro-macro<sup>26</sup>. Wikipédia est à appréhender comme une initiative citoyenne dans ce contexte transnational contemporain. Avec le mouvement du logiciel libre et ses autres avatars, elle forme un réseau transnational qui s'est constitué contre l'ordre dominant et dans lequel les

---

<sup>22</sup> Le logiciel libre sur lequel se développe Wikipédia, tout comme la Fondation Wikimedia et l'ensemble des projets qu'elle héberge, s'appelle *MediaWiki*.

<sup>23</sup> Notons que lorsque la tendance générale, qui est à un renforcement des positions monopolistiques, s'étend au monde des idées et des connaissances, cela peut menacer la diversité des expressions culturelles.

<sup>24</sup> La citation est disponible à la page suivante :

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Wikip%C3%A9dia> [consulté le 11.06.2015]

<sup>25</sup> Susan Strange, *Le retrait de l'État*, Paris, Temps Présent, 2011.

<sup>26</sup> Rosenau James, *Turbulence in World Politics: A Theory of Change and Continuity*, Princeton, Princeton University Press, 1990.

individus agrégés agissent collectivement. Finalement, Wikipédia agit sur la scène transnationale et affecte le contrôle et le monopole étatique sur plusieurs plans et notamment en se positionnant contre le renforcement des lois qui, dans une logique néolibérale, encadrent la propriété intellectuelle<sup>27</sup>. Ces lois avaient déjà mis à mal la souveraineté étatique puisque ce sont au moins en partie les acteurs privés qui ont dicté aux autorités juridiques les textes desquels ils tirent aujourd'hui des bénéfices<sup>28</sup>. Wikipédia, mais aussi le mouvement plus large permis par l'avènement de l'internet et de techniques numériques de création dans lequel elle s'inscrit, en constitue donc une seconde entrave. Globalement, une tension naît entre d'un côté, un droit étatique, qui est surtout un droit économique et qui vient contrôler la création marchande d'œuvres en tout genre, et de l'autre, une contestation citoyenne qui institue progressivement la protection juridique d'une création qui serait destinée à circuler. D'une certaine façon, à travers ces débats, c'est la légitimité du rapprochement de la science et du marché qui est en jeu, rejoignant le questionnement sur l'expertise et son incarnation fréquente par le système scientifique.

De même que l'expertise, le besoin d'expertise est construit<sup>29</sup>. Progressivement et en lien avec les autres particularités de notre modernité, les acteurs profanes ont été dépossédés de leur connaissance et évincés du débat public. Cette forme d'exclusion a d'abord consisté à mettre en avant les risques que les profanes font courir à eux-mêmes ou aux autres ; le but étant que dans un second temps, ainsi disqualifiés, ils n'aient d'autre choix que de recourir à l'expertise professionnelle qui elle, compétente, pourra prévenir les risques. Nous sommes donc face à la construction d'une cause afin de rendre indispensable l'expert. Ce dernier a à la fois ses intérêts personnels et ses intérêts corporatifs en tant qu'il n'est jamais isolé mais forme avec d'autres experts une communauté savante. Les sciences participent de ce mouvement en établissant une « *mise en valeur technique des informations qui sont les leurs*<sup>30</sup> », rendant interdépendantes la science et la technique (au début du XX<sup>e</sup> siècle). Pour Habermas, c'est ainsi que l'expertise naît et que la science et la technique forment une « *idéologie* » pour reprendre le titre de la première des cinq études réunies dans le recueil du même nom. Progressivement, c'est finalement la science et le marché qui vont se rapprocher,

---

<sup>27</sup> Ce terme de propriété intellectuelle renvoie à l'ensemble des droits exclusifs portant sur des créations intellectuelles. Dès lors, il nous faut être conscient de l'homogénéisation opérée par la notion, laissant croire que les droits d'auteur, les brevets ou encore les marques, sont à traiter de façon identique.

<sup>28</sup> May Christopher, « Venise : aux origines de la propriété intellectuelle », *L'Économie politique*, (14), été 2002.

<sup>29</sup> Garcia Sandrine, « Savoir se rendre indispensable. La construction rhétorique du "besoin" d'expertise », in : Bérard Yann, Crespin Renaud (Éds.), *Aux frontières de l'expertise. Dialogues entre savoirs et pouvoirs*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010. Coll. Res Publica. pp. 51-66.

<sup>30</sup> Habermas Jürgen, *op. cit.*, p. 78.

rendant possible l'appropriation des connaissances dans une logique capitaliste avec la profusion de nouveaux droits venant encadrer la propriété intellectuelle. Tout cela amène à une privatisation progressive de la connaissance et de la science. Historiquement, ce sont les États-Unis qui ont ouvert la voie et notamment à travers le *Bayh-Dole Act* de 1980 qui autorise les chercheurs et les universités à déposer des brevets sur leurs travaux. Il s'ensuivra une course à la propriété intellectuelle aboutissant progressivement à un système de concurrence entre universités. En définitive, il nous faut donc appréhender doublement la science : comme « *force productive la plus importante* » (c'est le niveau des conditions objectives : au fondement de l'innovation, elle devient un facteur de production crucial) et comme idéologie (au niveau des conditions subjectives : en tant que norme sociale)<sup>31</sup>. Cette tendance à un rapprochement entre la science, la technique et le capitalisme met fin à l'illusion partagée d'une science désintéressée et transparente ayant longtemps permis à cette dernière une autonomie exempte de protestation. La science se laisse de plus en plus à voir comme une activité ordinaire ayant elle aussi ses propres intérêts. Cela pose problème étant donné que son application, la science orientée vers l'action, l'expertise, est constamment en lien avec la vie quotidienne des acteurs qu'elle guide plus ou moins ouvertement. Dès lors, sa partialité est mise en cause et elle fait l'objet de contestation ou de méfiance de la part du public. Des tensions se créent et se cristallisent dans des lieux spécifiques : « *la volonté de se réappropriar la connaissance en tant que bien commun est perceptible et met en cause l'autoreprésentation de la science et de la technique comme sphère autonome du social*<sup>32</sup> ». À travers ces débats se restituent des médiations entre la science et la société, reliant la pratique et la technique. Ces tendances à une réappropriation sociale de la connaissance agissent sur la conception que la société a d'elle-même et du même coup, sur les formes d'organisation collective qu'elle perçoit comme étant légitimes (un changement dans le mode d'accès au savoir se répercute jusque dans les représentations du monde des individus)<sup>33</sup>. Wikipédia et ses valeurs s'inscrivent dans ce mouvement de société plus global.

Si les structures de la connaissance se succèdent, la nécessité de légitimation demeure : après celle de la chrétienté médiévale vient celle de l'État scientifique qui céderait aujourd'hui la place à celle de ce que certains discours promoteurs nomment (entre autres

---

<sup>31</sup> Habermas Jürgen, *op. cit.*, p. 36.

<sup>32</sup> Hernandez Valéria A., « *Quid d'une anthropologie de la connaissance ?* », in : Carton Michel, Meyer Jean-Baptiste (Éds.), *La société des savoirs. Trompe-l'œil ou perspectives ?*, Paris, L'Harmattan, 2006. Coll. Travail et Mondialisation, p. 276.

<sup>33</sup> Ce sont les domaines de la santé et de l'environnement qui ont connu de façon pionnière ce type de réappropriation (l'exemple des OGM est assez parlant).



appellations) la « *société de la connaissance* ». En lien avec la « *révolution de l'information* », langage d'acteur là aussi, les valeurs maîtresses en sont notamment l'autonomie et l'anti-élitisme et confèrent la forme d'organisation socialement légitime : l'auto-organisation. Wikipédia s'inscrit dans cet air du temps idéologique en conjuguant une volonté affichée de désexpertisation de la connaissance et un encouragement de l'expressivité du public. La succession des structures de la connaissance est un processus lent : il s'agit pour l'autorité détenant le monopole de la légitimation, de discréditer ou d'éliminer toutes autorités rivales, tous concurrents potentiels en la matière. L'existence de conflits est ainsi cruciale à considérer pour les sociologues : elle prévient et forme l'évolution et les changements. Or, Wikipédia entraîne une certaine forme de conflictualité. En effet, elle est très largement décriée par beaucoup de scientifiques. Cela semble logique dans la mesure où l'anonymat qui lui est inhérent balaye tous les statuts d'expert, ceux-là même qui confèrent leur fonction sociale aux scientifiques, et ainsi leur raison d'être socialement. De plus, et rendant peut-être Wikipédia encore plus menaçante, s'il faut une certaine autonomie pour pouvoir rompre avec les formes traditionnelles de savoir, elle semble l'avoir ; de même qu'elle a l'infrastructure organisationnelle pour pouvoir diffuser sa masse de connaissances. C'est un accès tout autre au savoir savant que celui autorisé et mis en place par la science que Wikipédia semble pouvoir offrir. Elle permet une publication largement consultée de savoirs savants présentés par des profanes et elle est en ce sens une appropriation sociale de la connaissance.

L'actuelle structure de la connaissance semble davantage en lien avec les valeurs que revêt Wikipédia : le projet encyclopédique paraît former, avec ses avatars, un « *univers symbolique alternatif* » à celui qu'incarne la science. Une telle manifestation « *établit une menace dans la mesure où sa simple existence démontre empiriquement que l'univers propre d'une société n'est pas inévitable* »<sup>34</sup>. Pour autant, si Wikipédia vient remettre en cause l'autonomie de la science, l'appropriation sociale de la connaissance qu'elle représente paraît avoir des limites. En effet, elle ne semble pas remettre en cause l'idéologie de l'expertise mais presque au contraire, elle a l'air de s'en rapprocher pour se légitimer. Petit à petit, Wikipédia a adopté les codes, les normes et les symboles propres au champ scientifique et son édition s'est rationalisée par la mise en place de statuts et de normes de plus en plus rigides. Mais c'est en transférant la légitimité de ses énoncés vers des sources extérieures, celles reconnues

---

<sup>34</sup> Berger Peter L., Luckmann Thomas, *op. cit.*, p. 183.

au sein du système scientifique, que Wikipédia inscrit peut-être le plus clairement son action dans une idéologie de l'expertise.

Nous allons nous focaliser sur la tension inhérente au projet encyclopédique que constitue Wikipédia. Deux logiques difficilement conciliables se côtoient : une logique d'ouverture et une logique de recherche de qualité. La première vient remettre en cause l'idéologie de l'expertise en ouvrant l'accès et la participation à tous ; la seconde, en cherchant une reconnaissance sociale de sa valeur encyclopédique, vient inscrire l'action de Wikipédia dans une idéologie de l'expertise. Ici, notre thèse est qu'en diffusant largement le savoir savant, Wikipédia remet certes en cause l'autonomie de la science, mais inscrit également son action dans une idéologie de l'expertise. Il s'agit d'abord pour nous d'appréhender Wikipédia en tant que médiation sociale du savoir savant. Nous adoptons pour ce faire une approche configurationnelle tentant de rendre toute son importance à l'histoire sociale du phénomène encyclopédique qu'est Wikipédia et de laquelle elle hérite ses idéaux fondateurs. Pour autant, nous prendrons en compte les conditions sociales et pratiques dans lesquelles son action s'accomplit et qui viennent progressivement rompre avec ce que certains discours utopiques annonçaient sur un mode promoteur. Ensuite, et tout en restant dans les conditions de sa réalisation pratique, nous considérerons le processus de légitimation sociale dans lequel s'engage Wikipédia. Ce dernier inscrit inévitablement son action dans l'idéologie de l'expertise caractéristique de nos sociétés modernes et finit par en reproduire les inégalités et les partis pris qui y sont inhérents.

## PREMIÈRE PARTIE

### **Une médiation sociale du savoir savant**

À la façon dont Berger et Luckmann présentent l'ambition de leur sociologie de la connaissance, il est important pour nous de comprendre les relations entre tout ce qui est considéré comme connaissance dans une société et le contexte dans lequel ces connaissances surgissent<sup>35</sup>. Aujourd'hui, bien que la science soit autonome, coupée du social, c'est pourtant le savoir savant qu'elle produit qui incarne la connaissance socialement reconnue. Le savoir savant est un savoir détenu par un expert et validé par la communauté savante dans laquelle il s'inscrit et qu'il forme avec d'autres experts. Il est constitué historiquement et traditionnellement ; il est fondé sur la reconnaissance entre pairs qui le légitimise en lui conférant un label d'exactitude. Lorsque Habermas présentait son modèle pragmatique de décision en 1973, il soulignait l'importance de la médiation « *entre la science et la technique d'une part et la pratique quotidienne d'autre part*<sup>36</sup> ». La condition pour qu'une société scientifiécisée soit émancipée est alors le dialogue entre expert et profane : la pratique communicative serait la seule à même de dépasser l'aliénation propre à l'idéologie technico-scientiste.

Le terme de médiation, pris au sens d'intermédiaire, nous semble adapté à Wikipédia puisqu'il met l'accent sur différentes facettes du phénomène encyclopédique : il comprend à la fois l'idée d'une intervention en vue de faciliter la circulation d'informations, celle d'un rétablissement des relations et encore une dimension pédagogique. Or, Wikipédia s'inscrit dans une volonté de libérer l'accès informationnel, rompt avec l'autonomie de la science en créant un lien entre la science et la société, et renferme un projet pédagogique. Ainsi, Wikipédia semble incarner la forme de médiation souhaitée par Habermas puisqu'elle paraît engendrer une certaine interaction entre les deux figures construites que sont celle de l'expert et celle du profane. Finalement, en œuvrant pour un accès libre au savoir savant décomplexifié, Wikipédia peut apparaître comme un projet politique<sup>37</sup>.

---

<sup>35</sup> Berger Peter L., Luckmann Thomas, *op. cit.*.

<sup>36</sup> Habermas Jürgen, *op. cit.*, p. 131.

<sup>37</sup> En effet, en suivant Jean-Marc Lévy-Leblond, nous pouvons voir dans Wikipédia la condition à une révolte contre l'ordre dominant : « *Si la domination des hommes sur les choses sert à masquer la domination des hommes par d'autres hommes, on conçoit que la révolte croissante contre la seconde exige une extension de la première. Et plus les formes en seront incompréhensibles à la majorité des hommes, mieux la recherche scientifique jouera son double rôle de spectacle de diversion, et de caution de la division hiérarchique du travail.* ». Lévy-Leblond Jean-Marc, *op. cit.*, p. 135.

## A. Une participation au conflit sur le statut de la connaissance

Nous allons appréhender Wikipédia comme une configuration au sens éliassien du terme. Ce concept permet d'étudier dans un même mouvement de pensée les niveaux inséparables que sont celui de l'individu et celui de la société, et de saisir les interdépendances humaines. Dès lors, la configuration wikipédienne pourra être historicisée en adoptant une perspective dynamique et processuelle : Wikipédia est le produit – en constante évolution – d'autres configurations qu'elle transforme à son tour<sup>38</sup>. Ainsi, et pour comprendre Wikipédia de ses idéaux jusqu'à son mode d'organisation, il nous faut prendre en compte son histoire sociale. L'importance de la structure de la connaissance croît et l'information et la connaissance sont au cœur d'un conflit. Ce dernier oppose ceux qui, dans une logique néolibérale, cherchent à en tirer un maximum de profit en les privatisant et ceux qui, au contraire, cherchent à les « libérer<sup>39</sup> » en les plaçant au rang de bien public. Or, le sociologue se doit de privilégier une approche tenant compte des tensions et des conflits tant « leur existence même et leur dénouement forment dans beaucoup de cas le noyau central de tout processus d'évolution<sup>40</sup> ». Ainsi, le conflit sur le statut de la connaissance – bien privé ou bien public – retiendra toute notre attention puisque Wikipédia en est actrice et s'inscrit dans des mouvements qui y participent eux aussi.

---

<sup>38</sup> Delmotte Florence, « Termes clés de la sociologie de Norbert Elias », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, (106), été 2010, pp. 29-36.

<sup>39</sup> Les acteurs du mouvement du logiciel libre parlent d'une « libération du code » dans la lignée des hackers qui s'inscrivaient dans une forme de libéralisme culturel. L'injonction de « libérer » revient souvent dans ce domaine qui s'auto-qualifie « du libre » : les guillemets viennent affirmer que nous sommes face à un langage d'acteur.

<sup>40</sup> Elias Norbert, *Qu'est-ce que la sociologie ?*, trad., La Tour d'Aigues, Éditions de l'aube, 1991, p. 216.

## 1. La réappropriation d'un bien public

Wikipédia s'inscrit dans plusieurs tendances contemporaines de réappropriation de la connaissance. Elle est à comprendre dans la lignée du mouvement du logiciel libre qui est porteur d'une philosophie s'opposant à la privatisation de l'information, et par extension, à celle de la connaissance. D'autres segments de la critique s'hybrident – et notamment en réaction à une propriété intellectuelle de plus en plus restrictive – laissant entrevoir une action collective rejetant la logique néolibérale dominante. Wikipédia s'inscrit pleinement dans ces débats puisqu'elle veut ouvrir l'accès au savoir savant. C'est un nouveau champ d'expression du savoir qui, en s'appropriant la connaissance, vient remettre en cause l'autonomie de la science.

### a. L'opposition aux privatisations de biens immatériels

Wikipédia trouve ses origines dans le logiciel libre. Pour Jimmy Wales, la filiation est claire et il y fait une référence explicite en baptisant Wikipédia « *L'encyclopédie libre* ». Il évoque cette filiation à plusieurs reprises, et notamment dans une célèbre formule : « *Free Knowledge requires Free Software and Free File Formats* », énoncée pour la première fois sur son site web<sup>41</sup>. Cette filiation est double. D'un côté, le logiciel libre est la condition matérielle permettant Wikipédia, c'est-à-dire que Wikipédia est fondée sur un logiciel libre : *MediaWiki*<sup>42</sup>. D'un autre côté (celui qui retiendra le plus notre attention ici), le logiciel libre naît d'un mouvement dont les principes fondamentaux sont repris par Wikipédia. En effet, si le mouvement du logiciel libre œuvre pour libérer le code informatique et l'information, Wikipédia affiche la même ambition pour la connaissance. Ainsi, le fondement idéologique

---

<sup>41</sup> Son site web est disponible à la page :

<http://jimmywales.com/2004/10/21/free-knowledge-requires-free-software-and-free-file-formats/> [consulté le 26.04.2015]

<sup>42</sup> *MediaWiki* est un logiciel libre licencié sous la seconde version de la Licence publique générale (GNU). Créé et développé dans un premier temps pour Wikipédia, il est aujourd'hui utilisé par plusieurs autres projets de la Fondation Wikimedia ainsi que par d'autres wikis. Pour plus de détails, il est possible de consulter le site central de développement, de documentation, de référence et de support de *MediaWiki*, disponible à la page suivante : <http://www.mediawiki.org/wiki/MediaWiki/fr> [consulté le 05.06.2015]

est le même : le libre accès. Contre la propriété, c'est la diffusion qui est prônée ; contre la concurrence, c'est la coopération qui est affichée.

Les philosophies sous-jacentes au projet Wikipédia sont nombreuses et parfois contradictoires. Marc Foglia détaille ce pluralisme philosophique<sup>43</sup>. Pour lui, le premier sous-jacent culturel est l'idée libérale selon laquelle la libre circulation, à laquelle s'opposerait la propriété intellectuelle, aboutira à davantage de bonnes choses que de mauvaises : « *croire que la liberté de penser de s'exprimer et d'agir est un facteur de progrès avant d'être une menace pour l'ordre en place et les valeurs établies, est un trait authentique du libéralisme*<sup>44</sup> ». En effet, la conception de la propriété intellectuelle adoptée par le mouvement du logiciel libre et Wikipédia est de type libéral. Historiquement, les libéraux défendent une vision restrictive des droits de la propriété intellectuelle (DPI) : entre autres économistes libéraux, c'est le cas d'Adam Smith. Les raisons de cette position sont à la fois une crainte de voir se constituer des monopoles, mais aussi celle d'enfreindre à l'éducation des masses. Ainsi, et pour éviter tout contre-sens, nous qualifierons de néolibérale la vision de ceux qui au contraire, poussent au renforcement des DPI. Nous entendons par néolibéralisme le renouvellement de la pensée économique libérale depuis les années quarante, qui gagne en influence à partir des années soixante-dix, triomphe sous Reagan et Thatcher et tend à justifier nombre de privatisations. Enfin, dans le projet encyclopédique que constitue Wikipédia, des idéaux collectivistes sont également présents : la connaissance est un bien commun qui ne doit générer aucun profit.

Beaucoup d'auteurs parlent d'une « *communauté du logiciel libre*<sup>45</sup> ». L'expression aurait le mérite d'insister sur la production de valeurs communes et sur la manière dont le code source libre unit les différentes branches du logiciel libre malgré ce qui les divise. Cette communauté trouve elle-même ses origines dans des mouvements plus anciens desquels elle tire ses idéaux. Là aussi, le concept de configuration – qui nous permet de penser et d'appréhender Wikipédia comme le résultat momentané d'un processus cumulatif – peut être mobilisé. Les premières revendications en matière de liberté informationnelle remontent au

---

<sup>43</sup> Foglia Marc, « Wikipédia, entre connaissance et démocratie », in : Groult Martine (Éd.), *Les encyclopédies. Construction et circulation du savoir de l'Antiquité à Wikipédia*, Paris, L'Harmattan, 2011, pp. 119-136 ; Foglia Marc, *Wikipédia. Média de la connaissance démocratique ?*, Limoges, FYP Éditions, 2008.

<sup>44</sup> Foglia Marc, *op.cit.*, p. 23.

<sup>45</sup> Voir notamment : Depoorter Gaël, « La communauté du logiciel libre, espace de reconfiguration des luttes ? », in : Frère Bruno, Jacquemain Marc (Éds.), *Résister au quotidien ?*, Paris, Presses de Sciences Po, 2013. Coll. Académique, pp. 133-160. Et : Meyer Maryline, Montagne François, « Le logiciel libre et la communauté autorégulée », *Revue d'économie politique*, hiv. 2007, (117), pp. 387-405.

*hacking* dans les années soixante-dix. Le but affiché par les hackers est de rendre l'information libre et partagée par tous dans une certaine « *défiante vis-à-vis du pouvoir*<sup>46</sup> ». Ce sont des revendications que l'on retrouve dans le mouvement du logiciel libre qui lui aussi, affiche une prise de conscience du lien entre connaissances et intérêts. La naissance du mouvement du logiciel libre est également à mettre en relation avec le contexte économique : c'est à cette période qu'en parallèle de la naissance de l'ordinateur personnel, synonyme de baisse des coûts de la partie matérielle, les coûts de la partie logicielle se sont mis à grimper. Désormais, ce sont davantage les logiciels qui sont susceptibles de générer de forts profits : les investissements et les mécanismes de privatisation s'orientent alors vers ces derniers. C'est contre cette tendance émergente que l'idée du logiciel libre est initiée. Elle est notamment vivement défendue par Richard Stallman qui créera avec Eben Moglen en 1989 le premier projet de système d'exploitation libre – GNU (pour GNU's Not UNIX, UNIX étant le système d'exploitation dominant à l'époque et duquel s'inspire le projet GNU), l'un des plus utilisés encore aujourd'hui. Ainsi, le mouvement du logiciel libre s'oppose au marché et ambitionne de rendre libre l'accès à la connaissance et à l'information<sup>47</sup>.

Si les nouveaux formats numériques améliorent l'accès aux contenus, le statut de la connaissance évolue, de même que celui de son vecteur qu'est l'information. D'abord, la forme prise par la connaissance devient infiniment plus fragile face aux risques de pertes. Les connaissances sous forme numérique sont supportées par des technologies dont l'obsolescence est inéluctable : compte tenu de la rapidité du renouvellement technologique, leurs supports les rendront rapidement inutilisables. Ensuite et surtout, elles sont désormais bien plus vulnérables aux privatisations : le savoir devient privatisable et compatible avec le principe d'accumulation capitaliste. À ce titre, Charlotte Hess parle d'un « *nouvel état de susceptibilité d'appropriation par autrui*<sup>48</sup> », qu'elle inscrit d'ailleurs dans une tendance plus générale. De nombreux biens publics voient s'écrouler les deux propriétés fondamentales qui les définissent théoriquement : le principe de leur non-rivalité, qui correspond au fait que la consommation du bien par un individu n'empêche en rien celle des autres individus, et celui de leur non-exclusion, qui signifie qu'il est difficile, sinon impossible, d'empêcher un individu de consommer ce bien. Cette dernière caractéristique indique d'ailleurs que la

---

<sup>46</sup> Depoorter Gaël, *op. cit.*, p. 155. Selon l'auteur, cette défiance les caractérise.

<sup>47</sup> Cette opposition au marché est également perceptible par l'absence systématique de publicité.

<sup>48</sup> Hess Charlotte, « Inscrire les communs de la connaissance dans les priorités de recherche », in : Vecam (Éd.), *Libres savoirs. Les biens communs de la connaissance. Produire collectivement, partager et diffuser les connaissances au XXI<sup>e</sup> siècle*, Caen, C&F éditions, 2011, p. 38.



connaissance ne peut pas être fournie à titre privé. Lynn Mytelka met également en avant cette privatisation croissante que connaissent les biens de connaissance. Elle souligne l'importance grandissante de la place de la connaissance dans le capitalisme et en particulier le rôle clé de l'innovation dans la compétition entre des firmes de plus en plus fondées sur la connaissance, et en analyse les conséquences<sup>49</sup>. D'abord, il va s'agir de limiter la concurrence. Il nous semble que cela peut être rapproché de la « *société du risque* » théorisée par Ulrich Beck puisque limiter la concurrence revient à limiter les risques en garantissant son marché<sup>50</sup>. Cela est d'autant plus important lorsqu'il s'agit d'industries fortement dépendantes de la recherche, c'est-à-dire où coexistent des résultats fluctuants et des coûts fixes élevés. Ensuite et par conséquent, il va y avoir une plus forte concentration. Enfin, elle précise le paradoxe du savoir comme bien public : si les nouveaux savoirs sont accessibles librement, la motivation des investisseurs va disparaître<sup>51</sup>. Voilà pourquoi « *le contrôle est élargi de façon à ce que les entreprises privées puissent s'accaparer des ressources en connaissance jusqu'alors non appropriables directement par elles*<sup>52</sup> ». Cela renvoie directement à l'importance que revêt le développement croissant des DPI dans une perspective capitaliste. En cherchant à contrôler les lieux et les acteurs détenant des connaissances ou un potentiel de créativité technique, la logique néolibérale vient affecter la diversité des savoirs et leur accès.

La tendance qui prévaut dans nos sociétés contemporaines est celle d'une culture par autorisation. Elle relève d'un processus lent, celui de la marchandisation de la connaissance. Progressivement, des secteurs non marchands sont appropriés par le capital. Les DPI, de plus en plus restrictifs, s'inscrivent au cœur de ce processus. Les principes de la propriété intellectuelle sont en grande partie nés dans le secteur privé, l'exemple typique illustrant cette tendance est celui du *Copyright Term Extension Act* voté en 1998 par le congrès américain et prolongeant de vingt ans les droits d'auteurs. Il est surnommé le « *Mickey Mouse Protection Act* » tant Disney l'a soutenu afin que Mickey Mouse n'entre pas dans le domaine public. Aussi, cette forme de négociation entre États et acteurs non étatiques peut être rapprochée du

---

<sup>49</sup> Mytelka Lynn K., « Le capitalisme fondé sur la connaissance et le changement dans les stratégies des entreprises industrielles », *Études internationales*, 14(3), 1983, pp. 433-452. Dès les années soixante-dix, plusieurs auteurs s'intéressent à la mutation du capitalisme et au rôle central joué par la connaissance, en mobilisant différentes approches. Le plus connu d'entre eux est peut-être Daniel Bell qui parle de « *capitalisme post-industriel* » ; Bell Daniel, *Vers la société post-industrielle*, trad., Paris, Robert Laffont, 1976.

<sup>50</sup> Beck Ulrich, *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, [1986], trad., 2<sup>e</sup> éd., Flammarion, Paris, 2008. Coll. Champs essais (822).

<sup>51</sup> Cela rejoint Susan Strange pour qui si la connaissance est un bien public de par sa nature, ce n'en est pas vraiment un dans le sens économique du terme : la valeur ajoutée qu'a celui qui la possède peut diminuer lorsqu'elle est communiquée aux autres. Strange Susan, *op. cit.*, p. 122.

<sup>52</sup> Mytelka Lynn K., *op. cit.*, p. 452.

*bargaining* et Lynn Mytelka a montré combien l'élaboration des droits de la propriété intellectuelle résultait d'un *mixing* public-privé. Finalement, dans le domaine de la connaissance, « *les logiques de marché règnent en maître, et les régulations nationales et internationales poussent inlassablement dans le même sens, celui du renforcement des droits de propriété sur l'immatériel [...]*<sup>53</sup> ».

Nous sommes face à une mondialisation du capital, c'est-à-dire qu'il y a une généralisation de son mode de domination dont l'imposition des DPI est un exemple manifeste. Pour comprendre l'ampleur qu'ont pu prendre les DPI, il nous faut articuler cette évolution du statut de la connaissance avec l'analyse des relations sociales. Comment les DPI, c'est-à-dire la logique néolibérale dominante, s'est-elle imposée dans le domaine de l'immatériel ? Au départ, et pour assurer la dissémination de la culture et de la connaissance, la propriété intellectuelle a été introduite comme un compromis entre d'un côté, l'intérêt de la société (celui de la libre circulation des idées), et de l'autre, l'intérêt économique. Aris Papatheodorou nous dit par exemple que « *le copyright avait été pensé par la Constitution américaine comme un "contrat social" entre l'auteur et le public, entre l'inventeur et la société*<sup>54</sup> ». Pour ce faire, le droit de propriété est temporaire (aussi bien concernant le copyright, que les droits d'auteur ou les brevets). Mais en réalité, ces délais n'ont cessé de s'allonger : « *de cinq ans à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle en France, ils s'étendent aujourd'hui à soixante-dix ans après la mort de l'auteur*<sup>55</sup> », la durée du droit d'auteur est constamment rallongée, de même que ses domaines d'application qui ne font que s'élargir<sup>56</sup>. L'équilibre est rompu. Les compromis – comme c'était le cas initialement ici – peuvent être pensés comme des affaires de pouvoir<sup>57</sup>. Dans la configuration en tension qu'est la structure de la connaissance, il y a interdépendance entre les acteurs et cette situation forme des compromis. Mais ces derniers ne sont pas fixes et évoluent dans des jeux de pouvoir. Dans le cas présent, le compromis initial n'en est plus vraiment un aujourd'hui puisque l'intérêt économique et capitaliste l'a trop tiré de son côté. Finalement, c'est la limite à la diffusion des biens culturels qui se joue à travers ces questions de propriété intellectuelle. Certains auteurs vont jusqu'à

---

<sup>53</sup> Association Vecam (Éd.), *Libres savoirs. Les biens communs de la connaissance. Produire collectivement, partager et diffuser les connaissances au XXI<sup>e</sup> siècle*, Caen, C&F éditions, 2011, p. 14.

<sup>54</sup> Papatheodorou Aris, « Propriété intellectuelle, copyright, brevets », *Multitudes*, (5), été 2001, p. 14.

<sup>55</sup> Latrive Florent, *Du bon usage de la piraterie*, Paris, La Découverte, 2007. Coll. Poche/Essais (247), p. 35.

<sup>56</sup> Voir graphique en annexe 2 sur l'allongement du terme des droits d'auteur aux États-Unis.

<sup>57</sup> Cette idée de compromis peut être rapprochée ce que Weber appelait *Vergesellschaftung* et qui a souvent été traduit par « *sociation* » en français (des tensions existent quant à la traduction adéquate du concept). Par *Vergesellschaftung*, Weber entendait une relation sociale bien souvent fondée sur un compromis d'intérêts motivé rationnellement.

parler d'une nouvelle ère des *enclosures*, en référence au phénomène historique d'expropriation des terres par les seigneurs au XVII<sup>e</sup> siècle en Grande-Bretagne, phénomène analysé très finement par Karl Polanyi<sup>58</sup>.

Pour contrecarrer l'économie politique dominante, le mouvement du logiciel libre propose une économie politique informationnelle alternative qui s'oppose au droit d'exclusion que constituent les DIP et en renverse la tendance en instaurant un droit de distribution<sup>59</sup>. Dès lors, c'est la façon dont la connaissance est socialement distribuée, et donc le fondement même de la structure de la connaissance, qui est remis en cause. Par là même, c'est la compétence et sa distribution qui sont contestées.

### **b. La contestation d'une distribution de la compétence**

La logique de l'économie politique alternative produite par le mouvement du logiciel libre peut être incarnée par l'exemple du *copyleft*. Deux types de droits viennent à s'opposer : le copyright, étatique et économique, représentant le cadre légal américain et qui contrôle la circulation des œuvres ; le *copyleft*, dont l'origine est davantage sociale et qui vise à protéger une création destinée à circuler. Ce dernier surgit en renversant le droit contre lui-même : sorte de piratage du droit américain, c'est tout en inscrivant sa démarche dans le copyright, c'est-à-dire en s'appuyant sur lui, que le *copyleft* le retourne contre lui-même. D'ailleurs, les licences *Creative Commons* aussi ont utilisé les termes des lois et traités internationaux lors de leur écriture, et notamment ceux de la Convention de Berne. Le terme de *copyleft* illustre l'inversion inhérente au projet. En effet, comme le souligne Benjamin Loveluck, « "*left*" renvoie à une inversion des positions du copyright, au côté gauche du spectre politique et comporte aussi l'idée de "*laisser copier*"<sup>60</sup> ». L'auteur précise que le sigle © est inversé et la légende « *all rights reserved* » devient « *all rights reversed* ». Toujours en inversant la logique du droit américain, au lieu de détailler les droits de l'auteur, la licence *copyleft* ne

---

<sup>58</sup> Polanyi Karl, *La grande transformation : Aux origines politiques et économiques de notre temps*, [1944], trad., 2<sup>e</sup> éd., Paris, Gallimard, 2009. Coll. Tel (362).

<sup>59</sup> Weber Steven, *The Success of Open Source*, 2<sup>e</sup> éd., London, Harvard University Press, 2005, p. 228.

<sup>60</sup> Loveluck Benjamin, *La liberté par l'information. Généalogie politique du libéralisme informationnel et des formes de l'auto-organisation sur internet*, Thèse de doctorat en science politique dirigée par Mr. Le Pr. Gauchet Marcel, EHESS Paris, décembre 2012, p. 274.

détaille que les libertés de l'utilisateur. Cette façon de s'imposer en renversant le cadre étatique est assez évocatrice du contexte transnational contemporain.

L'ensemble que forme le mouvement du logiciel libre et ses avatars – dont, bien sûr, Wikipédia – peut être considéré comme un réseau transnational dans lequel les individus regroupés agissent collectivement. Cet ensemble relationnel qui s'est constitué en réaction à l'ordre dominant est à lier avec ce dont James Rosenau notait déjà l'importance à la fin du XX<sup>e</sup> siècle : la double tension entre ordre et désordre et entre institutionnalisation et désinstitutionnalisation du monde, ou plus largement, les conséquences de la transnationalisation et notamment sur les communautés<sup>61</sup>. C'est ce que Christopher May relève aussi : « *L'histoire des DPI est celle d'une bataille politique [...]. La diffusion d'information et de connaissances par le biais de communautés en libre accès représente une initiative importante tendant à inverser le processus de marchandisation et par-là même, cherchant à arracher le potentiel social (beaucoup n'hésitent pas à dire socialiste) d'Internet à la mainmise des entreprises capitalistes qui le contrôlent aujourd'hui.*<sup>62</sup> ». Notons que nous retrouvons cette idée d'une réversibilité possible dans l'œuvre de beaucoup de sociologues. C'est le cas par exemple chez Norbert Elias pour qui le processus civilisationnel n'est jamais acquis, laissant fragile la pacification qui en découle : le surmoi a un caractère régressif<sup>63</sup>. Berger et Luckmann font le même constat concernant l'institutionnalisation : elle n'est pas un processus irréversible bien que, comme le souligne Georg Simmel, les institutions aient tendance à persister en termes de « *fidélité* »<sup>64</sup>. Toujours est-il que c'est bien par le contexte contemporain qu'une telle initiative de diffusion est rendue possible. Pour en comprendre le fondement, il est nécessaire d'explorer le terrain des valeurs : « *la communauté du logiciel libre a muté progressivement en une communauté du Libre, dans une dynamique tendant à diffuser ses valeurs, à susciter et soutenir des pratiques structurées par une même grammaire dans des secteurs différents (art, musique, littérature, bande dessinée, cinéma, mais aussi matériel technologique, design, données publiques, etc.)*.<sup>65</sup> ». Ainsi, et ce d'autant plus facilement que l'espace mondial est finalement faiblement régulé, se constitue

---

<sup>61</sup> Rosenau James N., « Le touriste et le terroriste ou les deux extrêmes du continuum transnational », *Études internationales*, 10(2), 1979, pp. 219-252. Ariel Colonosmos dresse une synthèse des analyses de l'acteur en réseau dans : Marie-Claude Smouts, *Les nouvelles relations internationales*, Presses de Sciences Po, 1998. Coll. Références, pp. 203-226.

<sup>62</sup> May Christopher, « La marchandisation à "l'âge de l'information" : droits de propriété intellectuelle, l'État et Internet », *Actuel Marx*, (34), été 2003, p. 95.

<sup>63</sup> Elias Norbert, *La civilisation des mœurs*, trad., Paris, Calmann-Lévy, 1973.

<sup>64</sup> Berger Peter L., Luckmann Thomas, *op. cit.*, pp. 147-148.

<sup>65</sup> Depoorter Gaël, *op. cit.*, p. 160.

progressivement un réseau autour de la valeur du libre, cette dernière valeur se révélant mobilisatrice<sup>66</sup>. L'organisation et le mouvement que constituent les *Creative Commons* en est un bon exemple : association à but non lucratif fondée en 2001 par Lawrence Lessig, *Creative Commons* a pour but le développement de DPI assouplis dans le monde entier. Pour mener à bien son objectif, elle a créé de nombreuses licences. Mais aussi, ce sont d'autres segments de la critique qui s'hybrident et se constituent en réponse à la logique néolibérale dominante.

Derrière les logiciels libres et la question technique qu'ils comportent, se trouve une véritable philosophie qui s'oppose à la privatisation de la connaissance, mais aussi à la restriction de son accès. Cette position a entraîné d'autres réflexions – essentiellement dans le domaine de l'immatériel et de la critique des DPI – débouchant sur d'autres mouvements qui viennent prolonger celui du logiciel libre. Ainsi, et à la fois du côté de la science et de celui des individus en réseaux, des contestations naissent et visent à ouvrir une diffusion et un accès *a priori* limités. Du côté de la science d'abord, apparaît le mouvement pour une science ouverte et qui vient prolonger (avec les nouveaux moyens communicationnels de l'internet) le discours de critique de l'expertise mis en place par les revues de critique des sciences dans les années soixante et soixante-dix<sup>67</sup>. Ce discours de critique de l'expertise émerge à partir d'une réflexion sur le statut de la science dans la société ou à partir de débats plus concrets comme dans le cas du nucléaire. C'est à partir de ce discours que naît la figure du profane et c'est lui qui avait, malgré l'ambiguïté de sa posture, proposé une définition de ce qu'est le savoir de l'expert, celle-ci jouant un rôle dans les futurs mouvements de critiques des sciences : « *Un "linguistic turn" est ainsi infligé au savoir de l'expert, qui n'est plus considéré comme savoir à part entière, mais comme un discours à la fonction stratégique, une surface de violence symbolique en vue de conserver le pouvoir. [...] Ce qui se trame dans la conception de l'expertise proposée par la critique des sciences, c'est une redéfinition du "bon" savoir qui sera ensuite sous-jacente aux débats sur l'expertise.*<sup>68</sup> ». Ainsi, la norme de la véracité, qui masquerait des relations inégalitaires, se voit remplacée par celle, plus pragmatique, de l'efficacité technique, politique et sociale élaborant ainsi une nouvelle conception de la communication des connaissances entre experts et profanes. Finalement, la critique des

---

<sup>66</sup> Si la mondialisation caractérise la scène mondiale contemporaine, c'est l'absence d'instance souveraine à cette échelle qui caractérise la mondialisation. Ce sont les normes qui régulent l'espace transnational. Schemeil Yves, Wolf-Dieter Eberwein (dir.), *Normer le monde*, Paris, L'Harmattan, 2009. Coll. Logiques Politiques.

<sup>67</sup> Quet Mathieu, « Le savoir de l'expert. L'expertise dans les revues de critique des sciences en France (1966-1977) », in : Bérard Yann, Crespin Renaud (Éds.), *Aux frontières de l'expertise. Dialogues entre savoirs et pouvoirs*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010. Coll. Res Publica, pp. 35-49.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 47.

sciences initie un questionnement sur le bien-fondé du savoir expert et sur l'importance croissante de sa place dans nos sociétés. Suite à ce premier mouvement et en réaction à la tournure que prend l'évolution des DPI, on voit se développer dès le début des années quatre-vingt-dix un nouveau mouvement revendiquant une science ouverte. De très nombreux projets émanent de ce mouvement comme par exemple la *Hindawi Publishing Corporation*, l'organisation à but non lucratif PLoS (*Public Library of Science*), ScienceDirect, BioMed Central, SysBorg 2.0, etc., tous de nouveaux éditeurs *open access*<sup>69</sup>. Ces mouvements initiés par la science sont accompagnés par d'autres projets d'initiative citoyenne. Les individus manifestent alors de plus en plus leur volonté d'ouvrir l'espace numérique et la diffusion des œuvres (quelle que soit leur nature : des photos avec Flickr, des musiques avec Jamendo, ou encore des vidéos avec YouTube et Dailymotion) et des connaissances (Wikipédia). À côté de cela se constituent de plus en plus de mouvements rejetant l'expertise et ce, de façon avant-gardiste dans le domaine écologique. En effet, le mouvement anti-OGM, qui se mobilise autour du concept de souveraineté alimentaire, naît dès le début des années quatre-vingt-dix.

La tendance commune à l'ensemble de ces mouvements est une remise en cause de la distribution sociale de la connaissance et donc de celle de la compétence. Cela s'accompagne bien souvent d'une valorisation de la figure du profane et de ses savoirs tacites. Ce sont des ruptures anti-élitistes qui reposent sur les mêmes fondements. Nous pouvons d'ailleurs noter le lien qu'entretient la plupart de ces mouvements avec les États-Unis : ces mouvements y sont souvent nés (comme Wikipédia) ou y ont trouvé le moyen de leur transnationalisation. À la réflexion sur l'hégémonie étatsunienne peut être intégrée celle de la nature du cadre américain en tant qu'il semble encourager les initiatives citoyennes en réseaux transnationaux (ouverture à l'expression communautaire). Le paradoxe est que bien souvent, ces mouvements s'inscrivent à contre-courant des intérêts étatiques et de ceux du marché, voire se dirigent explicitement contre l'ordre dominant américain. Le mouvement du logiciel libre et Wikipédia illustrent très bien cette absence de coïncidence dans les intérêts, témoignant plus largement de la tendance à un déclin de l'État s'accompagnant de flux communautaires attachés à la logique sociétale mais rejetant la dynamique étatique et celle de l'*establishment*<sup>70</sup>. Finalement, en interrogeant la distribution sociale de la connaissance, ces ruptures anti-élitistes viennent remettre en cause l'expertise. Puisqu' « *il n'existe pas de société connue qui n'ait pas une certaine division du travail, et en conséquence, une certaine*

---

<sup>69</sup> Schöpfel Joachim (Éd.), *La publication scientifique. Analyses et perspectives*, Paris, Lavoisier, 2008.

<sup>70</sup> Marie-Claude Smouts, *op. cit.*, pp. 220-221.

*distribution sociale de la connaissance*<sup>71</sup> », la connaissance n'est pas possédée de la même façon par tous les individus. C'est ce qui est visible à son paroxysme dans le système de l'expertise où « *les spécialistes deviennent les administrateurs des secteurs du stock de connaissance qui leur a été socialement assigné*<sup>72</sup> ». En bref, des rôles sont socialement attribués aux individus et forment l'institutionnalisation, c'est-à-dire l'ordre social d'une société. Le fait que les profanes soient tenus à l'écart d'une expertise de plus en plus complexe requiert, pour que l'ordre demeure, une certaine légitimité de l'exclusion, si bien que « *toute une machinerie légitimante se met en marche*<sup>73</sup> ». C'est cette dernière qui ne semble plus tenir. Cette remise en cause profane de l'expertise rend compte d'un échec de la socialisation secondaire, c'est-à-dire du processus de légitimation institutionnelle. Cet échec a des conséquences qui ont des effets immédiats sur l'institutionnalisation et l'ordre social.

Wikipédia, en tant qu'encyclopédie, a pour objet la connaissance ; la distribution sociale de la connaissance qu'elle remet en cause est celle qu'incarnent les scientifiques. Ainsi, elle vient s'opposer à l'autonomie de la science et à la rupture communicationnelle entre la science et la société qui en découle. Elle va prendre le contre-pied du rôle discursif de l'expert – celui qui exclut les profanes par un langage complexe – et proposer un accès libre aux connaissances en tentant de les transcrire dans un langage accessible. Le discours critique de l'expertise avait déjà perçu l'attention de la population quant à l'existence d'une certaine forme de vulgarisation<sup>74</sup>. Ainsi, penser Wikipédia en termes de configuration semble intéressant une fois de plus : cela permet de rendre compte des tendances précédentes à une diffusion large d'une science qui soit intelligible par tous. Cela revient à mettre fin à un discours d'autorité. C'est ce que Wikipédia entreprend en participant à ce discours et en affichant son choix de ne pas signer les contributions. Symboliquement, cela marque la fin de la propriété de la connaissance mais aussi, comme le souligne Marc Foglia, la fin d'une motivation classique de l'écriture qu'est celle de « *la revendication de paternité de l'œuvre et des droits qui lui sont associés*<sup>75</sup> ». Les intermédiaires tendent à disparaître et plus largement,

---

<sup>71</sup> Berger Peter L., Luckmann Thomas, *op. cit.*, p. 225.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 142. Ils ajoutent plus loin : « [...] le membre "profane" d'une société ne sait plus comment cet univers est conservé conceptuellement, bien que, bien sûr, il connaisse encore l'identité de ceux qui sont censés être les spécialistes de la maintenance de l'univers. », p. 189.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 156.

<sup>74</sup> Quet Mathieu, *op. cit.*, p. 47.

<sup>75</sup> Foglia Marc, « Wikipédia, entre connaissance et démocratie », *op. cit.*, p. 124.

Wikipédia constitue une forme de réponse à la demande citoyenne croissante de participation<sup>76</sup>.

Il est intéressant d'analyser la façon dont ces mouvements, finalement marginaux par rapport à la logique néolibérale dominante, ont réussi à s'imposer sur la scène transnationale. Pour cela, nous réfèrerons à l'analyse que fait Christopher May de ce qu'il appelle l'« *openness*<sup>77</sup> », c'est-à-dire de tout ce qui concerne l'*open source* et les logiciels libres. L'auteur reprend la théorie de Lewis Mumford sur les techniques autoritaires et démocratiques : historiquement, les techniques ont reflété deux dynamiques contradictoires qu'il nomme *authoritarian* et *democratic*, chacune sous-tendant une forme d'organisation sociale différente<sup>78</sup>. Les techniques autoritaires ont toujours été vulnérables à l'apparition ou à la réapparition de techniques démocratiques. Pour Christopher May, les DPI – qui incarnent la tendance néolibérale – sont une forme de technique autoritaire concurrencée par la technique contemporaine démocratique qu'est l'« *openness* ». Les deux techniques utilisent la même technologie, mais d'une façon différente. Dès lors, pour Christopher May, « *we need to examine the manner in which the authoritarian settlement (that "openness" is a reaction to) has been established and consolidated in the last couple of decades*<sup>79</sup> ». Pour lui, les DPI sont à analyser comme étant la forme légale à l'« *ère informationnelle*<sup>80</sup> », forme constituée avec la complicité de l'État. Cela revient à dire que par ce moyen, le système actualise son autorité : « *ère informationnelle* » ou non, le capitalisme ne change pas de nature. Pour cette raison, l'auteur affirme qu'il n'est pas invraisemblable d'y voir là une technique autoritaire et affirme par conséquent : « *we should not be surprised that it has been challenged by a emergent democratic technic*<sup>81</sup> ».

Le mouvement du logiciel libre et ses avatars parmi lesquels Wikipédia, peuvent donc être compris comme une réaction sociale à une « *technique autoritaire* ». Cette analyse a le mérite de contextualiser largement cette tendance du libre plutôt que de voir dans l'« *ère*

---

<sup>76</sup> Sur le thème de la crise de légitimité représentative que connaissent nos démocraties contemporaines, voir : Zarka Yves Charles (Éd.), *Démocratie, état critique*, Paris, Armand Colin, 2012. Coll. Émergences.

<sup>77</sup> May Christopher, « Opening Other Windows: A Political Economy of "Openness" in a Global Information Society », *Review of International Studies*, (34), Cultures and Politics of Global Communication, 2008, pp. 69-92.

<sup>78</sup> Mumford Lewis, *Technics and Civilization*, [1934], trad., 2<sup>e</sup> éd., Chicago, University of Chicago Press, 2010.

<sup>79</sup> May Christopher, *op. cit.*, p. 74.

<sup>80</sup> Christopher May parle d'« *information age* », expression qu'il met lui-même entre guillemets.

<sup>81</sup> May Christopher, *op. cit.*, p. 78.



*informationnelle* » une nouveauté radicale, comme le font nombre de discours dans une démarche bien souvent promotrice.

## 2. La prescription d'une forme d'organisation sociale

Dès le milieu des années quatre-vingt, l'expression « *révolution de l'information* » commence à être évoquée, et ce avant même que les conséquences sociales des changements technologiques dont il est question ne soient encore perçues. Les opinions différaient : véritable révolution pour les uns, structure du pouvoir inchangée pour les autres, les nouvelles technologies apportaient déjà avec elles nombre de prédictions en tout genre<sup>82</sup>. Ces discours d'accompagnement de l'internet ont perpétré et usent de diverses expressions comme celle de « *société de la connaissance* ». Il importe de prendre au sérieux ces discours – qu'ils soient qualifiés d' « *utopiques* », d' « *idéologiques* » ou encore de « *prophétiques* » – pour ce qu'ils révèlent de nos sociétés et de leurs aspirations en termes d'organisation sociale<sup>83</sup>. Puisqu'ils agissent sur les croyances, ces discours définissent finalement les formes d'organisations sociales perçues comme légitimes. En ce sens, ils semblent prendre parti au sein du conflit sur le statut de la connaissance puisque, tout comme pour les discours du « *néo-management*<sup>84</sup> », c'est l'auto-organisation qui est ainsi légitimée. Finalement, il s'agira de voir en quoi Wikipédia s'inscrit au cœur de ces discours et incarne, au vu de ces nouvelles croyances, une forme d'organisation sociale typiquement légitime.

---

<sup>82</sup> Strange Susan, *States and Markets*, *op. cit.*, 1994, p. 121.

<sup>83</sup> Ces discours ont notamment été qualifiés d' « *utopiques* » par Armand Mattelart : Mattelart Armand, *Histoire de l'utopie planétaire. De la cité prophétique à la société globale*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, La Découverte, 2009. Coll. Poche/Sciences humaines et sociales (98). Ils ont été qualifiés d' « *idéologiques* » par Lucien Sfez : Sfez Lucien, *Technique et idéologie. Un enjeu de pouvoir*, Paris, Seuil, 2002. Coll. La couleur des idées. Et enfin, ils ont été qualifiés de « *prophétiques* » par David Forest : Forest David, *Le prophétisme communicationnel. La société de l'information et ses futurs*, Paris, Syllepse, 2004. Coll. Matériologiques.

<sup>84</sup> Boltanski Luc, Chiapello Ève, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 2011. Coll. Tel (380).

### a. L'avènement d'une société de la connaissance

La formule « *société de la connaissance* » est l'un des nombreux dérivés de celle de « *société de l'information* ». Cette dernière avait été portée dans un premier temps par les théoriciens de la société post-industrielle avant de glisser dans la sphère du politique<sup>85</sup>. De la même façon, l'expression « *société de la connaissance* » naît d'abord dans le domaine savant et notamment dans le début des années soixante-dix dans l'œuvre du sociologue américain Daniel Bell<sup>86</sup>. Les sciences sociales, comme a pu le noter Anthony Giddens, sont très impliquées dans la modernité : la période moderne se caractérise par une réflexivité nouvelle qui prend la forme d'une « *révision constante des pratiques sociales à la lumière des informations nouvelles concernant ces pratiques mêmes* » si bien que « *la modernité est profondément et intrinsèquement sociologique* »<sup>87</sup>. Après ce premier emploi scientifique, l'expression « *société de la connaissance* » sera reprise lors de différentes grandes réunions internationales et par de nombreuses organisations internationales. À l'expression semblent accolées au moins trois idées : celle de réseaux de savoirs, celle d'une économie de la connaissance, celle de l'« *intelligence collective* »<sup>88</sup>. Ces idées sont à comprendre dans le contexte permis par l'internet et dans celui des technologies de l'information et de la communication. Si les discours ayant recours à l'expression « *société de l'information* » avaient été critiqués pour leur appel aux visions du futur dans un registre utopique, la remarque peut être conservée pour les discours mobilisant la formule « *société de la connaissance* ». Cela rejoint une tendance plus large exposée par Anthony Giddens : avec la modernité et l'étirement spatio-temporel qui vont de pair, « *la "futuurologie" – inventaire des futurs possibles – devient plus importante que l'inventaire du passé* »<sup>89</sup>. La nouvelle centralité de la connaissance dans nos sociétés – celle présentée par l'expression – annonce l'avènement d'une société plus ouverte et plus égalitaire rejoignant ainsi plus largement les visions futuristes liées à la technologie.

---

<sup>85</sup> Pascal Durand (Éd.), *Les nouveaux mots du pouvoir. Abécédaire critique*, Bruxelles, Aden Éditions, 2007, pp. 275-278.

<sup>86</sup> Bell Daniel, *Vers la société post-industrielle*, trad., Paris, Robert Laffont, 1976.

<sup>87</sup> Giddens Anthony, *Les conséquences de la modernité*, trad., Paris, L'Harmattan, 1994. Coll. Théorie sociale contemporaine, p. 45 et p. 49.

<sup>88</sup> Pascal Durand (Éd.), *op. cit.*, pp. 88-90.

<sup>89</sup> Giddens Anthony, *op. cit.*, pp. 56-57.

Si l'ensemble de ces nouvelles appellations apparaît, c'est qu'il s'agit de marquer une rupture et d'exprimer une discontinuité par rapport aux périodes précédentes. La question centrale est celle de la mesure de la nouveauté du phénomène et de ses effets sur la forme principale de domination. Or, cette question ne met pas tout le monde d'accord. Rapidement, les changements principaux dans la structure de la connaissance sont l'accumulation et le stockage de données, d'informations et de connaissances à moindre coût permis par les nouvelles technologies dans une économie de plus en plus fondée sur la connaissance. La connaissance devient privatisable. Elle est désormais une marchandise compatible avec le processus capitaliste d'accumulation et en cela, la sphère de la connaissance semble s'autonomiser : c'est le constat duquel partent de nombreuses théories, comme celle du capitalisme cognitif pour qui l'évolution serait telle que nous serions face à une nouvelle forme de capitalisme de laquelle le courant tire son nom (les auteurs principaux en sont Yann Moulier-Boutang, Toni Negri ou encore Carlo Vercellone). Si d'une manière générale, ces changements sont reconnus par la grande majorité des auteurs, leurs effets sur les rapports de propriété sont davantage discutés. Les discours mobilisant des formules telles que celle de « *société de la connaissance* » viennent eux, créer ou renforcer des croyances en l'avènement d'une société libérée d'anciens rapports de domination. Voilà ce contre quoi certains auteurs s'insurgent, à l'image de Christopher May pour qui « *on a affaire à une continuité remarquable et cruciale, et non à la preuve d'une nouvelle révolution informationnelle, comme le suggèrent les idéologues de l'internet. C'est d'ailleurs précisément cette continuité de la logique capitaliste qu'une bonne partie du discours sur l'émergence de la société de l'information et sur la "nouvelle économie" semble vouloir dissimuler.*<sup>90</sup> ». Pour lui, l'extension fulgurante des DPI est un des témoins de cette continuité. C'est dire que si pour qu'une nouvelle technologie de communication puisse provoquer une véritable rupture, elle doit rencontrer un projet politique, certains auteurs en voient bel et bien un attenant au récit qui use de la formule « *société de la connaissance* »<sup>91</sup>.

Dans un contexte soi-disant de fin des idéologies, la nouveauté présentée serait toute relative voire masquerait l'idéologie d'un discours néolibéral mobilisateur. En ce sens, la

---

<sup>90</sup> May Christopher, « La marchandisation à « l'âge de l'information » : droits de propriété intellectuelle, l'État et Internet », *op. cit.*, pp. 90-91.

<sup>91</sup> La technique prise de façon isolée ne peut amener à une modification des rapports sociaux. Le penser ou le laisser croire est du registre du technicisme. C'est ce que résume Dominique Wolton pour qui : « [...] *il faut refuser la dichotomie actuelle qui fait du facteur technique le facteur déterminant. En réalité, il s'agit d'une interaction constante entre technique, société et culture, avec un primat pour la dimension culturelle.* » ; Wolton Dominique, « Abondance et gratuité : pourquoi faire et jusqu'où ? », *Hermès, La Revue*, (57), été 2010, pp. 13-19, p. 14.

référence est parfois faite à l'ouvrage de Luc Boltanski et Ève Chiapello afin de souligner comment le capitalisme se réorganise tout en conservant l'inégalité inhérente à son projet<sup>92</sup>. Si les changements technologiques permettant l'avènement d'une « *société de la connaissance* » affectent la structure de la connaissance, ils ne modifient les structures du pouvoir que s'ils sont accompagnés de changements dans les systèmes de croyances de base<sup>93</sup>. En un mot, c'est la croyance qui confère l'autorité. Or, les discours prônant l'avènement d'une « *société de la connaissance* », en jouant sur les croyances, viennent influencer les systèmes de valeurs, et légitimer dans un second temps la « *nouvelle* » forme de domination – ou la même sous une autre forme. Selon Norbert Elias, « *les moyens linguistiques, les concepts dominants, renforcent la tendance de la pensée à réifier et à déshumaniser les formations humaines, et cette réification, cette déshumanisation, aboutit à la "Métaphysique des formations sociales"*.<sup>94</sup> » ; il est donc primordial pour le sociologue de les étudier. La contrainte sociale n'est jamais que « *celle que les hommes exercent sur eux-mêmes et sur autrui*<sup>95</sup> ». Ainsi, les prescriptions qui accompagnent les discours de la « *société de la connaissance* » sont celles d'individus, elles ne découlent certainement pas de la formule en elle-même, ni d'une fatalité liée à la nouveauté de la situation. Cela rejoint ce qu'indiquent Berger et Luckmann : « *Ce qui reste sociologiquement essentiel, c'est la reconnaissance que tous les univers symboliques et toutes les légitimations sont des produits humains ; leur existence prend sa source dans la vie des individus concrets, et ne détient aucun statut empirique en dehors de ces dernières*.<sup>96</sup> ». Ainsi, l'ensemble des formules qui est à l'étude ici amène la croyance en une nouveauté radicale. Cette nouveauté requerrait de nouveaux comportements, mais aussi de nouvelles précautions et entre autres celle d'une protection de ce qui serait aujourd'hui au fondement même de nos sociétés contemporaines : la connaissance. En effet, les DPI et la propriété intellectuelle dans son ensemble se voient justifiés par ces nouvelles formules et expressions mobilisées : si notre société est fondée sur la connaissance, alors il faut la protéger. C'est en ce sens que nous pouvons évoquer la prise de position des acteurs mobilisant des discours qui évoquent une « *société de la connaissance* » ou encore une « *économie fondée sur la connaissance* » dans le conflit sur le statut de la connaissance. Leurs discours, en agissant sur les croyances, sont mobilisateurs et viennent notamment protéger la floraison des DPI qui

---

<sup>92</sup> Boltanski Luc, Chiapello Ève, *op. cit.*

<sup>93</sup> Strange Susan, *op. cit.*, p. 127.

<sup>94</sup> Elias Norbert, *Qu'est-ce que la sociologie*, *op. cit.*, p. 11.

<sup>95</sup> *Ibid.* p. 12.

<sup>96</sup> Berger Peter L., Luckmann Thomas, *op. cit.*, p. 211.

préserve elle-même les intérêts capitalistes : en s'appropriant la connaissance, ils limitent la concurrence et sécurisent leurs pratiques<sup>97</sup>.

Avec la nouvelle réflexivité caractéristique de la période moderne, l'ensemble que forme ces formules et expressions est une composante active du comportement des agents et informe sur les raisons qui le justifient<sup>98</sup>. C'est ce qui fait dire à Anthony Giddens que cette réflexivité « *participe du fondement même de la reproduction du système, de telle sorte que la pensée et l'action se réfractent constamment l'une sur l'autre*<sup>99</sup> ». Ainsi, que l'on parle de « *société de l'information* » ou de « *société de la connaissance* », d' « *économie de la connaissance* » ou de « *société post-industrielle* », il semble que nous soyons face à l'introduction d'une vision discontinuiste de la société pouvant venir légitimer de nouvelles pratiques sociales. Or, en suivant Anthony Giddens, nous ne sommes pas dans un au-delà de la modernité, mais dans une « *radicalisation de cette modernité* »<sup>100</sup>. Cette radicalisation qu'il évoque peut être rapprochée du processus de mondialisation : nous sommes face à une généralisation des institutions dominantes, qui ne permet plus la distinction anciennement opérationnelle entre les pays occidentaux et les autres. Ce point de vue peut également rejoindre celui des auteurs précédemment évoqués qui dénonçaient l'influence néolibérale de ces nouvelles formules type « *société de la connaissance* » puisque tous deux mettent en avant une continuité : celle de l'ordre social dominant. Finalement, ces discours nous invitent à détourner le regard de phénomènes sociaux plus stables et plus ancrés dans l'histoire. D'une manière générale, les discours agissent sur l'imaginaire : ils permettent de rompre avec les modèles existants, puis de légitimer la nouvelle technique et de mobiliser les différents acteurs. En agissant sur les croyances partagées, ils peuvent être pensés comme une forme de socialisation essentielle dans nos sociétés modernes caractérisées par une nouvelle réflexivité.

Les discours qui mobilisent les formules à l'étude sont d'autant mieux acceptés socialement qu'ils se fondent dans le système idéologique dominant et sont cohérents avec ce que Luc Boltanski et Ève Chiapello ont appelé le « *nouvel esprit du capitalisme*<sup>101</sup> »,

---

<sup>97</sup> Ici, nous ne discutons pas de l'intérêt que les DPI peuvent offrir d'une manière générale, mais bien de leur mouvement de renforcement fulgurant durant les dernières décennies.

<sup>98</sup> Giddens Anthony, *op. cit.*, p. 48.

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>100</sup> *Ibid.*, pp. 57-58.

<sup>101</sup> Boltanski Luc, Chiapello Ève, *op. cit.*.

largement répandu dans la société<sup>102</sup>. En effet, si ces discours annoncent l'avènement d'une société ouverte, créative ou encore mobile, les valeurs du nouvel esprit du capitalisme sont elles aussi en lien avec la liberté, l'horizontalité ou encore l'autonomie. Le lien entre les discours prophétiques et les discours du néo-management des années quatre-vingt-dix semble intime. Pour David Forest, les derniers auraient véritablement instrumentalisés les seconds : les discours prophétiques aident à la mobilisation et à la réalisation de ce que les discours du néo-management décrivent dans une logique de performativité. Finalement, les discours qui défendent une « *société de la connaissance* » sont « *une forme de discours d'accompagnement encourageant et justifiant la réalisation de certains idéaux politiques* ». Ce seraient donc des discours idéologiques qui distordraient la réalité dans un but de légitimation « *en occultant les rapports de force qui tendent à maintenir l'ordre dominant, inégalitaire et contraignant* »<sup>103</sup>. Ainsi, ces discours, en jouant sur les croyances et en parvenant à mobiliser les individus, influenceraient l'organisation sociale future. En ce sens, ce seraient des discours performatifs. Le concept de performativité a été forgé par John Langshaw Austin dans le cadre de sa phénoménologie linguistique. Pour lui, l'appréhension du réel – qu'il conçoit comme une situation totale, d'où l'importance donnée au contexte – passe d'abord par le langage ordinaire, qui éclaire la complexité de la vie. Il donne à voir un certain type d'énonciations qu'il qualifie de performatives. Celles-ci ont la particularité de viser à faire quelque chose et sont finalement capables de transformer la réalité<sup>104</sup>.

Wikipédia fait partie des projets qui s'inscrivent dans les valeurs prônées par le néo-management et encouragées par les discours prophétiques. Son organisation sociale est finalement déterminée par les croyances conférées par ces discours et prend la forme de l'auto-organisation.

---

<sup>102</sup> Rebillard Franck, *Le web 2.0 en perspective : une analyse socio-économique de l'internet*, Paris, L'Harmattan, 2007. Coll. Questions contemporaines, p. 94.

<sup>103</sup> Simioni Olivier, « Un nouvel esprit pour le capitalisme : la société de l'information ? », *Revue européenne des sciences sociales*, Tome 40, (123), 2002, pp. 75-90, p. 76 et p. 83.

<sup>104</sup> Austin John L., *Quand dire, c'est faire*, [1962], trad., Paris, Seuil, 1991. Coll. Points essais (235).

## b. L'auto-organisation comme maître-mot

L'une des formules les plus en lien avec l'auto-organisation est celle d'« *intelligence collective* ». Elle incarne très nettement l'investissement utopique et son utilisation est sujette au même « *danger d'une hypostatisation fausse, ou réifiante* » que celle du concept d'« *identité collective* » étudié par Berger et Luckmann<sup>105</sup>. Tout en indiquant un certain rapport à la connaissance, l'« *intelligence collective* » désigne une forme d'ordre social bien spécifique, fondée sur l'auto-organisation. L'un des plus fervents défenseurs de cette notion assez malléable est le philosophe Pierre Lévy pour qui l'internet incarne l'idée d'une auto-organisation à la fois attendue et espérée allant de pair avec l'épanouissement de l'individu<sup>106</sup>. Ce concept, en amenant à penser l'autorégulation par les réseaux de communication sur le modèle de l'organisme, amène à l'idée d'un amenuisement de l'État et montre sa proximité avec les idées libérales<sup>107</sup>. Globalement, cela peut illustrer la façon dont les discours sur la « *société de la connaissance* » accompagnent ceux du néo-management en encourageant et en justifiant la réalisation de certains idéaux politiques. Ces derniers discours du néo-management ont été mis en avant par Boltanski et Chiapello qui, en étudiant les discours du management des années quatre-vingt-dix, ont présenté ce que serait pour eux le nouveau modèle organisationnel capitaliste : la « *cité par projet* »<sup>108</sup>. Avant tout, c'est le remplacement de l'ancienne structure hiérarchique par l'auto-organisation et les valeurs qui lui sont attenantes : l'autonomie (dans la création essentiellement), la liberté (des échanges en particulier), et l'horizontalité (le réseau étant le vecteur permettant cet égalitarisme). C'est cet ensemble idéologique que tendent à diffuser les discours promoteurs d'une « *société de la connaissance* ». Nous sommes face à l'utopie récurrente d'une communication plus égalitaire<sup>109</sup>. Pour exemple, chez Saint Simon déjà, le réseau incarnait une horizontalité possible, vectrice d'égalité. De même, et plus directement dans leurs influences contemporaines, Wiener et l'ensemble des cybernéticiens des années quarante et cinquante ont défendu la libre communication comme idéal sociétal. Leur point de vue trouvera une forme d'aboutissement à travers l'appropriation sociale de l'internet et de la libre circulation

---

<sup>105</sup> Berger Peter L., Luckmann Thomas, *op. cit.*, p. 272. Selon les auteurs, ces expressions participent au fait que paradoxalement, l'homme peut produire une réalité qui le nie.

<sup>106</sup> Lévy Pierre, *L'intelligence collective. Pour une anthropologie du cyberspace*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, La Découverte, 1994. Coll. Poche/Essais (27).

<sup>107</sup> Loveluck Benjamin, *op. cit.*, pp. 213-215.

<sup>108</sup> Boltanski Luc, Chiapello Ève, *op. cit.*, pp. 167-224.

<sup>109</sup> Rebillard Franck, *op. cit.*

de l'information : l'auto-organisation. Avec elle, l'autonomie serait favorisée, l'action collective sans pouvoir central serait possible et de nouveaux modes de partage naîtraient. De plus, la cybernétique introduit une dialectique que nous retrouvons car elle persiste chaque fois que l'auto-organisation est de mise : si c'est un libéralisme informationnel qui semble sciemment rendu possible, devient également possible un contrôle rationnel total, une instrumentalisation de la cybernétique afin de fournir des solutions technologiques à des problèmes politiques et organisationnels. Au sein des discours défendant la « *société de la connaissance* », nous retrouvons à la fois les valeurs du premier versant et les intérêts exposés dans le second.

L'auto-organisation, dans les valeurs qu'elle mobilise, s'inscrit de plein fouet dans l'air du temps idéologique. Tout d'abord, elle s'inscrit dans l'idéologie de la transparence. L'information doit être disponible et libre dans son accès. Nous retrouvons l'objet de la bataille du mouvement du logiciel libre et une revendication inhérente aux possibilités de circulation permises par l'internet. Dans le fonctionnement des différentes communautés ayant vu le jour sur l'internet, c'est là une caractéristique centrale : tout peut être vu par tout le monde. Wikipédia, en conservant et en rendant visible de tous l'ensemble des différentes versions de ses articles ainsi que l'ensemble des modifications effectuées, est un bon exemple de transparence organisationnelle. Mais la transparence, si elle semble être nécessaire à l'auto-organisation, permet dans le même temps un contrôle absolu : nous retrouvons la dialectique évoquée précédemment. Aussi, la transparence est fortement liée aux notions de gouvernance et d'évaluation, le triptyque allant à l'encontre des valeurs de l'auto-organisation puisqu'en posant la questions des moyens et non celle des fins, il conduit à une dépossession de la capacité de choix des populations<sup>110</sup>. La transparence demeure une illusion : l'un des attributs du pouvoir étant la manipulation de l'information, si l'information ne se dispute plus, elle devient sans valeur et le pouvoir perd sa raison d'être. La transparence, de la même façon que le secret, appelle à des manipulations ; toute information donne lieu à une présentation, à une fabrication.

L'encouragement de l'expressivité des publics est une autre particularité contemporaine inséparable de l'auto-organisation. C'est avec l'auto-organisation que l'individu changerait de place dans la société de la consommation : il passerait du statut

---

<sup>110</sup> Dans ce sens, voir : Zarka Yves Charles (Éd.), *op. cit.*,



d'objet à celui de sujet, de la consommation passive à la contribution active. Cette idée a laissé place à plusieurs néologismes. Joël de Rosnay parle de « *consom'acteur* », d'autres auteurs parlent de « *lect'acteur* », l'internaute pouvant écrire ce qu'il lit. Le wikipédien serait alors le « *lect'acteur* » par excellence. Ces néologismes reposent sur l'*a priori* que l'internaute lambda adopte une posture active. Or, la création de contenu sur l'internet est une pratique minoritaire de laquelle certains sont exclus tant les barrières culturelles, sociales et éducatives demeurent fortes. Pour Pierre Assouline, c'est dans cet encouragement de l'expressivité des publics qu'il faut chercher la clé du succès de Wikipédia : « *Le wikipédien correspond parfaitement à l'air du temps, cette démagogie ambiante qui consiste à dire aux gens : vous êtes tous des encyclopédistes si vous le voulez.*<sup>111</sup> ». Finalement, l'auto-organisation rejoint et permettrait de réaliser le désir contemporain de désintermédiation : plus de maîtres, plus d'intermédiaires<sup>112</sup>. Ici, c'est l'autorité qui est remise en question de manière radicale. Or, sur Wikipédia, mais plus largement dans le domaine de la culture, elle paraît souhaitable si l'on suit nombre de philosophes et notamment Hannah Arendt et son ouvrage sur *La crise de la culture*<sup>113</sup>. En traitant de la brèche entre le passé et le futur et en mobilisant le célèbre aphorisme de René Char publié dans *Feuillets d'Hypnos* en 1946 – « *Notre héritage n'est précédé d'aucun testament* » – Arendt s'intéresse au testament en tant qu'il assigne un passé à l'avenir. Pour elle, si le savoir est communicatif, l'autorité de la tradition ainsi que la reconnaissance de l'autorité de celui qui transmet, sont nécessaires pour qu'il y ait transmission de la culture et donc héritage du testament. Une culture privée d'autorité est alors synonyme de réduction de la liberté dans le présent vécu et n'autorise plus rien ; c'est ce que Arendt constate dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Pour elle et dans ce registre particulier, l'autorité est finalement positive et la culture traditionnelle, dans toutes les sociétés, est élitiste. Or, elle nous explique qu'avec le développement de l'industrie dans les temps modernes, simultanément à la masse qui se substitue au peuple, la culture se pose en porte-à-faux par rapport à la société et l'individu se révolte contre le monde dans lequel il vit.

Cela rejoint d'une certaine manière le constat fait par Alexis de Tocqueville qui, en voyage aux États-Unis au début des années 1830 afin d'étudier le système carcéral américain,

<sup>111</sup> Assouline Pierre, « Y a-t-il un bon usage de Wikipédia ? », *Le Débat*, (148), print. 2008, pp. 31-38, p. 35.

<sup>112</sup> Cela rejoint le concept psychanalytique d' « *auto-engendrement* », c'est-à-dire le refus de transmettre et d'hériter dans une logique de négation des différences, d'horizontalité des relations ; cela empêcherait le lien entre le présent et le passé. Isabelle Duret notamment, présente le concept dans : Duret Isabelle, « L'auto-engendrement : une solution pour échapper au destin familial ? », *Thérapie familiale*, 21(2), pp. 129-140. Cela peut également rejoindre l'utopie de l'auto fondation de soi, développée entre autres par Olivier Rey : Rey Olivier, *Une folle solitude : le fantasme de l'homme auto-construit*, Paris, Seuil, 2006.

<sup>113</sup> Arendt Hannah, *La crise de la culture*, [1968], trad., 2<sup>e</sup> éd., Paris, Gallimard, 2010. Coll. Folio essais (113).

fut frappé par l'égalisation des conditions des américains sous la poussée de la demande d'égalité démocratique. De retour en France, il publia en 1840 *De la démocratie en Amérique* et écrivit la non moins célèbre formule : « *Quand le passé n'éclaire plus l'avenir, l'esprit marche dans les ténèbres.* ». Cette tendance à une demande d'égalité démocratique est très largement présente dans l'ensemble de nos sociétés contemporaines et Wikipédia peut illustrer une certaine demande croissante de participation citoyenne. En affichant sa volonté de désexpertisation du savoir et de la culture, l'horizontalité des relations prend place et avec elle, l'illusion d'une désintermédiation. Nous sommes bien face à une illusion puisque la réalité est tout autre : Wikipédia reste le résultat d'une très puissante médiation. Plus largement, l'internet est souvent perçu comme la porte d'entrée à une liberté d'expression totale dans laquelle la diffusion perdrait son caractère centralisé. Or, il faut bien garder en tête que dans un contexte de surproduction informationnelle amoindrissant la visibilité des œuvres, les stratégies et choix éditoriaux, concurrence oblige, n'en sont que plus importants. En l'occurrence, l'édition a été bouleversée avec l'arrivée de l'internet et avec la possible réinscription infinie du texte électronique. Mais bien que le rôle de l'éditeur ait profondément changé, sa fonction demeure. Voilà la thèse que défendent Marin Dacos et Pierre Mounier concernant ce qu'ils nomment l' « *édition en réseau* » et qui « *se nourrit des pratiques de communication réciproques et horizontales propres à Internet pour enrichir la lecture (pratiques de lecture partagée), mais aussi en allant jusqu'à la production même de contenus (pratiques d'écriture collective)*<sup>114</sup> ». Wikipédia en est un bon exemple, son édition étant sujette aux quatre types de médiation mis en avant par les deux auteurs : celle du design des plateformes informatiques, celle de la définition des règles d'écriture et de lecture, celle de la gestion des communautés qui les utilisent, et enfin celle des algorithmes de classements de l'information produite. Il est impossible de savoir qui en est l'éditeur, « *cette fonction [étant] répartie et partagée entre des opérateurs humains, non humains et, surtout, des règles de fonctionnement*<sup>115</sup> ». Ainsi, le travail d'édition passe de sa fonction classique de travail sur le texte à celle, nouvelle, de travail sur la communauté qui travaille sur le texte ; c'est ce qui fait dire aux auteurs que « *l'édition est finalement méta-édition et se fait véritable politique de production des savoirs, appuyée sur une ingénierie de la procédure finement réglée*<sup>116</sup> ». Globalement, l'intermédiation persiste mais sous de nouvelles formes et notamment sous la forme d'un pouvoir inhérent au dispositif technique.

---

<sup>114</sup> Dacos Marin, Mounier Pierre, *L'édition scientifique*, Paris, La Découverte, 2010. Coll. Repères (549), p. 88.

<sup>115</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>116</sup> *Ibid.*, p. 98.

Pour Manuel Castells, « *une source de pouvoir réside dans la capacité de programmation des réseaux.*<sup>117</sup> ». L'étude de cette programmation est celle du pouvoir du cadre technique. Celui-ci détermine en quelque sorte l'action puisqu'il vient la rendre possible ou non en induisant des possibilités et des contraintes. C'est là l'ambiguïté inhérente à l'auto-organisation que met en avant la deuxième génération de cybernéticiens et notamment le psychiatre anglais William Ross Ashby : une auto-organisation totale semble impossible, l'environnement extérieur pèse toujours sur elle, voire la contrôle<sup>118</sup>. Le cadre technique de Wikipédia (celui du logiciel libre mais aussi le dispositif technique qu'est le wiki) tend à favoriser l'auto-organisation. Nous pouvons à nouveau faire référence aux techniques démocratiques (le logiciel libre en étant une, nous avons pu le voir) qui sous-tendent une forme d'organisation autonome basée sur l'auto-organisation. C'est ce que nous dit Christopher May : « *Democratic technics retain (or recapture) a high level of autonomy, and thus allow local creativity to be exercised. [...] Put simply, authoritarian technics utilise technology in a manner that enhances top-down rule over society, while democratic technics enable the relative autonomy of local groups and enhances their ability to produce bottom-up innovations and movement in society.*<sup>119</sup> ». Et en effet, la grande règle sous-jacente à la libération du code informatique – but revendiqué du mouvement du logiciel libre – est le *Do it yourself!* (DIY), impératif catégorique. Le DIY, « *tend à favoriser une auto-organisation a-centrée* » mais est aussi « *un moyen de lutte et de (re)conquête d'autonomie* » qui tend à soutenir les capacités de chacun à agir et à faire<sup>120</sup>. Si cette règle est inhérente à la composante matérielle du cadre technique wikipédien (le logiciel libre et ses valeurs intrinsèques), d'autres, également inhérentes, peuvent empêcher ou rendre inévitables certaines pratiques. Nous sommes face à une forme de détermination en amont. En définitive, l'organisation wikipédienne est doublement définie : par les discours qui donnent son cadre à l'action humaine et par la dimension organisationnelle de son dispositif technique. Wikipédia peut être appréhendée comme le résultat d'une interrelation entre ces deux définitions et l'activité du collectif wikipédien<sup>121</sup>. Le wikipédien incarne la figure de l'acteur : il met en œuvre une

---

<sup>117</sup> Castells Manuel, *Communication et pouvoir*, trad., Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2013. Coll. 54, p. 88.

<sup>118</sup> Ashby William Ross, « Principles of the Self-Organizing System », in: George W. Zopf (Ed.), *Principles of Self-Organization*, New York, Pergamon Press, 1962, pp. 255-278.

<sup>119</sup> May Christopher, « Opening Other Windows: A Political Economy of "Openness" in a Global Information Society », *op. cit.*, p. 80.

<sup>120</sup> Depoorter Gaël, *op. cit.*, p. 152.

<sup>121</sup> Sahut Gilles, « "Citez vos sources" : archéologie d'une règle au cœur du savoir wikipédien (2002-2008) », *Études de communication*, (42), 2014, pp. 97-110.

« *capacité d'accomplir des choses*<sup>122</sup> » et exerce un certain pouvoir, notamment en participant à l'élaboration des règles du jeu.

L'acteur se définit par la réflexivité : il influence, transforme et contrôle ses conduites et celles des autres. Si les systèmes sociaux influencent les acteurs, la relation n'est pas à sens unique et les acteurs structurent les systèmes sociaux.

## **B. La rationalisation progressive de l'édition**

L'homme produit des techniques, mais il produit aussi des règles ; deux réponses pour introduire davantage de cohérence et d'efficacité en fonction qu'il vise avant tout l'atteinte d'un but ou le respect de valeurs. Ces deux types de réponses correspondent aux deux aspects de la rationalisation telle que conceptualisée par Max Weber<sup>123</sup>. En effet, cet auteur distingue la rationalité en finalité (ou rationalité instrumentale), de la rationalité en valeur (ou rationalité subjective). La première conduit à la constitution d'un moyen le plus efficace possible – d'une technique rationnelle bien souvent en lien avec la science – visant la réalisation d'une fin donnée. Quant à la seconde, avant tout, elle tient compte des valeurs et ce sont elles qui guident ce deuxième type d'action rationnelle. Dans Wikipédia, ces deux aspects de la rationalisation semblent coexister. En effet, d'un côté, le projet est guidé par des valeurs : détaillées précédemment, elles viennent fixer le but de l'entreprise wikipédienne et se concrétisent dans l'élaboration de règles et de normes ; de l'autre côté, les moyens pour parvenir à ce but s'inscrivent dans une action rationnelle en finalité : des techniques sont créées et des rôles sont assignés. Progressivement, et avec l'ampleur que prend le projet, l'édition wikipédienne semble connaître un processus de rationalisation qui, tout en pointant un mouvement de société beaucoup plus large, illustre la capacité organisatrice de l'homme. Ce processus de rationalisation permet d'appréhender la gouvernance wikipédienne et la façon dont elle finit par rompre avec les idéaux fondateurs du projet.

---

<sup>122</sup> Giddens Anthony, *La constitution de la société : éléments de la théorie de la structuration*, [1987], trad., 2<sup>e</sup> éd., Paris, PUF, 2012. Coll. Quadrige, p. 345.

<sup>123</sup> Weber Max, *Économie et société. Tome 1, Les catégories de la sociologie*, [1921], trad., Paris, Pocket, 2003. Coll. Agora.

## 1. Une gouvernance réflexive

La forme de régulation collective qu'incarne Wikipédia peut être rapprochée de la notion de gouvernance qui caractérise un mode de pouvoir moins centralisé en mettant l'accent sur l'intérêt général comme construction multiforme, ouverte et permanente<sup>124</sup>. La gouvernance s'inscrit dans une quête permanente de meilleurs systèmes de gestion des hommes et des ressources et vient reconnaître une capacité de coordination horizontale et d'auto-organisation. En ce sens, la notion peut rendre compte du fait social qu'est Wikipédia : une régulation qui se fait par la négociation et l'échange ; l'interdépendance des acteurs est au premier plan. Il s'agit de montrer combien, et selon les termes de Christopher May : « *It is far from anarchic or ungoverned; it is not the happy outcome of spontaneous unorganised activity that some utopians might hope for.*<sup>125</sup> ». Si la gouvernance wikipédienne est fondée sur la réflexivité (concernant l'objectif que se donnent les wikipédiens, mais surtout concernant les moyens pour y parvenir), la normalisation, par la stigmatisation, y joue un rôle central qu'il s'agira de définir.

### a. Une double réflexivité inhérente au projet

L'action rationnelle moderne se caractérise par un haut degré de réflexivité, bien plus que ne le serait par exemple une action fondée sur les affects ou sur la tradition. Le projet Wikipédia est fondé sur la réflexivité : ouvert à la révision de ses propres mécanismes, c'est constamment que les wikipédiens redéfinissent le projet encyclopédique. La réflexivité étant le trait essentiel du mode de communication proposé par Wikipédia, le débat évolue sans cesse et laisse place à des accords perçus comme étant légitimes. Les principes fondateurs, communs à toutes les versions linguistiques, constituent la seule entrave à cette réflexivité inhérente au projet. Ces derniers servent à fixer « *les grandes lignes qui définissent Wikipédia et les conditions de son élaboration. Ils constituent le fondement intangible de toutes les*

---

<sup>124</sup> Moreau Defarges Philippe, *La gouvernance*, 4<sup>e</sup> éd., Paris, PUF, 2011. Coll. Que sais-je ? (3676).

<sup>125</sup> May Christopher, « Opening Other Windows: A Political Economy of "Openness" in a Global Information Society », *op. cit.*, p. 81.

*règles et recommandations du projet.*<sup>126</sup> ». Édictés par Jimmy Wales et Larry Sanger, ils n'ont pas fait l'objet de révision par les wikipédiens : si leur cohérence et leur légitimité ont pu être discutées, ils demeurent encore aujourd'hui « *intangibles* ».

L'architecture normative de Wikipédia se fonde sur cinq principes fondateurs. Tout d'abord, et en respectant l'ordre dans lequel ils sont édités sur le site de l'encyclopédie en ligne, « *Wikipédia est une encyclopédie* ». L'horizon du projet est ainsi fixé : l'encyclopédie incorpore des éléments d'encyclopédie et non des recherches originales ; sa vocation étant universelle, c'est l'ensemble du savoir humain établi et sous forme de synthèse qui y a sa place<sup>127</sup>. Ensuite, « *Wikipédia recherche la neutralité de point de vue* ». Ce deuxième principe fondateur marque la différence entre connaissances et opinions, seules les premières ont leur place dans le projet<sup>128</sup>. Le troisième principe fondateur est que « *Wikipédia est publiée sous licence libre et ouverte à tous* », avec toutes les conséquences que cela implique : liberté de créer, de copier, mais aussi de modifier et de distribuer le contenu encyclopédique, tout en respectant le droit d'auteur<sup>129</sup>. Quatrièmement, « *Wikipédia suit des règles de savoir-vivre* ». Ce principe renvoie aux normes comportementales souvent regroupées sous le terme de « *Wikilove* ». Politesse, courtoisie et respect sont de rigueur, de même qu'une attitude consensuelle<sup>130</sup>. Enfin, cinquième et dernier principe fondateur : « *Wikipédia n'a pas d'autres règles fixes que les cinq principes fondateurs énoncés ici* », encourageant à la fois une interprétation créative des règles (souplesse des règles) et la contribution de tous<sup>131</sup>. Ces cinq principes fondateurs constituent le fondement de l'organisation et de la coopération wikipédienne et priment sur toutes les règles et autres recommandations adoptées par le collectif. Toutefois, cet ensemble de principes ne doit pas masquer les différents dispositifs construits et mis en place progressivement par les wikipédiens eux-mêmes : c'est là que réside la réflexivité wikipédienne. L'espace est aménagé et les règles éditoriales sont normalisées. Finalement, si « *le fonctionnement de Wikipédia a été dès le départ assez fortement*

---

<sup>126</sup> La définition de ce qu'est un principe fondateur ainsi que celle des cinq principes fondateurs sous forme synthétique sont disponibles à la page :

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikipédia:Principes\\_fondateurs](http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikipédia:Principes_fondateurs) [consulté le 13.05.2015]

<sup>127</sup> La présentation complète de ce premier principe fondateur est disponible à la page :

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikipédia:Wikipédia\\_est\\_une\\_encyclopédie](http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikipédia:Wikipédia_est_une_encyclopédie) [consulté le 13.05.2015]

<sup>128</sup> *Idem* pour le deuxième principe fondateur :

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikipédia:Neutralité\\_de\\_point\\_de\\_vue](http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikipédia:Neutralité_de_point_de_vue) [consulté le 13.05.2015]

<sup>129</sup> *Idem* pour le troisième principe fondateur :

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikipédia:Droit\\_d%27auteur](http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikipédia:Droit_d%27auteur) [consulté le 13.05.2015]

<sup>130</sup> *Idem* pour le quatrième principe fondateur :

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikipédia:Règles\\_de\\_savoir-vivre](http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikipédia:Règles_de_savoir-vivre) [consulté le 13.05.2015]

<sup>131</sup> *Idem* pour le cinquième principe fondateur :

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikipédia:Interprétation\\_créative\\_des\\_règles](http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikipédia:Interprétation_créative_des_règles) [consulté le 13.05.2015]

normalisé », « ce besoin de normes s'est accru avec le volume de l'encyclopédie »<sup>132</sup>.

Il existe deux niveaux de réglementation : les recommandations et les règles. Les recommandations sont admises de façon consensuelle et restent souples puisqu'elles ne peuvent pas être opposées à un contributeur qui ne les respecterait pas. Les règles quant à elles, ont la particularité d'être établies par consensus et sont cette fois opposables à un wikipédien qui ne s'y conformerait pas. Sorte de recommandation qui se serait durcie, une règle wikipédienne est une norme et c'est d'ailleurs comme telle qu'elle est définie par l'encyclopédie elle-même : une règle, c'est « *une norme largement acceptée par les wikipédiens qui doit normalement être suivie par tous les rédacteurs*<sup>133</sup> ». Finalement, si les principes qui fondent le projet paraissent assez souples, tout un arsenal normatif s'y est ajouté. D'un côté, des normes comportementales découlent souvent des principes fondateurs en les précisant : comment le contributeur se doit de citer ses sources, quelles sont les exceptions au droit d'auteur, etc. D'un autre côté, des normes automatisées se fondent sur les idéaux wikipédiens que sont la traçabilité et la transparence totales et rendent possible une surveillance omniprésente. En effet, si Wikipédia est auto-organisée, elle est également auto-réglée. Or, l'ampleur prise par le projet rend la tâche inhumaine si bien que progressivement, des outils techniques l'automatisant ont été mis en place. Des robots sont chargés de révoquer le vandalisme, c'est-à-dire les contributions inappropriées. Ces « *bots* » sont nombreux à interagir avec Wikipédia pour des tâches répétitives et fastidieuses (résolution des homonymies, annulation de certains vandalismes, opérations sur les catégories). *Salebot*, le plus connu d'entre eux, est chargé de lire les modifications récentes et de les analyser pour envoyer des alertes en temps réel lorsque l'une d'entre elles lui paraît suspecte. Il peut aller jusqu'à révoquer lui-même les modifications qui lui semblent graves. Ces robots, en ce qu'ils résultent d'une réflexion menée sur les moyens les plus efficaces pour servir le but fixé, rejoignent l'idée précédemment évoquée d'une rationalisation de l'édition wikipédienne. La rationalité en finalité wébérienne aboutit au dispositif d'automatisation qu'incarnent les robots.

---

<sup>132</sup> Bachelet Rémi, Moatti Alexandre, « Wikipédia, un projet hors normes ? », *Responsabilité & Environnement (Annales des Mines)*, (67), juillet 2012, pp.48-53. Disponible à la page : [https://halshs.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/729070/filename/Annales\\_des\\_Mines\\_R\\_E\\_juillet\\_2012.pdf](https://halshs.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/729070/filename/Annales_des_Mines_R_E_juillet_2012.pdf) [consulté le 13.05.2015]

La citation est à la page 6 du PDF.

<sup>133</sup> Disponible dans l'encadré à la page :

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikipédia:Règles> [consulté le 15.05.2015]

La réflexivité intrinsèque au projet a également engendré un mode de fonctionnement reposant sur l'altruisme<sup>134</sup> : cette fois, cela peut illustrer la rationalité en valeur wébérienne, l'action étant guidée par des valeurs. En supposant *a priori* la bonne foi des contributeurs, le dialogue prend une place centrale. Sur Wikipédia, il y a en moyenne trois quarts des pages qui ne sont pas encyclopédiques mais entièrement dédiées au collectif et à ses discussions. Le dialogue est constamment privilégié pour résoudre les conflits et c'est seulement dans un second temps que d'autres solutions sont envisagées. En ce sens, certains ont parlé de Wikipédia comme d'une « *mise en œuvre équipée de l'éthique de la discussion de Jürgen Habermas*<sup>135</sup> ». Les normes comportementales forment un cadre procédural qui va permettre de régler la très grande majorité des problèmes de coordination et des conflits éditoriaux. Si ce cadre fonctionne dans la plupart des cas, c'est qu' « *en incorporant les ressorts expressifs de la surveillance mutuelle dans la production collective des articles* », Wikipédia « *impose un cadre de contraintes orientant les participants vers la recherche d'une forme d'entente* »<sup>136</sup>. La socialisation joue un rôle central dans le projet<sup>137</sup>.

L'ensemble de règles élaboré par les wikipédiens vient définir, structurer et légitimer les connaissances exposées. Nous sommes face à un véritable processus d'institutionnalisation qui tout à la fois, « *explicite son mode de fonctionnement interne et stabilise les procédures rédactionnelles à l'œuvre*<sup>138</sup> ». Pour ce faire, la normalisation des nouveaux est nécessaire. En effet, et cela rejoint ce qu'indiquent Berger et Luckmann : pour la nouvelle génération, « *la signification originelle des institutions leur est inaccessible en termes de mémoire. En conséquence, il devient nécessaire d'interpréter cette signification à leur intention et cela à partir de diverses formules de légitimation*<sup>139</sup> ». Notons qu'en soit, avec sa transparence et sa traçabilité, Wikipédia rend accessible aux nouveaux venus cette « *signification originelle* » en termes de mémoire (les pages de discussion ayant permis ou interdit telle ou telle pratique sont accessibles). Toutefois, le procédé serait vraisemblablement assez laborieux. Ainsi, tout monde institutionnel requérant une légitimation, c'est-à-dire

---

<sup>134</sup> Bachelet Rémi, Moatti Alexandre, *op. cit.*, p. 11 du PDF.

<sup>135</sup> Cardon Dominique, Levrel Julien, « La vigilance participative. Une interprétation de la gouvernance de Wikipédia », *Réseaux*, (154), été 2009, pp. 51-89, p. 68. Les auteurs font référence à : Habermas Jürgen, *De l'éthique de la discussion*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Flammarion, 2013. Coll. Champs essais (421).

<sup>136</sup> Cardon Dominique, Levrel Julien, *op. cit.*, p. 56.

<sup>137</sup> Ici, et pour être précis, lorsque nous évoquons la socialisation, c'est bien de la socialisation secondaire dont nous parlons. En effet, il s'agit d'une socialisation à une forme institutionnelle. Berger et Luckmann reviennent longuement sur la distinction entre socialisation primaire et secondaire. Berger Peter L., Luckmann Thomas, *op. cit.*, pp. 214-236.

<sup>138</sup> Sahut Gilles, *op. cit.*, p. 98.

<sup>139</sup> Berger Peter L., Luckmann Thomas, *op. cit.*, p. 122.



une explication et une justification afin que les normes soient intériorisées par l'ensemble des contributeurs, Wikipédia a créé une page entièrement consacrée à son explication technique. Il s'agit du « *Bac à sable*<sup>140</sup> ». Il témoigne de la prise de conscience collective de la complexité du système wikipédien (n'est pas éditeur qui veut, il faut du temps pour s'y accoutumer) et de l'importance d'y initier les nouveaux venus. La normalisation quant à elle, se réalise progressivement : au fur et à mesure, « *la force du récit partagé par les acteurs*<sup>141</sup> » croît, c'est-à-dire qu'il y a légitimation de l'ordre social du projet encyclopédique. La légitimation se réalise également dans l'adoption de pratiques perçues comme légitimes en dehors du projet encyclopédique. Par exemple, le vote, pratique démocratique par excellence, permet souvent de fixer des nouvelles règles. Cette légitimation croissante se manifeste également au niveau de la carrière type du wikipédien. La notion de « *carrière* », développée en sociologie et notamment par le courant américain de l'interactionnisme, amène à raisonner en termes de processus et permet de rendre compte du mouvement et des changements. Cette carrière type wikipédienne se traduit par une participation croissante aux tâches collectives comme la participation aux pages de discussion, la socialisation des nouveaux venus, la surveillance des vandales ou la mise aux normes des articles (les wikipédiens parlent de « *wikification* »)<sup>142</sup>. Au sein du collectif wikipédien, ces tâches collectives sont socialement marquées comme positives si bien que le nouvel entrant a tendance, dans une logique d'intégration, à imiter ces pratiques. Cela nous amène à prendre en considération, à la façon dont le fait Erving Goffman dans *Asiles*, la dimension morale de la carrière<sup>143</sup>.

Si les pratiques positives sont reconnues et marquées comme telles, l'inverse est également vrai et les pratiques déviantes sont rendues visibles. La normalisation se réalise par la stigmatisation ; le stigmate, performatif, est le dispositif correctif.

---

<sup>140</sup> Le « *Bac à sable* » est disponible à la page :

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Aide:Bac\\_à\\_sable](http://fr.wikipedia.org/wiki/Aide:Bac_à_sable) [consulté le 13.05.2015]

<sup>141</sup> Martuccelli Danilo, « Une sociologie phénoménologique quarante-cinq ans après », in : Berger Peter L., Luckmann Thomas, *op. cit.*, pp. 3-36, p. 17.

<sup>142</sup> Bryant Susan L., Forte Andrea, Bruckmann Amy, « Becoming Wikipedian: Transformation of Participation in a Collaborative Online Encyclopedia », *Proceedings of GROUP*, ACM, New York, 2005, pp. 1-10.

<sup>143</sup> Goffman Erving, *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*, trad., Paris, Les Éditions de Minuit, 1968. Coll. Le sens commun.

## b. Une normalisation par la stigmatisation

Chaque wikipédien est un surveillant en puissance : la surveillance semble même être inhérente au cadre technique wikipédien. En effet, plusieurs pages lui sont entièrement dédiées (listes de suivi, pages « *Modifications récentes* ») poussant le contributeur à surveiller ses contributions et celles des autres. Le wikipédien a d'ailleurs systématiquement la possibilité de cocher l'option « *surveiller cet article* ». La surveillance consiste soit à agir soi-même, auquel cas il est question de corriger, de mettre en page et de conseiller, soit à avertir par la mise en place d'un bandeau indicateur. Ces bandeaux sont de différents niveaux (grave, modéré, ébauche, information), les plus fréquemment rencontrés étant « *cet article ne cite pas suffisamment ses sources* », « *la forme ou le fond de cet article est à vérifier* », ou encore « *à désacadémiser* ». Sur Wikipédia, la surveillance est participative. Dominique Cardon et Julien Levrel parlent d'une « *vigilance participative* » : elle est un « *opérateur très puissant de régulation et de correction collective des comportements* » qui permet la liberté d'écriture des contributeurs<sup>144</sup>. Pour ces auteurs, la réussite du projet encyclopédique est due à cette « *vigilance participative* » qui attire les contributeurs en leur permettant d'agir à bien des égards. D'autres auteurs appréhendent la structure de surveillance et de régulation wikipédienne comme un hyperpanoptique, c'est-à-dire comme une radicalisation du panoptique foucauldien<sup>145</sup>. Avec l'hyperpanoptique, le pouvoir est moins étouffant, sans centre ni hiérarchie, il devient encore plus efficace qu'il est dissout et invisible : le pouvoir se transfère à la société tout entière. Cela rejoint ce qu'indique David Forest : « *l'organisation autogérée coexiste avec un pouvoir présent-absent ayant aboli la contrainte. Le pouvoir est devenu diffus, partout et nulle part à la fois.*<sup>146</sup> ». Guillaume Blum et Mehran Ebrahimi vont également dans le même sens en partant cette fois du réseau qui en tant que tel, « *permet de passer d'une coordination par le contrôle à une régulation par la coopération, donnant l'illusion d'un pouvoir moins contraignant, alors que le réseau permet une nouvelle forme de*

---

<sup>144</sup> Cardon Dominique, Levrel Julien, *op. cit.*, p. 53.

<sup>145</sup> Firer-Blaess Sylvain, « Wikipédia, modèle pour une société hyperpanoptique », *Homo Numericus*, 1<sup>er</sup> août 2007. Article disponible à la page :

<http://www.homo-numericus.net/spip.php?article275> [consulté le 14.05.2015]

C'est Nancy Fraser qui a théorisé l'hyperpanoptique et notamment dans : Fraser Nancy, « Michel Foucault : A "Young Conservative" ? », *Ethics*, (96), octobre 1985, pp. 165-184.

<sup>146</sup> Forest David, *op. cit.*, p. 48. S'en dégager pour s'émanciper devient alors plus difficile.

*pouvoir plus efficace, car quasi invisible [...].*<sup>147</sup> » Or, le réseau, et nous avons pu le constater précédemment, est l'une des réponses apportées par les discours du néo-management aux critiques du capitalisme, réponses relayées plus largement par les discours prophétiques. Le réseau est, dans une logique de rationalité en finalité, le moyen efficace permettant au pouvoir d'être accepté socialement en le rendant invisible. Plus encore, il permet une forme d'autocontrôle : le nouveau modèle prôné – auto-organisation en réseau, autonomie individuelle et autoréalisation de soi – se révèle être « *un puissant outil d'auto-contrôle*<sup>148</sup> ». Tout comme le panoptique grâce auquel les gardiens n'ont plus lieu d'être, le pouvoir est moins contraignant à exercer : les individus se surveillent eux-mêmes et entre eux. Notons d'ailleurs que l'utilitariste britannique Jeremy Bentham, le créateur du projet architectural qu'est le panoptique, affichait parmi ses objectifs celui d'un allègement des charges publiques permis par la suppression des postes de gardiens. Finalement, et il est possible de faire le lien avec l'œuvre de Norbert Elias sur le processus civilisationnel, les normes diffusées et relayées sont intériorisées par les individus, allant jusqu'à une forme d'autocontrôle. De même, les transgressions sont sanctionnées : un système de sanctions-récompenses s'est mis en place, ayant des effets bien réels. Ce dispositif a la particularité d'être visible de tous, révélant le pouvoir des normes lorsqu'elles sont enfreintes. Les wikipédiens stigmatisent pour mieux normaliser.

La stigmatisation est la sanction des mauvais joueurs. Pour Goffman, le stigmaté est un attribut qui disqualifie profondément et empêche d'être accepté par la société<sup>149</sup>. La stigmatisation agit comme un processus d'étiquetage, et en l'occurrence, il marque les wikipédiens. Cette manifestation du pouvoir discrédite et marginalise mais dans le même temps, elle unit davantage les autres : la stigmatisation réaffirme les valeurs dominantes d'un système donné en créant un « *nous* », celui des bons joueurs. En ce sens, le stigmaté peut d'un certain côté être rapproché de l'analyse que fait Simmel de l'étranger<sup>150</sup> : à la fois à l'intérieur et à l'extérieur du groupe, l'étranger structure le groupe duquel il est lui-même exclu car sa différence met en exergue les points communs du groupe en question. Sur Wikipédia, la stigmatisation est un dispositif correctif puissant qui se réalise principalement

---

<sup>147</sup> Blum Guillaume et Ebrahimi Mehran, « De la connaissance des réseaux aux réseaux de la connaissance. Vers de nouveaux modèles d'organisation innovants », *Management & Avenir*, (67), print. 2014, pp. 207-223, p. 209.

<sup>148</sup> Simioni Olivier, *op. cit.*, p. 88.

<sup>149</sup> Goffman Erving, *Stigmaté. Les usages sociaux des handicaps*, trad., Paris, Les Éditions de Minuit, 1975. Coll. Le sens commun.

<sup>150</sup> Simmel Georg, « Digression sur l'étranger », [1908], trad., in : Grafmeyer Yves, Joseph Isaac, *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Flammarion, 2004. Coll. Champs, pp. 53-59.

via les différents bandeaux à la disposition du collectif : assez simples d'utilisation, ils incarnent en partie le modèle de sanctions-récompenses de Wikipédia. S'ils peuvent être utilisés pour promouvoir certains articles (label « *Article de qualité* » par exemple), ils sont essentiellement utilisés afin d'avertir. En effet, ils vont mettre en garde le lecteur des manques (suivant les normes wikipédiennes) de l'article qu'il consulte (par exemple, « *cet article contient une controverse de neutralité* »). De plus, ils vont inciter les wikipédiens à la modification et donc à la participation (par exemple, le bandeau « *cet article est une ébauche* » est immédiatement suivi de la mention « *vous pouvez partager vos connaissances en l'améliorant* »). Ces incitations à la participation sont également destinées aux lecteurs et l'on trouve fréquemment des liens tels « *comment faire ?* » accolés aux bandeaux signalant qu'une modification serait la bienvenue. Enfin, ces bandeaux avertissent les wikipédiens ayant contribué à l'article ainsi étiqueté et prennent alors la forme d'une sanction. C'est à ce dernier niveau que ces bandeaux constituent un stigmat. S'ils explicitent la norme de qualité et diffusent les règles de la communauté, ils rendent visibles les pratiques non conformes, les pratiques déviantes. L'un des bandeaux les plus fréquemment utilisés est celui concernant un manque de neutralité. Les articles auxquels sont accolés ce bandeau sont réunis de façon chronologique dans une liste : la « *Liste des articles non neutres*<sup>151</sup> ». Cette dernière permet un espace de médiation entièrement dédié aux différends de neutralité et fait appel au jugement communautaire « *en donnant de la visibilité au problème identifié*<sup>152</sup> ». Nous sommes face à une forme de stigmatisation qui, étant donné le pouvoir de celui qui l'énonce, est performative : dotée d'un pouvoir instituant, elle est productrice à elle seule de réel.

Lorsqu'un bandeau posé à la tête d'un article persiste dans le temps, cela signifie que la majorité wikipédienne valide sa présence. Ainsi, ce n'est pas uniquement un contributeur qui exerce la sanction, mais bien l'ensemble des wikipédiens. C'est dire que sur Wikipédia, le stigmat est énoncé par le collectif : ce dernier a tellement de poids, de légitimité mais aussi d'autorité (dans un système auto-organisé et auto-régulé), que le stigmat en devient performatif. En effet, l'anticipation de la stigmatisation de son article (directement menaçante puisque pouvant aboutir à sa suppression) conduit les wikipédiens à normaliser leurs contributions en suivant les règles du collectif. On voit combien le pouvoir combine absence de coercition et efficacité. Les normes sont définies de façon explicite et viennent objectiver

---

<sup>151</sup> La liste est disponible à la page : [http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikipédia:Liste\\_des\\_articles\\_non\\_neutres](http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikipédia:Liste_des_articles_non_neutres) [consulté le 18.05.2015]

<sup>152</sup> Cardon Dominique, Levrel Julien, *op. cit.*, p. 72.

le processus d'auto-organisation. Finalement, il y a trois niveaux différents d'auto-régulation sur Wikipédia. Tout d'abord, il y a la discussion et la grande majorité des échanges en prennent la forme à partir d'un cadre procédural qui vient identifier les différents types de fautes. Il en existe cinq types : les fautes de délimitation (réflexivité quant au but du projet), les fautes de composition, les fautes de référencement (réflexivité quant à la légitimité des articles), les fautes d'équilibrage ou de neutralité et enfin, les fautes de civilité<sup>153</sup>. Si ce premier niveau ne suffit pas à calmer les tensions, un second niveau permet de déplacer le conflit afin de le rendre plus ouvertement et inévitablement visible de tous : ce sont les fameux bandeaux qui agissent comme des stigmates. À ce niveau, c'est « *la validité procédurale de la production des connaissances*<sup>154</sup> » qui est finement examinée : si le stigmaté tient, c'est-à-dire si le bandeau demeure, le collectif rend symboliquement illégitime une contribution. Enfin, le dernier niveau est celui que forment les « *administrateurs* » et le cas échéant le « *comité d'arbitrage* » qui tous deux, pourront mettre en place des sanctions d'un autre type.

Progressivement, des statuts et des rôles ont été créés. Ce processus d'institutionnalisation, s'il permet l'entreprise autogérée qu'est Wikipédia, a tendance à en figer les pratiques<sup>155</sup>. Ainsi, si « *les origines de tout ordre institutionnel se trouvent dans la typification par l'individu de ses propres actions et de celles des autres*<sup>156</sup> », Wikipédia n'y échappe pas et en se rationalisant, son édition se hiérarchise, venant rompre avec les idéaux associés au projet et ancrés dans son histoire.

---

<sup>153</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>154</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>155</sup> Loveluck Benjamin, *op. cit.*, pp. 529-532.

<sup>156</sup> Berger Peter L., Luckmann Thomas, *op. cit.*, p. 135.

## 2. Une rupture avec les idéaux fondateurs

Au fur et à mesure, les wikipédiens se spécialisent, laissant naître des rôles qui finissent par s'institutionnaliser. Si l'encyclopédie est libre, elle fonctionne en partie de façon hiérarchique. À l'origine, le pouvoir était distribué de façon uniforme, aucun statut n'existait. Le premier à avoir été créé, introduisant ainsi une inégalité de pouvoir entre wikipédiens, est celui d'« *administrateur* ». Les objectifs avancés lors de sa création furent alors la valorisation des gros contributeurs ainsi que la sécurisation du contenu. Ce statut a été très largement décrié, essentiellement car il confère le pouvoir de mettre au ban de façon temporaire ou définitive d'autres wikipédiens. Toutefois, la hiérarchisation ne s'arrête pas à la création de statuts mais concerne également les articles : un processus de labellisation s'est progressivement mis en place. Ces pratiques ont tendance à figer l'organisation wikipédienne, amenant certains auteurs à parler d'un biais classique de la rationalisation : celui de la bureaucratisation. Notamment, l'auto-organisation wikipédienne trouve une limite dans la punition. En effet, si la surveillance est menée par l'ensemble du collectif et que la police est incarnée par les administrateurs, la punition des individus se réalise dans des instances spécialisées comme le comité d'arbitrage. La normalisation est effectuée par le collectif mais la punition est l'œuvre de la justice wikipédienne. Finalement, plus la sanction est importante, moins elle peut être donnée par tous et plus elle est réalisée par des spécialistes, experts en la question.

### a. La hiérarchisation croissante d'un collectif

Alors que Wikipédia est fondée sur l'égalité de principe (tout le monde peut y contribuer librement), les choses vont progressivement changer. L'affaire dite Seigenthaler constitue un premier tournant. En 2005, la biographie du journaliste américain John Seigenthaler fut victime d'un vandale, quelques lignes ont été ajoutées afin de mentionner qu'il aurait été soupçonné d'être impliqué directement dans les assassinats de John et Bobby Kennedy. Cet ajout diffamatoire a eu la particularité de rester longtemps en ligne et d'être relayé par d'autres sources. À la suite de cet épisode, Jimmy Wales établit qu'il faudra être

enregistré pour créer des nouveaux contenus dans la version anglaise. Désormais, seuls les wikipédiens identifiés pourront contribuer à la création de nouveaux articles. Ces derniers restent toutefois anonymes puisque c'est sous pseudonymes que se présentent les wikipédiens. Il est même recommandé par l'organisation elle-même de ne pas user de son véritable nom et de préférer des pseudonymes. Ainsi, s'il y avait plusieurs façons d'être wikipédien (enregistré ou non), l'identification, anciennement propre aux wikipédiens très actifs qui éditent, modifient et corrigent depuis leur propre compte, se généralise. À côté de cela, dès la naissance du projet, une certaine professionnalisation au sein du collectif wikipédien peut être observée. De gros contributeurs émergent. Pour exemple, Lionel Barbe montre qu'en mai 2006, c'est 5,2% des contributeurs qui réalisent 88,2% des contributions aux articles<sup>157</sup>. Progressivement, ces contributeurs vont acquérir des privilèges et notamment en se voyant attribuer des statuts, au premier rang desquels celui d'administrateur, leur conférant des droits supplémentaires. En effet, tout en continuant à participer et à surveiller, comme tout wikipédien, ils vont avoir un pouvoir de censure beaucoup plus grand. Ils peuvent notamment bloquer des utilisateurs et mettre en place des procédures de protection ou de suppression de pages. Le statut d'administrateur, en donnant la capacité aux uns d'empêcher la participation de certains, remet en cause la libre participation et donc un des principes au fondement même du projet que constitue Wikipédia. En mai 2015, la Wikipédia française ne dénombre pas moins de 167 administrateurs, soit 1% des utilisateurs actifs sur les trente derniers jours. Ils ont tous acquis leur statut dans le cadre d'un système de vote et demeurent sous étroite surveillance : tout comme l'ensemble de l'encyclopédie, l'historique de leurs actions est consultable et ils sont révocables. Toutefois, c'est la première hiérarchisation au sein du collectif. Elle introduit une inégalité de pouvoir et initie un mécanisme de concentration qui ne s'arrête pas là. En effet, peu à peu, les postes sont multipliés et à chacun d'entre eux est attribué un pouvoir particulier.

Les différents statuts wikipédiens sont ceux de bureaucrate, de steward, de développeur et de vérificateur d'adresse IP. Les bureaucrates ont le pouvoir d'attribuer le statut d'administrateur à un niveau local. Les stewards ont également ce pouvoir, mais au niveau international. Aussi appelés « *super administrateurs* », ils gèrent l'ensemble des différents statuts et ce dans toutes les versions de la Wikipédia et dans tous les projets de la

---

<sup>157</sup> Barbe Lionel, « Wikipédia et Agoravox : des nouveaux modèles éditoriaux ? », *Document numérique et société*, septembre 2006, pp.50-65. Disponible à la page : [https://halshs.archives-ouvertes.fr/sic\\_00262484/document](https://halshs.archives-ouvertes.fr/sic_00262484/document) [consulté de 16.05.2015]

fondation Wikimedia (Wiktionnaire, Wikiquote, Wikibooks, etc.). Actuellement, il existe sept bureaucrates dans la Wikipédia française et trente-sept stewards, dont deux ayant pour langue maternelle le français. Les développeurs quant à eux, sorte de mécaniciens de l'ensemble des projets de la fondation Wikimedia, développent les logiciels wiki et s'occupent de la maintenance des serveurs. Leur pouvoir est assez large. Ils ont par exemple la capacité de modifier l'historique des articles. Compte tenu de l'importance qu'attache Wikipédia à la transparence, ce pouvoir est énorme et vient compromettre une valeur inhérente au projet. Ils ne peuvent toutefois agir qu'après un vote auquel peut prendre parti l'ensemble du collectif wikipédien, ou bien suite à une demande faite à l'autorité compétente. Chaque développeur a sa spécialité et ils sont actuellement une quarantaine à participer au développement de *MediaWiki*. Enfin, les vérificateurs d'adresse IP, comme leur nom l'indique, se chargent de repérer les utilisateurs qui enfreignent les règles en utilisant plusieurs identités. Ce sont les wikipédiens qui font appel à leurs services lorsqu'ils ont des soupçons sur un contributeur. Si les soupçons sont vérifiés, l'affaire est rendue publique, et plusieurs mesures peuvent être prises. Actuellement, ils sont six.

Au-delà de ces statuts qui instituent une forme de hiérarchie, les wikipédiens se sont spécialisés et des rôles ont été créés. Les rôles « *ne consistent pas à avoir un statut mais à effectuer bénévolement une maintenance de l'encyclopédie*<sup>158</sup> ». C'est une spécialisation qui ne requiert aucune procédure en particulier. Pour exemple, l'un des principaux rôles est celui de patrouilleur : spécialisés dans la surveillance des modifications récentes, les patrouilleurs ont pour buts de « *lutter contre le vandalisme* », de « *corriger les maladroites des débutants* » et de « *repérer et aider les débutants, par exemple en les accueillant, en les accompagnant et en les récompensant* »<sup>159</sup>. Des règles et des bonnes pratiques sont assignées à l'article les concernant mais tout cela est beaucoup moins figé que pour les statuts étudiés précédemment. Si l'ensemble de ces statuts et rôles semble rendre les pouvoirs complémentaires les uns des autres et empêcher une situation dans laquelle seuls quelques wikipédiens règneraient en maîtres absolus, ces derniers statuts sont cumulables. Dès lors, bien qu'une telle cumulation soit un phénomène assez rare, une très forte concentration du pouvoir est possible.

La tendance générale est à la cristallisation du modèle éditorial wikipédien. Si le collectif wikipédien connaît une hiérarchisation croissante avec la création progressive de ces

---

<sup>158</sup> [http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikipédia:Patrouille\\_RC](http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikipédia:Patrouille_RC) [consulté le 16.05.2015]

<sup>159</sup> [http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikipédia:Patrouille\\_RC](http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikipédia:Patrouille_RC) [consulté le 16.05.2015]



nombreux rôles et statuts, les articles vont eux aussi en connaître une. En effet, peu à peu, un projet de labellisation va se mettre en place : les articles vont pouvoir être mentionnés comme étant de « bons » articles voire des « *articles de qualité* ». Tout en hiérarchisant les articles, ces labels vont leur apporter plus ou moins de visibilité et inviter à nouveau à « *relativiser la liberté théorique de publication*<sup>160</sup> » sur Wikipédia. D'autres outils techniques vont s'ajouter aux labels afin de protéger certains articles. Ces outils ne peuvent être manipulés que par les wikipédiens ayant un statut, que ce soit celui d'administrateur, de bureaucrate ou de steward. L'intérêt premier est de pouvoir protéger des articles dont la thématique est jugée délicate et polémique (sujets politiques ou religieux par exemple). La contrepartie de ce type de pratiques est de voir l'édition se figer car ces outils restreignent les possibles contributions : selon les cas, l'article n'est plus modifiable que par les wikipédiens ayant un statut ou par les seuls contributeurs ayant un compte. Voilà ce qui fait dire à Philippe Lacour que cette évaluation interne au projet est un critère de stabilisation<sup>161</sup>. De plus, ces différents labels fonctionnent comme un processus d'étiquetage qui est encore une autre façon d'explicitier la norme de qualité : une fois labélisés comme étant de très bons articles, ces contributions sont érigées en exemples. En suivant la logique d'Howard Becker lorsqu'il étudie la déviance, les articles ainsi labellisés appartiennent au type « *conformiste* » : tout à la fois, les contributeurs ont respecté les règles et normes d'édition, et ils sont reconnus comme les ayant respectés<sup>162</sup>.

Finalement, il semble que « *L'encyclopédie libre* » connaisse un double processus de hiérarchisation et de centralisation qui, s'il répond au succès croissant du projet en ligne (à son besoin d'organisation et à celui de faire face aux vandales), n'est pas vraiment compatible avec les idéaux sur lesquels Wikipédia s'est fondée : « *La liberté totale de publication semble se diluer dans la cristallisation progressive de son système éditorial*<sup>163</sup> ». De plus, et contrairement aux apparences, le pouvoir n'est finalement pas réparti de façon homogène puisque Wikipédia distribue le pouvoir en cascade selon la pyramide hiérarchique : tout le monde en a, certes, mais à des degrés différents. Au total, ces différents rôles et statuts forment l'ordre institutionnel wikipédien, sachant que « *d'un côté, l'ordre institutionnel n'est réel qu'à partir du moment où il est réalisé dans l'exécution de rôles et que, d'un autre côté,*

---

<sup>160</sup> Barbe Lionel, « Wikipedia, un trouble-fête de l'édition scientifique », *Hermès, La Revue*, (57), été 2010, pp. 69-74, p.72.

<sup>161</sup> Lacour Philippe, « Portrait de l'intellectuel en DJ. Wikipédia face à l'expertise scientifique », *La vie des idées*, 28 mars 2008. Disponible à la page : <http://www.laviedesidees.fr/Portrait-de-l-intellectuel-en-DJ.html> [consulté le 16.05.2015]

<sup>162</sup> Becker Howard, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, trad., Paris, Métailié, 1985.

<sup>163</sup> Barbe Lionel, « Wikipedia et Agoravox : des nouveaux modèles éditoriaux ? », *op. cit.*, p. 10 du PDF.

*les rôles sont représentatifs d'un ordre institutionnel qui définit leur caractère (y compris leurs suppléments de connaissance) et d'où ils dérivent leur sens objectif*<sup>164</sup> ». Les statuts et les rôles wikipédiens sont une forme de typification qui apparaît dans le contexte d'un stock de connaissance objectivé et commun à une collectivité d'acteurs. De plus, nous pouvons observer l'intériorisation de champs sémantiques structurant la routine des interprétations et des conduites : si d'une manière générale, Wikipédia s'est forgée son propre vocabulaire, chaque groupe (celui des administrateurs, celui des bureaucrates) a également son propre jargon. L'ensemble de ces spécialisations ainsi que la complexification croissante de l'appréhension du projet encyclopédique interroge et certains vont jusqu'à se demander si finalement, nous ne sommes pas en train d'assister à la formation d'une élite. Entre autres, Marc Foglia affirme que les débutants ne sont certainement pas capables de maîtriser cette édition extrêmement complexe<sup>165</sup>. Cette façon dont la complexité éditoriale de Wikipédia finit par entraîner des formes d'exclusion (certains renonçant à y participer) a largement été évoquée par la presse avec des titres assez évocateurs tels que : « Wikipédia perd des contributeurs à cause de ses règles trop contraignantes »<sup>166</sup>.

Cette hiérarchisation croissante nous amène à appréhender Wikipédia comme étant fondée sur ce que nous pouvons effectivement appeler une élite : le pouvoir est inégalement distribué et les capacités d'action sont différentes d'un statut à l'autre. C'est dans la punition – réservée à la justice wikipédienne – que l'auto-organisation consécutive au projet encyclopédique trouve le plus visiblement ses limites.

### **b. Les limites d'une forme d'institution décentralisée**

Par la création de rôles et de statuts, les wikipédiens typifient leurs propres actions, celles des autres, et institutionnalisent Wikipédia. Cette institutionnalisation permet aussi de ritualiser l'édition wikipédienne, de l'organiser et d'y mettre de l'ordre. Elle transforme

---

<sup>164</sup> Berger Peter L., Luckmann Thomas, *op. cit.*, p. 143.

<sup>165</sup> Foglia Marc, *Wikipédia. Média de la connaissance démocratique ?*, *op. cit.*, p. 171.

<sup>166</sup> Fontaine Pierre, « Wikipédia perd des contributeurs à cause de ses règles trop contraignantes », *AFP*, 7 janvier 2013, disponible à la page : <http://www.01net.com/editorial/583409/wikipedia-perd-des-contributeurs-a-cause-de-ses-regles-trop-contraignantes/> [consulté le 28.05.2015]

l'incertain, ce qui est primordial dans notre modernité combinant mouvement et incertitude<sup>167</sup>. Ce processus, s'il permet l'entreprise autogérée qu'est Wikipédia, a tendance à en figer les pratiques<sup>168</sup>. Cette adoption de procédures explicites peut être rapprochée du phénomène de rationalisation décrit par Max Weber, qui touche beaucoup plus largement nos sociétés modernes et dont l'une des principales manifestations est la bureaucratie. Pour Benjamin Loveluck, cette institutionnalisation « *indique que Wikipédia en tant que dispositif socio-technique atteint un très haut degré de réflexivité, mais que celui-ci peut également se traduire par un certain nombre de rigidités techno-administratives, voire une certaine bureaucratisation*<sup>169</sup> ». Or, cela peut contrevenir à la fois aux objectifs de démocratisation et de libéralisation et en particulier, poursuit Benjamin Loveluck, « *la bureaucratisation peut venir entraver l'initiative individuelle, d'une part, et la capacité des individus à agir sur le tout, d'autre part – ce qui s'avère particulièrement problématique du point de vue des logiciels libres [mais aussi de ses avatars, tel Wikipédia], les notions de liberté individuelle et d'égalité des participants étant singulièrement prononcées*<sup>170</sup> ». C'est dans la punition que Wikipédia va trouver les limites de son auto-organisation. Dominique Cardon et Julien Levrel distinguent au total trois niveaux de régulation sur Wikipédia : la discussion, la médiation et enfin, la sanction<sup>171</sup>. Ils admettent par celui de la discussion ce que nous avons étudié précédemment : le maximum de conflits sur Wikipédia se résout par le dialogue via les nombreuses pages qui y sont dédiées. Par le niveau de la médiation, ils entendent la mise en place de bandeaux que nous avons appréhendée comme une forme de stigmatisation. Enfin, le niveau de la sanction, qui retient toute notre attention ici, est celui où les wikipédiens vont avoir affaire à la punition. Si la stigmatisation était déjà une forme de punition, celle-ci était du domaine du symbolique et la sanction était du discrédit. Cette fois, les sanctions à l'étude sont plus formelles et explicitement identifiables : la personne est exclue. Alors que les deux premiers niveaux – celui de la surveillance et celui de la police – sont les plus fréquemment à l'œuvre, le dernier, plus rare, incarne ce que nous pouvons appeler la justice wikipédienne. Selon Dominique Cardon et Julien Levrel, le modèle d'auto-organisation de Wikipédia fait apparaître « *qu'il est non seulement nécessaire de décentraliser la surveillance et la sanction le plus fortement possible, mais qu'il est aussi utile de mettre en tension le local et le centre dans la graduation des sanctions, afin que, localement, elles visent la correction des*

---

<sup>167</sup> Balandier Georges, *Le désordre. Éloge du mouvement*, Paris, Fayard, 1988.

<sup>168</sup> Loveluck Benjamin, *op. cit.*, pp. 529-532.

<sup>169</sup> *Ibid.*, p. 551.

<sup>170</sup> *Ibid.*, p. 555.

<sup>171</sup> Cardon Dominique, Levrel Julien, *op. cit.*. Voir la « Carte de la régulation dans Wikipédia » en annexe 3.

*comportements et, centralement, la punition des individus.*<sup>172</sup> ». D'un niveau à l'autre, rationalisation et bureaucratisation vont croissantes, de même que les travers qui leurs sont couramment associés.

Le niveau de la sanction est le plus fortement centralisé et à ce stade, la normalisation n'est plus de rigueur puisqu'il ne s'agit plus de corriger les comportements, mais de punir les déviants persistants. « *C'est la répétition de la faute qui fait le "fauteur de trouble"*<sup>173</sup> » : sur Wikipédia, l'erreur du débutant est comprise dans un sens positif, celui de l'apprentissage. Ce n'est que lorsqu'un contributeur fait ouvertement preuve de mauvaise foi en réitérant de nombreuses fois la même erreur que le collectif va intervenir et toujours dans le même ordre : en le stigmatisant dans un premier temps et en le sanctionnant ensuite si la première étape n'a pas permis de normaliser son comportement. L'autorité incarnant le dernier niveau est le comité d'arbitrage. C'est le seul à pouvoir sanctionner personnellement, les deux autres niveaux précédemment évoqués ne révoquant que les contenus. En effet, si les administrateurs ont des privilèges et forment une première concentration du pouvoir, toutes leurs actions restent soumises à la surveillance du collectif qui peut décider de les traduire devant le comité d'arbitrage. De plus, ils se doivent d'appliquer les décisions du comité d'arbitrage. Ainsi, seul ce dernier « *détient la légitimité suprême pour procéder à une exclusion de la communauté*<sup>174</sup> ». Avant sa création, seul Jimmy Wales pouvait exclure des wikipédiens. Mais avec l'ampleur prise par le projet et le nombre croissant de disputes qui l'accompagne, il a lui-même délégué son pouvoir suprême en conservant toutefois un droit de veto. Dès sa création en 2004, le comité d'arbitrage remet en cause le fondement même de Wikipédia, c'est-à-dire son ouverture généralisée et son auto-organisation qui se voulait décentralisée. Ce nouvel espace est à la fois autonome et central et les dix wikipédiens qui l'incarnent sont des administrateurs élus par les wikipédiens pour un an. Notons qu'encore une fois, la légitimation se réalise par l'adoption de pratiques perçues comme légitimes en dehors de l'encyclopédie. En effet, si le vote caractérise déjà bon nombre de procédures wikipédiennes, l'ensemble du processus de régulation des conflits mime en quelque sorte la façon dont sont prises les décisions dans les cours de justice. D'abord, le comité de médiation incarne la phase de négociation à l'amiable ; ensuite, le comité d'arbitrage incarne celle du jugement et va mettre en évidence les fautes commises et rendre un jugement qui prend la forme d'un rapport

---

<sup>172</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>173</sup> *Ibid.*, p. 75.

<sup>174</sup> *Ibid.*, p. 76.

juridique. Tout cela permet à Sylvain Firer-Blaess de mettre en évidence la volonté du comité d'arbitrage d'adopter la symbolique des décisions de cours de justice afin d'imposer son autorité et de se légitimer<sup>175</sup>. Dominique Cardon et Julien Levrel synthétisent la centralisation du pouvoir sur Wikipédia : « *les administrateurs constituent la seule autorité technique du projet* » ; « *le comité d'arbitrage est la seule autorité légitime et morale du projet* »<sup>176</sup>.

Progressivement, par des procédures mais également par l'expérience, l'édition de Wikipédia s'est rationalisée. Si les relations n'étaient qu'horizontales au départ, elles peuvent désormais être multilatérales : une hiérarchie de pouvoirs techniques s'est mise en place. Le projet encyclopédique rompt de plus en plus avec ses idéaux de base : à sa hiérarchisation et sa normalisation croissantes (versus l'anti-élitisme et à la liberté d'édition revendiqués) s'ajoute un ancrage de plus en plus fort dans l'idéologie de l'expertise. En effet, pourtant tant décriée initialement par le projet, l'expertise y est aujourd'hui aisément décelable. D'abord, sous la forme d'une expertise rédactionnelle : l'édition étant de plus en plus complexe, certains contributeurs se découragent inévitablement. Cela peut être rapproché du phénomène observé par Bourdieu au sein du champ scientifique : en se complexifiant, le droit d'entrée s'élève, instaurant une coupure sociale<sup>177</sup>. Ensuite, sous la forme d'une expertise procédurale : les normes étant de plus en plus nombreuses, ce sont les contributeurs dotés d'un statut, formellement désignés comme experts en la matière, qui se voient conférer des droits supplémentaires. Enfin, et dès lors que Wikipédia s'inscrit dans une quête de reconnaissance sociale de sa valeur encyclopédique, l'expertise apparaît sous la forme d'un recours à la citation des sources originales. Nous sommes face à une double rationalisation de Wikipédia : une rationalisation plutôt organisationnelle et une rationalisation au sens du triomphe de la raison et d'un ralliement à l'idéologie de l'expertise. Alors que la rationalité en finalité n'est pas forcément raisonnable puisqu'elle vise l'efficacité des moyens, et ce quel que soit le but donné, Wikipédia voit son but de plus en plus raisonnable au sens strict du terme : il se rapproche de la science. *In fine* et pour toutes ces raisons, si Wikipédia semble bel et bien remettre en cause l'autonomie de la science en diffusant largement le savoir savant, et si elle semble incarner une forme de médiation sociale avec la science, elle ne remet que partiellement en cause l'opposition expert-profane. Il nous semble que cette tension peut être

---

<sup>175</sup> Firer-Blaess Sylvain, « Wikipédia, hiérarchie et démocratie », *Homo Numericus*, 11 octobre 2007. Article disponible à la page :

<http://www.homo-numericus.net/article276.html> [consulté le 17.05.2015]

<sup>176</sup> Cardon Dominique, Levrel Julien, *op. cit.*, p. 85.

<sup>177</sup> Bourdieu Pierre, *op. cit.*, p. 109.

illustrée par la catégorie « à désacadémiser » dans laquelle se trouvent les articles de Wikipédia jugés trop obscurs, trop faiblement accessibles et qu'il s'agit de simplifier. Si, comme en témoigne cette catégorie, le projet aspire explicitement à la vulgarisation, les wikipédiens n'ont pas souhaité baptiser cette catégorie « à vulgariser » (alors même qu'ils estimaient qu'« à désacadémiser » était un « barbarisme »)<sup>178</sup>.

Dans toute configuration, les nouveautés sont des hybridations avec des modèles productifs et des formes sociales traditionnels. Wikipédia n'y échappe pas. Elle est en tension entre deux logiques inhérentes au projet : sa logique d'ouverture qui vient remettre en cause l'autonomie de la science et sa recherche de qualité qui requiert l'expertise. Wikipédia se reconnecte progressivement avec l'expertise inhérente à Nupedia, le projet par lequel elle a vu le jour.

---

<sup>178</sup> La discussion concernant le nom de cette catégorie est disponible de façon morcelée (ce qui est fréquent) aux pages suivantes :  
[http://fr.wikipedia.org/wiki/Discussion\\_cat%C3%A9gorie:Article\\_%C3%A0\\_d%C3%A9sacad%C3%A9miser](http://fr.wikipedia.org/wiki/Discussion_cat%C3%A9gorie:Article_%C3%A0_d%C3%A9sacad%C3%A9miser)  
[http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikip%C3%A9dia:Le\\_Bistro/15\\_juin\\_2006#.5B.5BImage:Nuvola\\_apps\\_edu\\_misce\\_llaneous.png.7C25px.5D.5D\\_Appel\\_aux\\_jeun.27s\\_.21](http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikip%C3%A9dia:Le_Bistro/15_juin_2006#.5B.5BImage:Nuvola_apps_edu_misce_llaneous.png.7C25px.5D.5D_Appel_aux_jeun.27s_.21)  
[http://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Mod%C3%A8le:%C3%80\\_d%C3%A9sacad%C3%A9miser&diff=prev&oldid=6795304](http://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Mod%C3%A8le:%C3%80_d%C3%A9sacad%C3%A9miser&diff=prev&oldid=6795304) [consulté le 07.06.2015]

## DEUXIÈME PARTIE

### **Une légitimation sociale par l'expertise**

En prenant de l'ampleur, Wikipédia a dû faire face à de nombreuses critiques<sup>179</sup>. Pour l'essentiel, ces dernières portent sur sa fiabilité qui laisserait à désirer. Pourtant, plusieurs études sont venues démontrer le contraire. Pour exemple, en comparant la fiabilité de Wikipédia à celle de l'*Encyclopædia Britannica*, la revue scientifique *Nature* révèle un taux d'erreur quasiment similaire. D'autres études comparant cette fois Wikipédia à la *Brockhaus Enzyklopädie* aboutissent à des résultats encore plus remarquables : plus fiable, Wikipédia se voit même attribuer une aide publique. Pour autant, l'encyclopédie en ligne reste en quête de légitimité et peut-être plus que jamais aujourd'hui étant donné le déclin du nombre de ses contributeurs. Les statistiques officielles du projet mettent en évidence cette baisse progressive et les journaux ne cessent de titrer sur le manque de participants : « Wikipédia compte ses fans et s'interroge sur son modèle », « Wikipédia, en pleine crise d'adolescence », « Wikipédia est-elle condamnée ? »<sup>180</sup>. Or, pour exister, Wikipédia a besoin de contributeurs. Elle doit ainsi se légitimer socialement afin d'attirer de nouveaux participants. Nous comprendrons la légitimité comme un processus venant démontrer l'aptitude de celui qui cherche à se légitimer à assurer le triomphe des valeurs qui constituent la société. Si nos sociétés contemporaines sont déjà largement en lien avec l'idéologie de l'expertise, c'est peut-être le cas de façon encore plus évidente pour la connaissance, objet même de Wikipédia. Ainsi, en cherchant à se légitimer, Wikipédia a nécessairement recours à l'idéologie de l'expertise. Compte tenu de ses idéaux fondateurs, ce n'est qu'indirectement qu'elle peut se fonder sur cette idéologie. Lorsque les conditions sociales dans lesquelles Wikipédia s'accomplit sont prises en compte, c'est-à-dire en considérant la façon dont son action s'inscrit dans l'idéologie dominante, le projet encyclopédique semble alors ne pas mettre à mal l'expertise et le maintien de son monopole.

---

<sup>179</sup> Voir graphique en annexe 4 sur l'évolution du nombre d'articles de la Wikipédia en français.

<sup>180</sup> Albert Éric, « Wikipédia compte ses fans et s'interroge sur son modèle », *Le Monde*, 9 août 2014, disponible à la page :

[http://www.lemonde.fr/actualite-medias/article/2014/08/09/wikipedia-compte-ses-fans-et-s-interroge-sur-son-modele\\_4469500\\_3236.html](http://www.lemonde.fr/actualite-medias/article/2014/08/09/wikipedia-compte-ses-fans-et-s-interroge-sur-son-modele_4469500_3236.html) [consulté le 26.05.2015]

Ronfaut Lucie, « Wikipédia en pleine crise d'adolescence », *Le Figaro*, 29 juillet 2014, disponible à la page : <http://www.lefigaro.fr/medias/2014/07/27/20004-20140727ARTFIG00102-wikipedia-en-pleine-crise-d-adolescence.php> [consulté le 26.05.2015]

Langlais Pierre-Carl, « Wikipédia est-elle condamnée ? », *Rue89*, 6 janvier 2013, disponible à la page : <http://blogs.rue89.nouvelobs.com/les-coulisses-de-wikipedia/2013/01/06/wikipedia-est-elle-condamnee-229334> [consulté le 26.05.2015]

L'ensemble des statistiques est disponible à la page suivante :

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikip%C3%A9dia:Historique\\_de\\_Wikip%C3%A9dia\\_en\\_fran%C3%A7ais](http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikip%C3%A9dia:Historique_de_Wikip%C3%A9dia_en_fran%C3%A7ais) [consulté le 20.05.2015]



## A. Une quête de reconnaissance requérant l'expertise

Sur Wikipédia, si les contenus encyclopédiques sont stabilisés directement par les wikipédiens, ils sont validés indirectement par l'idéologie dominante, celle de l'expertise. Dès le départ, le projet s'est fondé sur des normes d'édition confortant implicitement le rôle de l'expertise. En effet, Jimmy Wales a d'emblée rendu obligatoires deux pratiques inhérentes au positivisme : la neutralité de point de vue et le « *sourçage* » des connaissances, ce dernier terme étant inventé par les wikipédiens afin de qualifier la pratique du référencement. Progressivement, les normes allant dans ce sens ont été croissantes et les wikipédiens les ont intériorisées – non sans un certain paradoxe – au même titre que les idéaux hérités du projet qui, rappelons-le, sont assez opposés (anti-élitisme, absence de distinction expert/profane, ouverture totale). Si la contradiction semble apparente et peut questionner, elle est à comprendre dans la démarche de légitimation qu'entreprend le projet encyclopédique. De même, c'est la solution trouvée aux problèmes soulevés par l'auto-organisation : le résultat, c'est-à-dire la somme d'articles encyclopédiques, doit être homogène et cette homogénéité doit résulter de critères socialement légitimes. Ainsi, et ce dès le départ, si les contenus ne sont pas directement validés par des experts, seule la publication de connaissances expertes et reconnues comme telles est acceptée par les wikipédiens. Nous sommes en quelque sorte face à une méta-expertise où désintermédiation et régulation autonome ne sont que relatives, voire illusoirs.

## 1. Un rationalisme croissant comme gage de qualité

Historiquement, l'encyclopédisme s'inscrit dans une certaine forme de rationalisme : l'usage de la raison, tout en se libérant de la pensée religieuse et des mythes, croyances et traditions qui l'accompagnent, rendrait possible l'accès à la connaissance et à la vérité par l'observation, l'expérimentation et la démonstration empirique. Ces valeurs et la capacité de les mettre en œuvre sont associées à l'expertise du système scientifique. Bachelard souligne d'ailleurs ce lien essentiel : « *la connaissance scientifique est solidaire du rationalisme*<sup>181</sup> ». Dans la mesure où rationalisme et expertise du champ scientifique sont intrinsèquement liés, dans la mesure où encyclopédisme et rationalisme le sont également, les intentions et idéaux wikipédiens entrent d'emblée en contradiction avec l'encyclopédisme auquel expertise et positivisme semblent être inhérents. Le projet Wikipédia prend d'ailleurs place dans des normes positivistes et durant toute son évolution, la tendance sera à la croissance du positivisme en son sein. Les normes progressivement adoptées seront de plus en plus conformes à ce qui est attendu d'une édition encyclopédique.

### a. Un positivisme inhérent au projet

Historiquement, l'une des encyclopédies les plus célèbres, l'*Encyclopédie* ou *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, naît d'une volonté de rompre avec les croyances dans le domaine de la connaissance. Plus largement, le projet s'inscrit dans le passage d'une structure de la connaissance de la chrétienté médiévale en Europe à celle de l'État laïc entre le XVII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècles. L'autorité de l'Église et son monopole de la connaissance morale et spirituelle sont alors mis à mal par tout un mouvement dont l'origine est à chercher du côté des Lumières<sup>182</sup>. Courant auquel Diderot et D'Alembert (les directeurs de l'*Encyclopédie*) sont rattachés, les Lumières s'opposent avant tout à la religion. Face à elle, ils élèvent la science et participent au triomphe de la raison. Voilà ce qui fait dire à Marc

---

<sup>181</sup> Bachelard Gaston, *op. cit.*, p. 224.

<sup>182</sup> Si la façon dont l'autorité de l'Église a été challengée et brisée par l'émergence du courant des Lumières est largement documentée, c'est Susan Strange qui l'a théorisée comme marquant le passage d'une structure de la connaissance à une autre. Strange Susan, *States and Markets*, *op. cit.*.

Foglia que « *le positivisme entretient historiquement des liens étroits avec l'encyclopédisme. Il exige à s'en tenir aux faits, oblige à faire référence à ce qui existe déjà, et proscriit les inventions ou les prises de positions originales.*<sup>183</sup> ». C'est effectivement ce que l'on retrouve en tous points dans la ligne éditoriale de « *L'encyclopédie libre* », deux des cinq principes fondateurs étant, rappelons-le : « *Wikipédia est une encyclopédie* » et « *Wikipédia recherche la neutralité de point de vue* ». De ces deux fondements normatifs découlent nombre d'obligations au premier rang desquelles la nécessaire vérifiabilité et l'absence de recherche originale dans le projet encyclopédique.

Le fait que Wikipédia soit définie comme une encyclopédie détermine immédiatement le positivisme inhérent au projet<sup>184</sup>. L'article consacré à ce premier principe fondateur expose plusieurs points qui sont des règles intangibles. D'abord, et en revenant sur la définition de ce qu'est une encyclopédie, un article encyclopédique « *présente la synthèse des connaissances sur un sujet* » ; mais il ne s'agit pas de n'importe quelle synthèse. Il y est précisé que seules les connaissances établies, c'est-à-dire vérifiables en l'occurrence, y ont leur place. Le premier critère est celui de la pertinence et la neutralité de point de vue implique de présenter tous les points de vue pertinents. Or, la pertinence est toute relative et nous pouvons être à même de nous demander selon quels critères la pertinence est considérée. Là, et à l'aide d'un exemple explicite, Wikipédia expose sa conception de la pertinence :

*« Par exemple dans un article d'histoire, ou sur un aspect historique, c'est l'avis des historiens à la compétence reconnue sur le sujet qui doit être exposé. La neutralité vient après : lorsque les historiens débattent de certains points, Wikipédia ne doit pas prendre parti pour l'un ou l'autre point de vue. Les avis des associations de victimes, des gouvernements, des partis politiques, etc., n'auront par exemple qu'une pertinence tout à fait marginale dans ce type d'article. »*

En ressort immédiatement que c'est la compétence qui définit la pertinence. Or, et selon la formule de Pierre Bourdieu : « *La compétence ne désigne rien d'autre que l'autorité socialement reconnue.*<sup>185</sup> ». Dans nos sociétés contemporaines, cette autorité est incarnée par les experts et plus précisément par les scientifiques dans le domaine des savoirs savants. Avec ce premier principe, nous voyons combien le positivisme est de rigueur dans le fondement

---

<sup>183</sup> Foglia Marc, *Wikipédia. Média de la connaissance démocratique ?*, op. cit., p. 28.

<sup>184</sup> La présentation complète du principe fondateur « *Wikipédia est une encyclopédie* » ainsi que les citations qui suivent sont disponibles à la page :

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikipédia:Wikipédia\\_est\\_une\\_encyclopédie](http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikipédia:Wikipédia_est_une_encyclopédie) [consulté le 21.05.2015]

<sup>185</sup> Bourdieu Pierre, op. cit., p. 116.

normatif même de Wikipédia.

De la même façon et dans le même sens, lorsque Wikipédia affirme rechercher la neutralité de point de vue et qu'elle contraint l'ensemble du collectif à se conformer à cette règle, elle entraîne une forme de positivisme<sup>186</sup>. En effet, et la pertinence au sens induit par le projet encyclopédique est à nouveau de rigueur, il s'agit de ne présenter que les points de vue pertinents « *en leur accordant une place proportionnelle à leur importance* ». C'est là véritablement reproduire l'état du champ scientifique et tout se joue dans la norme « *citez vos sources* » que nous analyserons davantage dans le détail par la suite. La neutralité de point de vue, c'est-à-dire ce que serait finalement une objectivité scientifique, a été analysée par beaucoup d'auteurs comme une possible façon de dissimuler l'idéologie de la science. Par exemple, Jean-Marc Lévy-Leblond nous dit que « *l'activité scientifique [...] se donne souvent pour exemplairement a-idéologique au travers du mythe de l' "objectivité scientifique"* ». <sup>187</sup> ». Or, cette posture neutre adoptée par les scientifiques, cette stratégie qui consiste à instaurer une coupure entre le monde des profanes et le monde des savants, permet d'asseoir solidement l'autonomie de la science. Elle renforce également l'idéologie de la science. Wikipédia, en s'en appropriant les fondements, rompt une fois de plus avec l'autonomie de la science. En effet, la logique de distinction qu'entreprend le champ scientifique est rompue par Wikipédia qui l'imité. Nous pouvons rapprocher cela du processus notamment observé lors d'études sur les rapports entre la noblesse et la bourgeoisie : la noblesse adopte des pratiques qui la distinguent des autres rangs sociétaux, ces pratiques sont progressivement imitées et intériorisées (notamment par la bourgeoisie), les mœurs nobles finissent par être banalisées et il s'agit alors pour la noblesse d'en adopter de nouvelles. Plus largement, Norbert Elias a créé le concept de processus de « *curialisation* » pour qualifier la façon dont les pratiques de la cour – celle de Louis XIV en particulier – se sont étendues à l'ensemble de la société<sup>188</sup>. Mais si Wikipédia rompt avec l'autonomie de la science, elle ne propose pas autre chose, elle reste ancrée dans l'idéologie de l'expertise et le style apparemment neutre qu'elle adopte (à travers la règle sur la neutralité de point de vue) tend à crédibiliser toutes les informations qu'elle

---

<sup>186</sup> La présentation complète du principe fondateur « *Neutralité de point de vue* », ainsi que les citations qui suivent, sont disponibles à la page :

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikipédia:Neutralité\\_de\\_point\\_de\\_vue](http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikipédia:Neutralité_de_point_de_vue) [consulté le 21.05.2015]

<sup>187</sup> Lévy-Leblond Jean-Marc, *op. cit.*, p. 112.

<sup>188</sup> Elias Norbert, *La civilisation des mœurs*, *op. cit.*.

publie. En dernier ressort, c'est l'ordre établi que Wikipédia légitimise socialement en contribuant au « *renforcement de l'arsenal des instruments symboliques de domination*<sup>189</sup> ».

Finalement, et en se définissant comme une encyclopédie, Wikipédia fait appel à la distinction bien ancrée socialement entre opinion et connaissance<sup>190</sup>. Cette opposition « *détermine pour une part le statut actuel des sciences*<sup>191</sup> » et domine la vie sociale : la vérité se trouve du côté de la connaissance. Il est donc assez cohérent pour un projet encyclopédique de chercher à évincer les opinions – plutôt en lien avec les sentiments, les valeurs, les passions ou encore les intérêts et dont la justesse est impossible à prouver – et d'afficher la volonté de ne présenter que des connaissances. Les opinions et les connaissances ont été construites comme « *deux champs indépendants de la pensée*<sup>192</sup> » et cette distinction a un rôle idéologique dans la mesure où elle influe sur la justification et la conservation des structures sociales en traçant « *des lignes de démarcation entre ce qui est recevable et ce qui ne l'est pas pour ceux qui ont le pouvoir*<sup>193</sup> ». C'est à cette façon dont la distinction entre opinion et connaissance fait sens socialement que Jimmy Wales fait appel lorsqu'il contraint les wikipédiens à un point de vue neutre : les individus partagent un monde commun et sont conscients de cela. Leurs interactions sont constamment affectées par ce partage et par leur connaissance « *de la manière dont le stock de connaissances socialement disponible est distribué*<sup>194</sup> ». Cette distinction a donc un impact certain sur le vécu social des individus qui comprennent aisément que leurs points de vue, leurs opinions et leurs avis sur les différentes questions n'ont tout simplement pas leur place dans le projet encyclopédique que constitue Wikipédia.

La cohérence d'ensemble des principes fondateurs wikipédiens peut être interrogée : la place centrale occupée par le positivisme – encyclopédisme oblige – côtoie la liberté de créer. Cette liberté est un idéal constituant du projet et hérité de la longue histoire wikipédienne. Dans les faits, elle n'a jamais été directement présente, et ce, même initialement : cette liberté de créer s'est plutôt traduite par une liberté de présenter des créations, des contenus dont la présence était déterminée en amont puisque dans l'encyclopédie en ligne, c'est l'ensemble des

---

<sup>189</sup> Bourdieu Pierre, *op. cit.*, p. 111.

<sup>190</sup> Compte tenu du caractère socialement opérationnel de cette distinction, peut-être que les discours promoteurs d'une « *société de la connaissance* » reviennent en quelque sorte à revendiquer le fait que nous sommes dans une société d'experts, dans laquelle seules les connaissances importent.

<sup>191</sup> Franck Robert, « Le savoir et les opinions », in : Rose Hilary, Rose Steven (Éds.), *op. cit.*, p. 244.

<sup>192</sup> *Ibid.*, p. 246.

<sup>193</sup> *Ibid.*, p. 255.

<sup>194</sup> Berger Peter L., Luckmann Thomas, *op. cit.*, p. 99.

connaissances qui est à exposer. Toutefois, nous savons combien la liberté d'agencer, d'organiser – c'est-à-dire tout ce que revêt le travail de présentation – est un pouvoir important. Lors d'un discours justifiant les principes fondateurs wikipédiens et en particulier celui de la neutralité de point de vue, Jimmy Wales expliquait que « *les gouvernements totalitaires et les institutions dogmatiques ont raison de s'opposer à Wikipédia, si nous parvenons à maintenir notre politique de neutralité. Le fait que de nombreuses théories soient en concurrence sur une large gamme de sujets, montre bien que nous, créateurs de Wikipédia, nous faisons d'abord confiance à la capacité des lecteurs à former leur propre jugement par eux-mêmes*<sup>195</sup>. ». Or, en contraignant les wikipédiens à présenter les connaissances de façon neutre et à adopter une posture positiviste, c'est leur liberté de présentation qui a progressivement été bridée, et ce de façon croissante avec l'arsenal normatif dont Wikipédia s'est dotée au fur et à mesure. Au total, Wikipédia ne présente que les savoirs savants reconnus comme tels et respecte la hiérarchie et l'autorité conférée à ces derniers par le champ scientifique lui-même. Ainsi, si Wikipédia peut venir perturber un gouvernement totalitaire en présentant plusieurs connaissances quand le gouvernement n'en présente qu'une, elle ne viendra pas mettre à mal l'autorité des sociétés démocratiques en respectant et en confortant l'idéologie dominante. C'est en ce sens aussi qu'Anthony Giddens, en caractérisant la modernité actuelle par la pratique d'un nouveau type de réflexivité, affirme qu'elle est une forme de reproduction du système<sup>196</sup>. Bourdieu aboutit au même constat en abordant la question d'une autre façon : « *L'idée d'une science neutre est une fiction, et une fiction intéressée, qui permet de donner pour scientifique une forme neutralisée et euphémisée, donc particulièrement efficace symboliquement parce que particulièrement méconnaissable, de la représentation dominante du monde social.*<sup>197</sup> ».

Wikipédia adopte des pratiques positivistes qui ne lui permettent pas de remettre en cause l'idéologie dominante. Si cela est à inscrire dans sa démarche encyclopédique, c'est également à mettre en lien avec sa quête de qualité en tant que communauté épistémique.

---

<sup>195</sup> Richard Waters, « Wikipedia Founder Plans Rival », *Financial Times*, 16 octobre 2006. Cité et traduit par Foglia Marc, *op. cit.*, p. 28.

<sup>196</sup> Giddens Anthony, *op. cit.*.

<sup>197</sup> Bourdieu Pierre, *op. cit.*, p. 111. Cela peut être mis en lien avec ce que Bourdieu avance à un autre endroit : « *Le discours savant fonctionne comme un réseau d'euphémismes qui permettent à la pulsion sociale de s'exprimer sous une forme socialement acceptable ou même approuvée et prestigieuse.* » ; Bourdieu Pierre, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Seuil, 2011. Coll. Points Essais, p. 339. C'est aussi une façon de s'autocontrôler : il y a des façons socialement acceptables ou non de dire les choses.

## b. Une communauté épistémique en recherche de qualité

Wikipédia peut être considérée comme une communauté épistémique dans la mesure où son collectif génère de vastes corpus encyclopédiques et ce, dans plusieurs langues. Afin de poursuivre son édition, elle connaît un processus d'institutionnalisation que nous avons détaillé précédemment et qui lui permet, à travers son arsenal normatif, de définir mais aussi de structurer et de légitimer les connaissances qu'elle expose. Aussi, et en explicitant de la sorte son mode de fonctionnement interne, elle parvient à en stabiliser ses procédures rédactionnelles<sup>198</sup>. Nous sommes face à un « *réseau d'acteurs fondé sur le partage de connaissances*<sup>199</sup> » dont la raison d'être est un projet encyclopédique pour lequel il s'agit de diffuser, de partager, d'échanger et de débattre autour des connaissances. Ce réseau partage également des « *représentations des faits et des politiques*<sup>200</sup> » : le collectif wikipédien est fondé sur une histoire et cette dernière lui a transmis des idéaux qui forment le socle de son mode de fonctionnement. Ces valeurs revêtent une importance cruciale – sorte de jalon de l'auto-organisation wikipédienne – et viennent finalement sous-tendre une certaine vision du monde à laquelle des attentes sont associées. En dernier ressort, le concept de communauté épistémique permet justement de pointer ce que les membres partagent, cette même vision du monde.

Avant que le concept ne soit formalisé par Peter Haas, une première version a été développée par Burkart Holzner<sup>201</sup>. Ce dernier entendait par le terme de communauté épistémique un collectif de scientifiques ayant ses propres règles et méthodes : l'importance des critères épistémiques y est cruciale dans la mesure où les membres « *partagent une foi dans les méthodes scientifiques comme moyen pour produire la vérité*<sup>202</sup> ». Rapidement, cette approche du concept est délaissée et reprise par le politiste américain Peter Haas qui met en avant les quatre éléments partagés selon lui par les membres des communautés

---

<sup>198</sup> Sahut Gilles, *op. cit.*, p. 98.

<sup>199</sup> Définition du terme « *communauté épistémique* » : *Lexique de science politique*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, Dalloz, 2014, p. 80.

<sup>200</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>201</sup> Voir en particulier : Holzner Burkart, Marx John H., *Knowledge Affiliation: the Knowledge System in Society*, Boston, Allyn and Bacon, 1979.

<sup>202</sup> Meyer Morgan, Molyneux-Hodgson Susan, « "Communautés épistémiques" : une notion utile pour théoriser les collectifs en sciences ? », *Terrains & travaux*, (18), print. 2011, pp. 141-154, p. 142.

épistémiques<sup>203</sup>. D'abord, un ensemble de convictions normatives, de principes et de valeurs vient définir le rôle social de la communauté en question. Ensuite, des croyances sont partagées sur les relations de causalités dans les domaines de leur compétence : les membres partagent la même perception de l'origine du problème et des solutions à y apporter. Aussi, ils ont la même conception de ce que sont les critères de validation et de scientificité dans leur domaine. Enfin, ils font entreprise politique commune : ils partagent une conception des objectifs à soutenir pour atteindre l'action politique qu'ils souhaitent mener. Le collectif wikipédien semble répondre aux trois premiers critères d'une communauté épistémique telle que définie par Peter Haas. En effet, les wikipédiens partagent tout un arsenal normatif hérité historiquement et qui vient chercher à libérer la connaissance (de la même façon que les hackers cherchaient à libérer l'information). De plus, l'origine du problème est identifiée par le mouvement du logiciel libre duquel se revendique explicitement Wikipédia : les DPI sont un droit d'exclusion qu'il s'agit d'inverser. Enfin, les critères de validation sont explicités sous forme de normes qu'il s'agit impérieusement de respecter : ce sont celles du système scientifique.

Le dernier critère mis en avant par Peter Haas renvoie à la politisation effective ou non de la communauté et rejoint l'interrogation de Marie-Claude Smouts lorsqu'elle analyse les relations internationales à travers l'étude des bois tropicaux<sup>204</sup>. Pour l'auteur, aucune communauté épistémique ne s'est constituée dans ce domaine : les conditions n'ont pas été réunies pour qu'une définition et que des solutions soient fixées durablement et de façon commune dans un but de peser sur l'écopolitique mondiale. En suivant la distinction opérée par Madeleine Akrich entre communauté épistémique et communauté de pratique, nous serions davantage face à la seconde dans laquelle les connaissances ne deviennent pas une forme d'action politique<sup>205</sup>. Ce qui rend une communauté « épistémique » est son souci de dépasser la production de connaissances en cherchant à accéder aux lieux de décisions de façon à infléchir le cours du débat transnational : c'est cette absence que nous signale Marie-Claude Smouts pour le cas des forêts tropicales. Concernant Wikipédia, nous pensons qu'une forme de politisation existe – bien qu'elle soit à déterminer – permettant de qualifier le collectif wikipédien de communauté épistémique. En effet, dès lors que Wikipédia diffuse

---

<sup>203</sup> Haas Peter M., « Epistemic Communities and International Policy Coordination », *International Organization*, 46(1), 1992, pp. 1-35.

<sup>204</sup> Smouts Marie-Claude, *Forêts tropicales, jungle internationale. Les revers d'une écopolitique mondiale*, Paris, Presses de Sciences Po, 2001.

<sup>205</sup> Akrich Madeleine, « From Communities of Practice to Epistemic Communities: Health Mobilizations on the Internet », *Sociological Research Online*, 15(2), 2010.



largement les connaissances qu'elle produit, elle les politise : elle a un stock de connaissances qu'elle gère elle-même et qu'elle communique. En ce sens, Wikipédia introduit des connaissances là où elles n'étaient pas toujours disponibles avant elle. Nous sommes donc face à une première forme de politisation qui peut permettre de comprendre en partie pourquoi certains gouvernements totalitaires s'opposent à Wikipédia. L'exemple de la République populaire de Chine est assez parlant : à plusieurs reprises, le site Wikipédia y a été bloqué en raison d'articles jugés illégaux par le pouvoir en place. Or, et Christian Vandendorpe nous l'explique, Jimmy Wales et la Fondation Wikimedia n'ont pas voulu recevoir ces demandes de censure. L'auteur l'interprète justement comme une forme de politisation : « *Ces cohérence et fermeté dans les principes sont assurément exemplaires et constituent un jalon dans le respect universel de la liberté d'expression.*<sup>206</sup> ». De plus, à partir du moment où Wikipédia s'auto-régule et que cette auto-régulation est constituée et maintenue par les membres, il y a une forme de politisation<sup>207</sup>.

Toutefois, il s'agit d'être attentif aux contraintes extérieures et Marie-Claude Smouts nous met en garde sur les risques d'une réflexion en termes de communauté épistémique :

*« Avec les communautés épistémiques, toute la problématique des groupes de pression et de la rationalité bureaucratique est laissée de côté comme si la science se construisait à l'extérieur du champ social et politique ; de même, l'hypothèse selon laquelle les décideurs choisiraient parmi les communautés épistémiques et autres coalitions celles qui sont les mieux à même de conforter les options politiques ayant déjà leurs préférences n'est pas envisagée. »<sup>208</sup>*

Ces contraintes ne sont pas immédiatement perceptibles dans la mesure où pour Wikipédia, elles sont d'ordre idéologique. En effet, et c'est là aussi ce qui permet et marque le passage d'une communauté de pratique à une communauté épistémique : le savoir produit est explicite, c'est-à-dire qu'il correspond à une connaissance codifiée, transmissible en un langage formel et systématique. En bref, pour qu'une communauté puisse être à juste titre qualifiée d'épistémique, elle doit être légitime en interne, mais également en externe : son

---

<sup>206</sup> Vandendorpe Christian, « Le phénomène Wikipédia : une utopie en marche », *Le Débat*, (148), print. 2008, pp. 17-30, p. 27.

<sup>207</sup> Anne Goldenberg y consacre tout un chapitre dans : Goldenberg Anne, *La négociation des contributions dans les wikis publics : légitimation et politisation de la cognition collective*, Thèse de doctorat en sociologie et communication, Université du Québec à Montréal et Université de Nice Sophia Antipolis, janvier 2011, p. 79-96.

<sup>208</sup> Smouts Marie-Claude, *op. cit.*, p. 115.

expertise doit pouvoir être reconnue. Wikipédia est de plus en plus en quête de cette double légitimité. Or, en tant qu'elle est une « *communauté en ligne collaborative et ouverte*<sup>209</sup> », c'est-à-dire que tout le monde peut y participer et que les barrières d'entrée sont quasiment inexistantes, et en tant qu'elle privilégie l'anonymat, Wikipédia ne peut pas affirmer sa qualité encyclopédique et fonder sa légitimité sur le statut de ses contributeurs qui en sont dépourvus. Par conséquent, c'est à l'idéologie dominante de l'expertise, incarnée par les scientifiques dans le domaine des savoirs savants, que se rallie Wikipédia. En définitive, il est impossible pour Wikipédia de trouver à l'intérieur d'elle-même la source de sa validité : afin d'asseoir sa légitimité, elle a transféré la légitimation de ses énoncés vers des sources extérieures faisant autorité. Pour Dominique Cardon et Julien Levrel, « *c'est à ce titre que Wikipédia se revendique comme une encyclopédie de "second rang", réunissant un savoir produit et validé ailleurs et qu'à travers la recommandation "No Original Works", elle refuse les théories nouvelles, les intuitions créatives et les inventions dans le domaine du savoir, tant qu'elles n'ont pas fait l'objet d'une reconnaissance attestable ailleurs*<sup>210</sup> ».

Finalement, penser Wikipédia en tant que communauté épistémique nous permet d'adopter une approche en termes de réseau, restituant ainsi toute leur importance aux acteurs et mettant en avant leur autonomie par rapport aux dynamiques structurelles qui demeurent toutefois contraignantes. Le concept permet également de pointer la production d'identités et de trajectoires de producteurs de connaissances : la socialisation joue un rôle central duquel nous avons déjà cherché précédemment à montrer tout l'intérêt. Enfin, cela permet d'expliquer comment Wikipédia s'inscrit dans l'idéologie de l'expertise dès lors qu'elle est en quête d'une reconnaissance sociale de sa valeur encyclopédique.

Si la stabilisation des contenus relève du domaine d'action de la communauté épistémique wikipédienne, leur validation est exclusivement experte<sup>211</sup>. Seule l'expertise, celle qu'incarne le champ scientifique, permet la légitimation sociale des contenus encyclopédiques de la communauté épistémique qu'est Wikipédia.

---

<sup>209</sup> Forte Andrea, Lampe Cliff, « Defining, Understanding and Supporting Open Collaboration: Lessons from the Literature », *American Behavioral Scientist*, 57(5), pp. 535-547.

<sup>210</sup> Cardon Dominique, Levrel Julien, *op. cit.*, p. 60.

<sup>211</sup> Pour Philippe Lacour, c'est là que réside toute l'ambiguïté du rapport que Wikipédia entretient avec l'expertise. Lacour Philippe, *op. cit.*, p. 4 du PDF.

## 2. Une validation experte des contenus

Wikipédia a des idéaux qu'elle hérite de la « *communauté du Libre* » dans laquelle elle s'inscrit mais qui entrent en contradiction avec ses principes fondateurs, ceux-là même qui orchestrent son mode d'organisation et sa réalité pratique. Le projet encyclopédique se hiérarchise, connaît une certaine forme d'élitisme et s'inscrit *in fine* dans l'idéologie de l'expertise. Dans notre modernité, la compétence semble ne pouvoir être qu'experte. Les idéologies s'entremêlent laissant triompher l'expert et ses savoirs savants, les seuls socialement légitimes. Dans sa démarche de légitimation, Wikipédia ne peut y échapper : si ses principes fondateurs tendent déjà vers des valeurs très en lien avec celles qui sont propres au système scientifique, certaines normes allant vers davantage de mimétisme encore, dont « *citez vos sources* », prennent de l'ampleur. Avec le temps, la totalité des connaissances exposées doit être référencée et le « *sourçage* » devient le jalon incontournable de toute édition wikipédienne.

### a. La compétence exclusivement experte

L'expertise apparaît comme l'idéologie dominante de notre modernité que certains auteurs qualifient de « *seconde*<sup>212</sup> ». Elle s'entremêle avec d'autres particularités modernes qui viennent se répondre et se renforcer mutuellement. Nous vivons dans une « *société du risque* », l'expression ayant été théorisée et rendue célèbre par le sociologue allemand Ulrich Beck<sup>213</sup>. Pour Beck, si les sociétés modernes produisent des richesses, elles produisent dans le même temps des risques. Les risques sont des incertitudes dont il s'agit de prévoir les occurrences futures, ce qui est rendu possible par la mise en place de la statistique nationale et par le développement du calcul probabiliste<sup>214</sup>. La place actuelle des experts témoigne d'une construction sociale du risque qui a profité à leur activité. Le risque, socialement construit, est une représentation sociale qui s'inscrit dans un processus historique l'ayant rendu essentiel : le recul progressif du souci de Dieu, l'émergence d'un esprit du capitalisme, la création de la

---

<sup>212</sup> C'est le cas d'Anthony Giddens par exemple. Giddens Anthony, *op. cit.*.

<sup>213</sup> Beck Ulrich, *op. cit.*.

<sup>214</sup> Peretti-Watel Patrick, *La société du risque*, Paris, La Découverte, 2010. Coll. Repères (321).

sécurité. Progressivement, une véritable « *culture du risque*<sup>215</sup> » s'impose. L'évolution de la tolérance au risque ainsi que l'histoire de sa mesure sont des indices permettant de comprendre la place de l'expertise aujourd'hui ainsi que la confiance en la capacité et la compétence des experts. L'idéologie de l'expertise vient répondre à cette « *société du risque* » en participant également à l'autre facette du phénomène, celle de l'idéologie de l'évaluation. En prévoyant, mesurant, évaluant, anticipant, l'expertise, considérée comme étant la seule à même d'une telle tâche, laisse à voir encore une autre dimension du phénomène : la place de choix qu'occupe l'idéologie ou la philosophie de l'évaluation dans nos sociétés modernes<sup>216</sup>. Si cette dernière n'est pas nouvelle, son extension l'est. Cette procédure de contrôle se généralise à l'ensemble des niveaux et des secteurs. L'individu ne cesse d'être évalué, de même que les institutions auxquelles il appartient. Il vit dans ce que Gilles Deleuze, après Michel Foucault, a appelé une « *société de contrôle*<sup>217</sup> ». L'évaluation prétend fournir une mesure objective qui fonctionnerait comme la norme du vrai dans tous les domaines d'activité. Ainsi, toute subjectivité est évacuée et remplacée par une figure de variabilité statistique. Wikipédia illustre d'ailleurs très bien cette tendance avec ses innombrables pages destinées à ses propres statistiques. *In fine*, l'idéologie de l'évaluation dissimule une forme de pouvoir moderne. En s'ancrant dans cette idéologie bien établie, les experts se voient crédibilisés en amont. L'impact de leur point de vue n'en est que plus fort. Nos sociétés complexes apparaissent dépendantes de la mobilisation de savoirs-experts pour apprécier les risques et prendre aujourd'hui les décisions qui assureront notre bien-être demain.

Il nous faut retenir que l'expertise est à appréhender comme un processus : si être expert est déjà un processus en soi, l'expertise s'inscrit dans un cadre social et sa temporalité est à prendre en compte, tout comme l'instabilité de sa nature<sup>218</sup>. Les experts sont des détenteurs de savoirs savants qui s'inscrivent dans l'histoire de la sanctuarisation et de la sublimation de la science. En matière de connaissance, les scientifiques sont les experts et sont les seuls à détenir la compétence socialement reconnue. Par conséquent, l'obtention de légitimité dans le registre du savoir savant passe inévitablement par l'expertise scientifique et

---

<sup>215</sup> Peretti-Watel Patrick, « La culture du risque, ses marqueurs sociaux et ses paradoxes », *Revue économique*, (56), été 2005, pp. 371-392.

<sup>216</sup> Si certains parlent d'idéologie de l'évaluation : Cités, « Dossier : L'idéologie de l'évaluation », (37), print. 2009 ; d'autres préfèrent parler de philosophie de l'évaluation : Martuccelli Danilo, « Critique de la philosophie de l'évaluation », *Cahiers internationaux de sociologie*, (128-129), print. 2010, pp. 27-52.

<sup>217</sup> Deleuze Gilles, « Post-scriptum sur les sociétés de contrôle », *L'autre journal*, (1), mai 1990, disponible à la page :

[http://www.lavolte.net/lazonedehors/Deleuze\\_societes\\_de\\_contrrole.pdf](http://www.lavolte.net/lazonedehors/Deleuze_societes_de_contrrole.pdf) [consulté le 24.05.2015]

<sup>218</sup> Trepos Jean-Yves, *La sociologie de l'expertise*, Paris, PUF, 1996. Coll. Que sais-je ? (3119).

Wikipédia n’y déroge pas. Cela rejoint Anthony Giddens pour qui l’une des conséquences majeures de la modernité est l’ « *institutionnalisation du doute* ». Cette dernière est à conjuguer avec la réflexivité dont il met en avant le changement de nature et qui a pour préalable l’usage de la raison. Dès lors, pour lui, l’aspiration à la validité ne peut être que scientifique<sup>219</sup>. Il considère d’ailleurs que même si la science a partie liée avec la modernité, cela ne l’a pas empêché de recréer des traditions. Pour lui, la science est en elle-même une tradition : « *La connaissance scientifique était censée supplanter la tradition, mais, d’une certaine manière, elle en est devenue une à part entière.*<sup>220</sup> ». Les certitudes sont nouvelles et mobilisent d’autres fondements (la connaissance, les observations) mais elles aussi deviennent traditionnelles. Bourdieu rejoint en quelque sorte Anthony Giddens sur ce point puisque pour lui, « *la pulsion inconsciente qui porte à donner à un problème socialement important une réponse unitaire et totale, à la façon du mythe ou de la religion, ne peut se satisfaire qu’en empruntant les modes de pensée ou d’expression qui sont ceux de la science*<sup>221</sup> ». Dans le même registre encore, Habermas signalait combien selon lui, le passage de la science à la religion était moins une rupture qu’une continuité. Il entendait d’ailleurs le positivisme comme « *la façon d’hypostasier la science au point d’en faire comme l’équivalent d’une nouvelle foi, donnant réponse à tout*<sup>222</sup> ».

Enfin, il en ressort que la compétence en matière de connaissance savante est consacrée, de la même façon qu’une tradition, au champ scientifique, expert en la matière. Cela peut rejoindre la pensée de Norbert Elias puisque l’ensemble de ses concepts (configuration, interdépendance, équilibre des tensions) vient justement pointer les déterminations objectives en tant qu’elles sont contraignantes pour les individus. En ce sens, leurs actions sont plus ou moins bridées, de même que leurs pensées. Tout cela permet d’avancer que quels que soient les idéaux wikipédiens, la configuration wikipédienne s’accomplit dans des conditions sociales (elle est ancrée dans le réel) et fait face à des structurations, à des déterminations et à des contraintes, qu’elles soient plus ou moins lointaines, visibles et conscientes. Ainsi, bien que Wikipédia tende à éliminer toute forme d’expertise, de hiérarchie ou encore d’élitisme, elle y reste sujette : les interdépendances sur

---

<sup>219</sup> Giddens Anthony, *op. cit.*.

<sup>220</sup> Giddens Anthony, *Runaway World: How Globalisation is Reshaping our Lives*, New York, Routledge, 2003, p. 31. Cité dans : Nizet Jean, *La sociologie de Anthony Giddens*, Paris, La Découverte, 2007. Coll. Repères (497), p. 68.

<sup>221</sup> Bourdieu Pierre, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Seuil, 2011. Coll. Points Essais, p. 332.

<sup>222</sup> Ladmiral Jean-René, « Jürgen Habermas ou le défi scientifique et technique », in : Habermas Jürgen, *op. cit.*, p. 7.

lesquelles une approche configurationnelle met l'accent permettent de saisir plus en profondeur peut-être la remise en cause des idéaux wikipédiens finalement observée.

Marx et Engels avaient déjà soulignés dans *L'idéologie allemande* combien la domination s'exerçait également sur les pensées, et ce de tout temps :

*« Les pensées de la classe dominante sont aussi, à toutes les époques, les pensées dominantes, autrement dit, la classe qui est la puissance matérielle dominante de la société est aussi la puissance dominante spirituelle. La classe qui dispose des moyens de la production matérielle dispose, du même coup, des moyens de production intellectuelle, si bien que, l'un dans l'autre, les pensées de ceux à qui sont refusés les moyens de la production intellectuelle sont soumises du même coup à cette classe dominante. Les pensées dominantes ne sont pas autre chose que l'expression idéale des rapports matériels dominants. »<sup>223</sup>*

En suivant leur analyse, la science, en ce qu'elle occupe désormais un rôle clé sur le marché – via notamment l'innovation – incarnerait « la puissance dominante spirituelle » à laquelle serait soumis les profanes. Voilà ce que résument Hilary et Steven Rose :

*« Avec le développement du capitalisme, le matérialisme mécaniste – qualifié plus récemment de "scientisme", "positivisme", "objectivisme" – est devenu l'idéologie dominante. La science comme idéologie a étendu les méthodes réductionnistes des sciences de la nature aux sciences humaines [...]. Toute connaissance différente de celle qui est légitimée par ce matérialisme mécaniste est rejetée. En conséquence, comme les "scientifiques" sont les producteurs du matérialisme mécaniste, la science devient une idéologie dont les scientifiques sont les idéologues. [...] Les sciences de la nature, comme le capitalisme lui-même, ont eu un caractère progressiste, dans leur critique et leur destruction des idées et des formations sociales féodales. Comme le capitalisme, elles sont limitées, et deviennent à leur tour plus oppressives que libératrices. »<sup>224</sup>*

La nouvelle réflexivité mise en avant par Anthony Giddens rejoint elle aussi cette analyse : c'est avant tout la reproduction du système que permet la « révision chronique des pratiques sociales à la lumière de la connaissance de ces pratiques<sup>225</sup> ». À travers le « sourçage », Wikipédia semble exemplifier la prépondérance scientifique et l'impossible rupture idéologique.

---

<sup>223</sup> Engels Friedrich, Marx Karl, *L'idéologie allemande*, [1932], trad., Paris, Les Éditions Sociales, 1968, p. 75.

<sup>224</sup> Rose Hilary, Rose Steven (Éds.), *op. cit.*, p. 29.

<sup>225</sup> Giddens Anthony, *op. cit.*, p. 47.

## b. Le référencement comme norme croissante

Le référencement est une ancienne pratique ayant évolué avec le temps. Présente dans les marges des manuscrits dès le Moyen-Âge et alors que le terme « *encyclopédie* » n'existait pas encore, elle prend sa forme actuelle, celle de la note de bas de page, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>226</sup>. Progressivement, la note bibliographique devient un véritable instrument scientifique : selon les termes de Patrick Boucheron, les notes scandent un autre temps de lecture qui est surtout celui, facultatif, de la glose experte<sup>227</sup>. Elles renvoient évidemment à l'élaboration de la méthode positiviste permettant l'autonomisation du champ scientifique mais surtout, et c'est là la distinction opérée par Victor Langlois et Charles Seignobos dès 1898, si le texte persuade, les notes prouvent<sup>228</sup>. Ces deux auteurs mettent en avant le fait qu'elles prouvent la véracité des propos, en multipliant les renvois vers des matériaux historiques toujours plus nombreux, mais ce qu'elles prouvent peut-être également, c'est une appartenance. Wikipédia, afin de se légitimer, et à travers la norme croissante du « *citez vos sources* », inscrit son action dans une démarche positiviste emblématique de la science moderne.

Il est possible de rendre compte de l'architecture normative du référencement sur Wikipédia. Le pilier fondateur concernant l'interprétation créative des règles vient favoriser la création de nouvelles règles et recommandations selon les difficultés rencontrées dans le processus éditorial. C'est de cette façon qu'est née la recommandation « *citez vos sources*<sup>229</sup> ». Elle stipule que « *tout contenu, mis en doute ou susceptible d'être mis en doute, doit être étayé par une annotation menant à une ou plusieurs références qui s'appuient sur des sources fiables et clairement identifiées* ». L'enjeu ici est celui de la fiabilité de

---

<sup>226</sup> D'après Benoît Beyer de Ryke, la première occurrence en français du terme « *encyclopédie* », dérivée de l'expression grecque *enkuklios paideia* (« *enseignement en cercle* »), date de 1532 dans le *Pantagruel* (II, 20) de Rabelais. Beyer de Ryke Benoît, « Le miroir du monde : un parcours dans l'encyclopédisme médiéval », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 81(4), 2003, pp. 1243-1275, p. 1244.

<sup>227</sup> Boucheron Patrick, « De l'usage des notes de bas de page en histoire médiévale », *Ménestrel*, 28 janvier 2010. Disponible à la page : <http://www.menestrel.fr/spip.php?rubrique1309> [consulté le 25.05.2015]

<sup>228</sup> Langlois Victor, Seignobos Charles, *Introduction aux études historiques*, 4<sup>e</sup> éd., Paris, Hachette, 1909.

<sup>229</sup> L'encyclopédie en ligne lui consacre la page suivante :

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikip%C3%A9dia:Citez\\_vos\\_sources](http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikip%C3%A9dia:Citez_vos_sources) [consulté le 25.05.2015]

Une autre page est consacrée à un guide méthodologique visant à ce que la recommandation soit menée à bien. Elle est disponible à la page suivante :

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Aide:Pr%C3%A9sentez\\_vos\\_sources](http://fr.wikipedia.org/wiki/Aide:Pr%C3%A9sentez_vos_sources) [consulté le 25.05.2015]

Les citations qui suivent proviennent de ces pages-là.

l'encyclopédie et de la qualité des sources, que Wikipédia définit par ailleurs. L'ancrage wikipédien dans l'idéologie de l'expertise se joue ici : les sources dites de qualité sont celles d'auteurs connus indiquant eux-mêmes leurs sources, c'est-à-dire principalement les œuvres académiques (ouvrages, études, encyclopédies) ou étatiques (publications officielles). Si nous ne sommes face qu'à une simple recommandation, cette dernière découle de plusieurs règles largement admises et respectées au sein du système éditorial, si bien que le « *sourçage* » s'impose véritablement aux wikipédiens (contrairement aux réglementations qui sont supposées, rappelons-le, ne pas être opposables aux contributeurs qui ne les respecteraient pas). Il est d'ailleurs assez explicite que dans le sommaire de l'article, à la question « *Pourquoi citer vos sources ?* », soit accolée la réponse suivante en premier : « *pour respecter les principes fondateurs de Wikipédia* ». On observe combien la frontière entre ce que les wikipédiens ont baptisé des « *recommandations* » et des « *règles* » est mince, les deux s'apparentant finalement à des normes qu'il s'agit de respecter si l'on veut faire partie des éditeurs qui ne verront pas leurs contributions modifiées, si ce n'est supprimées. Au moins deux règles ont directement partie liée avec la recommandation « *citez vos sources* » : la règle de la vérifiabilité et celle sur l'interdiction de la publication de travaux inédits<sup>230</sup>.

Finalement, le référencement, c'est-à-dire l'indication des sources lors de la rédaction d'un article, est une norme dont l'importance va croissante dans Wikipédia. Dans cette partie, nous nous appuyons pour l'essentiel de nos données sur une étude menée sur cette norme en anthropologie du savoir par Gilles Sahut. L'auteur dresse l'archéologie du référencement durant la période allant de 2002 à 2008 sur la Wikipédia française, 2008 correspondant à une « *stabilisation du système normatif wikipédien*<sup>231</sup> ». En adoptant une approche diachronique afin de mettre en avant la dimension socio-historique de la norme à l'étude, il tente de comprendre comment, finalement, le collectif wikipédien « *traite, dans un cadre technologique et communicationnel spécifique, des questions d'autorité et de confiance épistémique essentielles à la constitution d'un système de savoir*<sup>232</sup> ». C'est en usant de la *trace ethnography* comme méthodologie qu'il analyse le discours tenu par la communauté sur son projet. Initiée par Stuart Geiger et David Ribes, la *trace ethnography* est une forme particulière d'observation ethnographique en ligne : elle est permise par la transparence

---

<sup>230</sup> Les pages qui leurs sont consacrées sont respectivement disponibles aux pages suivantes : <http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikip%C3%A9dia:V%C3%A9rifiabilit%C3%A9> [consulté le 25.05.2015] [http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikip%C3%A9dia:Travaux\\_in%C3%A9dits](http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikip%C3%A9dia:Travaux_in%C3%A9dits) [consulté le 25.05.2015]

<sup>231</sup> Sahut Gilles, *op. cit.*, p. 100.

<sup>232</sup> *Ibid.*, p. 99.



inhérente à certains projets (dont Wikipédia, bien sûr), c'est-à-dire par la conservation de l'ensemble des données, par un archivage massif et total<sup>233</sup>. Elle permet à l'anthropologue d'avoir un matériau empirique sur lequel travailler. En l'occurrence, c'est l'ensemble des traces laissées par les contributeurs wikipédiens sous forme de discussions et de modifications qui permet à Gilles Sahut de mettre au jour « *les représentations mobilisées et les choix opérés à propos des connaissances jugées dignes d'être diffusées et des modalités même de cette médiation*<sup>234</sup> ». Durant les trois premières années du développement de Wikipédia, le référencement est une pratique minoritaire et en aucun cas règlementée. Il faut attendre 2004 pour que les choses commencent à prendre une autre tournure : une page dédiée à la règle « *citez vos sources* » est créée et les contributeurs se mobilisent pour en délimiter le contenu, les contours et autres exceptions. Ce débat aboutira à une version stabilisée en 2008, version au caractère finalement très prescriptif : explicitement, le référencement est élevé au rang d'impératif. Plus encore, Gilles Sahut nous explique : « *Le dispositif normatif autour du référencement est également renforcé par l'intégration d'une nouvelle règle issue de la Wikipédia en langue anglaise, la vérifiabilité*.<sup>235</sup> ». Ce n'est véritablement qu'en étant accolée à une règle, c'est-à-dire en dérivant d'une contrainte imposée aux wikipédiens, que la recommandation bascule implicitement du côté des normes (et des normes importantes).

Nous voyons combien une pratique élitiste s'érige de plus en plus comme une norme contraignante au sein de l'édition wikipédienne. Cette pratique a d'ailleurs été disqualifiée dans un premier temps par certains wikipédiens : trop « *universitaire* » selon leurs propos recueillis par Gilles Sahut, « *elle irait ainsi à l'encontre de l'un des buts premiers du projet wikipédien, qui serait, selon les propos attribués à Wales, de permettre à un garagiste de contribuer au même titre qu'un chercheur*<sup>236</sup> ». Notons qu'au sein même du champ scientifique, la pratique du référencement par note de bas de page est reconnue comme élitiste, en témoigne des appellations assez évocatrices comme celle de « *note d'autorité* »<sup>237</sup>. Toutefois, malgré les nombreux récalcitrants, ces règles ne sont ni supprimées, ni assouplies car avant toute chose, « *le référencement est [...] censé améliorer l'image de*

---

<sup>233</sup> Geiger Stuart R., Ribes David, « Trace Ethnography: Following Coordination Through Documentary Practices », *HICSS*, janvier 2011, pp. 1-10. Disponible à la page :

<http://www.stuartgeiger.com/trace-ethnography-hicss-geiger-ribes.pdf> [consulté le 25.05.2015]

<sup>234</sup> Sahut Gilles, *op. cit.*, pp. 99-100.

<sup>235</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>236</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>237</sup> Littératures classiques, « Dossier : La note d'autorité. Aperçus historiques (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup>) », (64), aut. 2007. Ces « *notes d'autorité* » y sont analysées comme ayant joué un rôle important dans l'évolution du texte savant ; elles sont de véritables « *outils d'autorité* » et servent d'indices de solidité des fondements du discours.

*Wikipédia aux yeux du public.*<sup>238</sup> ». À notre sens, c'est là que réside le cœur de la démonstration : si Wikipédia se crédibilise et se légitime en déléguant son autorité aux experts en la matière, elle le fait en adoptant une norme inhérente au champ scientifique et ayant permis son autonomisation. De plus en plus, l'édition wikipédienne se rapproche des standards académiques en vigueur en cherchant à y puiser la légitimité qu'elle ne peut pas trouver ailleurs. Ainsi, les problèmes de confiance épistémique internes, mais aussi externes, se voient résolus par ce renforcement normatif ancré dans l'idéologie de l'expertise. Mais dans le même temps et de façon inévitable, alors que la tendance intrinsèque au projet allait vers davantage de légitimation du profane, nous sommes de plus en plus face à sa dépréciation voire à un rejet de son savoir. Habermas, lorsqu'il souhaitait la médiation « *entre la science et la technique d'une part et la pratique quotidienne d'autre part* », l'énonçait de la façon suivante :

*« Le vrai problème est de savoir si une fois atteint un certain niveau de connaissances, susceptible d'entraîner certaines conséquences, on se contente de le mettre à la disposition des hommes occupés à des manipulations techniques, ou bien si l'on veut que ce soit des hommes communiquant entre eux qui en reprennent possession dans leur langage même. Une société scientifiçisée ne pourrait se constituer comme société émancipée (mündig) que dans la mesure où, passant par les esprits des hommes, il y aurait une médiation entre la science et la technique d'une part et la pratique quotidienne d'autre part. »*<sup>239</sup> ».

Si Wikipédia semble mettre en place une telle médiation, le projet encyclopédique finit tout de même par reléguer au second plan la figure de l' « *expert profane* » et son « *expertise d'usage* »<sup>240</sup>. Pour qualifier les wikipédiens, il serait peut-être plus approprié d'inverser la locution et de parler de « *profane expert* » : anonyme, le wikipédien ne peut pas être expert ; scripteur, il est profane, expert d'une expertise à laquelle il ne participe pas.

L'affaiblissement de la valorisation du « *sachant* » ne semble pas être de mise quand le projet wikipédien se réalise concrètement et doit faire face à un besoin de légitimité. L'encyclopédie en ligne accepte la seule publication de savoirs savants dont l'autorité n'est plus à prouver si bien que l'accès à la connaissance qu'elle offre est restreint. Effectivement,

---

<sup>238</sup> Sahut Gilles, *op. cit.*, p. 103.

<sup>239</sup> Habermas Jünger, *op. cit.*, p. 131.

<sup>240</sup> L'expert profane fait partie des tendances mises en avant et largement étudiées aujourd'hui. Par exemple, Corinne Delmas consacre tout un chapitre à la question de l'affirmation du profane et de la redéfinition des savoirs experts ; Delmas Corinne, *Sociologie politique de l'expertise*, Paris, La Découverte, 2011. Coll. Repères (588), pp. 35-46.

la science étant empreinte d'une très forte réflexivité et d'ajustements constants et incessants, un décalage dans le temps est inévitable.

## B. Un accès restreint à la connaissance

D'une manière générale, le pouvoir est une affaire d'accès. La science n'y échappe pas, elle doit préserver jalousement son accès et se protéger contre les intrusions afin de maintenir son pouvoir. Constituée comme sphère autonome du social, ce « *système de symboles*<sup>241</sup> » est pourtant socialement nommé : la science est continuellement évoquée et expose en permanence sa vision du monde. Cette nomination – du registre du langage symbolique – revient à affirmer, selon Berger et Luckmann, l'importance cruciale que la science revêt pour la réalité de la vie quotidienne. Paradoxe *a priori*, l'autonomie de la science, c'est-à-dire la façon dont elle est coupée du social et fermée sur elle-même, coexiste avec le puissant rôle idéologique qu'elle exerce sur la société et la façon dont elle la façonne. C'est toute la spécificité de l'idéologie « *au sens étroit du terme* » : de nouvelles légitimations revendiquant leur caractère scientifique viennent en remplacer d'autres – plus traditionnelles et devenant fragiles – tout en faisant passer pour attachées à ces dernières des relations de violence idéologique qu'elles perpétuent<sup>242</sup>. La ressemblance observable entre Wikipédia et le champ scientifique (fonctionnement, symbolique) est, selon nous, à comprendre comme un résultat possible de l'effet idéologique. Nous avons évoqué précédemment comment, d'une logique de distinction entreprise par l'un (celui qui a le pouvoir), pouvait découler une logique d'imitation de l'autre. C'est toujours ce mécanisme qui nous paraît à l'œuvre ici et nous le comprenons comme l'entreprise wikipédienne d'un mimétisme légitimant : dans une démarche de légitimation, aussi bien interne qu'externe, cette imitation permet à Wikipédia de

---

<sup>241</sup> « *Tout thème significatif qui embrasse ainsi plusieurs sphères de réalité peut être défini comme un symbole, et le mode linguistique par lequel une telle transcendance est accomplie peut être appelé le langage symbolique.* » : Berger Peter L., Luckmann Thomas, *op. cit.*, p. 91. Les auteurs poursuivent à la page suivante en affirmant qu'historiquement, les systèmes de symboles de ce type les plus importants sont la philosophie, l'art et la science.

<sup>242</sup> Habermas Jürgen, *op. cit.*, p. 34. L'auteur poursuit en expliquant qu'il en découle que ces relations de violence sont soustraites à l'analyse comme à la conscience que pourrait en prendre l'opinion publique.

tirer les bénéfices idéologiques associés aux pratiques du champ scientifique (statuts de fait, de vérité, rationalité, désintéressement)<sup>243</sup>. Ce faisant, Wikipédia en reproduit également les inégalités et ne donne accès que de façon restreinte à la connaissance.

## 1. Un mimétisme du champ scientifique

Wikipédia donne à voir une vision du monde similaire à celle du champ scientifique. D'abord, et bien que certains auteurs avancent que l'interdisciplinarité est facilitée, si ce n'est inhérente à l'encyclopédisme, Wikipédia connaît la même balkanisation disciplinaire que celle du système scientifique. En effet, son édition est divisée en spécialités : les contributeurs se réunissent autour de la catégorie de laquelle ils sont spécialistes et les différents groupes ainsi formés ne communiquent que très peu entre eux. Finalement, il semble que seuls les lecteurs, grâce aux innombrables liens hypertextes, puissent pratiquer l'interdisciplinarité (mais il reste encore à déterminer si la pratique de l'interdisciplinarité ne requiert pas une réflexion en amont sur le sens donné à la démarche pour être à juste titre qualifiée de la sorte). De plus, la catégorie la plus représentée est « *sciences* » et témoigne d'un usage marqué du lexique épistémique scientifique. Enfin, certaines normes propres au champ scientifique et à sa production et diffusion du savoir savant se voient elles aussi appropriées par Wikipédia. Celles sur lesquelles nous voulons mettre l'accent sont la citation et les guillemets, rejoignant celle de la reconnaissance entre pairs. Elles sont autant de symboles venant s'ajouter à un système de sanctions-récompenses. D'une importance déterminante au sein du champ scientifique, nous le retrouvons aussi dans Wikipédia. L'ensemble permet d'assurer la continuité du modèle en récompensant la conformité.

---

<sup>243</sup> Nous ne nous intéressons ni à l'intentionnalité d'un tel mimétisme, ni à son caractère conscient ou non (ce n'est pas de notre ressort).

### a. Récompenser une conformité au modèle

Le degré d'autonomie de tout système, champ ou configuration, dépend du degré de sa capacité à imposer ses sanctions, qu'elles soient positives ou négatives. C'est aussi ce qui permet de tenir à l'intérieur les initiés : « *L'autonomie croissante des sous-univers pose des problèmes particuliers de légitimation vis-à-vis [...] des initiés. [Ils] doivent être tenus à l'intérieur. Cela exige des procédures à la fois théoriques et pratiques par lesquelles la tentation d'échapper au sous-univers peut être contrôlée.*<sup>244</sup> ». Les systèmes de sanctions-récompenses sont bien souvent au cœur des projets auto-organisés. En effet, dès lors que l'autorité n'est pas centralisée, un mécanisme doit être mis en place afin que les normes soient respectées. Wikipédia n'y échappe pas et un système de sanctions-récompenses se met progressivement en place. Le respect des normes est récompensé de différentes façons : médailles, acquisitions de statuts, labellisations et traductions des contributions, les formes de reconnaissances sont diverses. Ce sont ces procédures d'évaluations internes qui dessinent de façon implicite des normes : celles qui apparaissent dans l'article récompensé servent alors d'exemple. En outre, ces formes d'évaluation permettent la comparaison : tel article est meilleur que tel autre, c'est-à-dire davantage en lien avec la *doxa* de Wikipédia.

C'est la conformité au modèle qui est récompensée sur Wikipédia. Or, c'est aussi une façon de fonctionner que nous retrouvons au sein du champ scientifique. Si en France, des prix scientifiques sont créés à partir de la Révolution française, c'est également le cas partout ailleurs : par exemple et uniquement en Amérique du Nord, on en dénombre pas moins de quatre mille<sup>245</sup>. C'est là une similitude supplémentaire entre le champ scientifique et Wikipédia, bien que les prix qui récompensent n'y aient pas la même signification et ne constituent pas des enjeux revêtant la même importance. En effet, si leur rôle est normatif dans les deux cas, ils sont également et résolument des enjeux de pouvoir dans le champ scientifique. Dans ce dernier, le prix vient marquer la reconnaissance d'un gain de connaissance obtenu dans le respect du cadre normatif qui lui est propre. Un « *système de gratification spécialisé des prix scientifiques*<sup>246</sup> » y opère et agit sur l'image du milieu

---

<sup>244</sup> Berger Peter L., Luckmann Thomas, *op. cit.*, pp. 155-156.

<sup>245</sup> Laroche Josepha, *Les prix Nobel. Sociologie d'une élite transnationale*, Montréal, Liber, 2012, p. 27.

<sup>246</sup> Lévy-Leblond Jean-Marc, *op. cit.*, p. 128.

scientifique en lui conférant, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, un aspect plus homogène. Des signes spécifiques de consécration sont mis en place selon une graduation assez large allant de la citation à la médaille et pouvant aller jusqu'à des prix transnationaux encore plus prestigieux tels les prix Nobel<sup>247</sup>. Ces récompenses agissent différemment sur celui qu'elle concerne voire, vient marquer. Concernant le prix Nobel par exemple, Josepha Laroche nous dit que : « *Plus que jamais, être nobélisé, c'est être marqué. En d'autres termes, ce prix oblige car il fait injonction aux récipiendaires d'incarner les valeurs Nobel, comme de dire et d'accomplir tout ce qu'elles représentent.*<sup>248</sup> ». La récompense peut faire progresser hiérarchiquement celui qui la reçoit, lui conférer du prestige, lui permettre de prendre la parole au nom de l'institution (voire même rendre sa parole performative) et/ou encore lui rapporter de l'argent. Dans tous les cas, c'est « *la capacité à fonctionner au sein de l'institution scientifique et à la faire fonctionner*<sup>249</sup> » qui est récompensée. Rendre conforme et normaliser, voilà la fonction première du système de gratification qui « *canalise les énergies dans les voies de la conformité au modèle élitiste et compétitif et permet l'émergence d'une hiérarchie parfaitement adaptée à son rôle politique et idéologique*<sup>250</sup> ». Les prix permettent donc la normalisation de la parole des scientifiques, cette dernière représentant l'institution et la façon dont elle se laisse à voir.

En encourageant les scientifiques à aller dans un sens précis, celui de la norme, la reproduction de la parole institutionnelle et du système tend à être assurée. Les Nobel illustrent bien la tendance à la reproduction du système qui semble inhérente aux prix scientifiques et Josepha Laroche indique que : « *Le processus de nobélisation qui consacre des figures emblématiques destinées à incarner des valeurs universelles tend à devenir une véritable politique internationale. Aussi bien à Stockholm qu'à Oslo, on se montre donc attentif à choisir les lauréats les plus conformes à la doctrine de l'institution.*<sup>251</sup> ». In fine, la nobélisation, c'est « *la reconnaissance d'une trajectoire exemplaire et d'un cursus honorum exceptionnel* ». En l'occurrence et pour poursuivre avec l'exemple des Nobel, la « *doctrine* » est celle définie par le testament d'Alfred Nobel et l'ensemble des exigences qui y est consigné. Mais la même chose est valable pour Wikipédia et les principes fondateurs représenteraient alors une forme de testament symbolique, celui de Jimmy Wales.

---

<sup>247</sup> Voir : Laroche Josepha, *op. cit.*.

<sup>248</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>249</sup> Lévy-Leblond Jean-Marc, *op. cit.*, p. 130.

<sup>250</sup> *Ibid.*, p. 131.

<sup>251</sup> Laroche Josepha, *op. cit.*, p. 132.

Dans Wikipédia, le respect du socle normatif défini par Jimmy Wales est le premier à être récompensé. En effet, l'article de qualité, récompense wikipédienne ultime, « *doit se rapprocher de l'article parfait en faisant honneur à Wikipédia par ses qualités intrinsèques*<sup>252</sup> ». L'article ainsi labellisé est consacré. Il vient confirmer les normes qui fondent le projet et devient prescripteur de pratiques. Ici, la récompense vient peser sur l'évolution du projet : en venant illustrer la pratique à suivre, ces articles se transforment en entrepreneurs de morale. La grande différence entre Wikipédia et le champ scientifique demeure l'absence de signature dans « *L'encyclopédie libre* ». Par conséquent, le processus d'étiquetage à l'œuvre, s'il concerne les articles, ne concerne pas leurs auteurs. Toutefois, dans une certaine mesure, la récompense s'adresse au contributeur qui va voir son article récompensé : au-delà du label, ce sont les articles dits « *de qualité* » qui sont, dans une beaucoup plus grande propension, traduits. Cela revient à dire qu'en voyant son article ainsi labellisé, les propos du contributeur viennent incarner la dimension universaliste au cœur du projet wikipédien : la traduction apparaît comme la consécration, le *Saint Graal* de la récompense dans le système wikipédien. La traduction peut être interprétée comme un coup de force symbolique exceptionnel demeurant une pratique rare (l'exception participant à maintenir son statut particulier). Au total, tout un système de gratification symbolique est mis en place et cherche à pérenniser le système. C'est aussi l'idéologie méritocratique intrinsèquement liée au système scientifique qui est de mise dans le symbole de la récompense. En effet, l'institution scientifique repose sur une conception traditionnellement élitiste et méritocratique de la science. Selon Jean Marc Lévy-Leblond, cette conception est « *utilisée pour conférer à [l'] idéologie de l'expertise et de la compétence une validité universelle. Énoncée par un "spécialiste incontesté", toute idée, même si elle n'a rien à voir avec sa spécialité scientifique, se revêt de l'autorité d'un savoir absolu*<sup>253</sup> ».

Au-delà des récompenses qui prennent la forme de prix ou d'attributs spécifiques, dans le champ scientifique mais aussi sur Wikipédia, la publication est déjà en soi une forme de récompense. En ce qu'elle découle et atteste d'une validation interne, elle vient reconnaître la conformité. La publication vient marquer l'appartenance à un groupe. Si la publication

---

<sup>252</sup> La présentation complète de ce que Wikipédia entend par « *article de qualité* » est disponible à la page : [http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikip%C3%A9dia:Articles\\_de\\_qualit%C3%A9](http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikip%C3%A9dia:Articles_de_qualit%C3%A9) [consulté le 31.05.2015]

La citation est tirée de cette page.

<sup>253</sup> Lévy-Leblond Jean-Marc, *op. cit.*, p. 123.

scientifique abonde de symboles, Wikipédia va les rapporter et ainsi, « *les présenter en tant qu'éléments objectivement réels dans la vie quotidienne*<sup>254</sup> ».

## b. Adopter la rhétorique de la scientificité

En s'ancrant dans l'idéologie de l'expertise, Wikipédia en adopte la rhétorique, celle de la scientificité. Décrite et analysée notamment par Bourdieu, c'est la façon dont les dominants produisent la croyance à la fois dans la valeur scientifique de leurs produits, mais aussi dans l'autorité scientifique de leurs membres. Bourdieu parle de « *stratégies* ». Ces dernières, en produisant des croyances, assureraient « *la circulation circulaire des objets, des idées, des méthodes et surtout des signes de reconnaissance à l'intérieur d'une communauté* » ; c'est la production d'un « *univers de croyance*<sup>255</sup> ». Bourdieu précise qu'il ne s'agit pas là d'une pratique propre au champ scientifique. Au contraire, on la retrouve dans tout « *cercle de légitimité* » tel le champ religieux, celui de la littérature ou encore de la haute couture<sup>256</sup>. Ainsi, le champ de la discussion légitime est délimité. L'autre fonction que remplissent les éléments de la rhétorique de la scientificité et que Bourdieu met en avant est qu'ils « *attestent d'une scientificité d'intention, contribuent à l'efficacité spécifique de la mythologie "scientifique"*<sup>257</sup> ». Dès lors, le travail de mise en forme est à prendre très au sérieux : « *La mise en forme est, par soi, une mise en garde : elle dit, par sa hauteur, la distance souveraine à toutes les déterminations [...]*<sup>258</sup> ». Tout comme le style d'un texte en littérature, les formes annoncent qu'un discours est autorisé, qu'il est conforme à une autorité : la forme rend conforme ; la forme permet ou interdit de dire. En un mot, la forme reproduit.

La citation occupe une place importante dans l'édition de Wikipédia et nous l'avons vu à travers l'étude de la montée en puissance de la recommandation « *citez vos sources* ». Or, si en étant contraints de citer leurs sources, les contributeurs ne peuvent qu'exposer un

---

<sup>254</sup> Berger Peter L., Luckmann Thomas, *op. cit.*, p. 92.

<sup>255</sup> Bourdieu Pierre, « La spécificité du champ scientifique et les conditions sociales du progrès de la raison », *op. cit.*, p. 115.

<sup>256</sup> Bourdieu Pierre, « Les doxosophes », *Minuit*, (1), 1973, pp. 26-45.

<sup>257</sup> Bourdieu Pierre, *Langage et pouvoir symbolique*, *op. cit.*, p. 333.

<sup>258</sup> *Ibid.*, p. 353.



savoir savant établi, ils respectent dans le même temps une règle qui est au cœur du système scientifique. La citation a été analysée par plusieurs auteurs, et notamment par Rudolf Stichweh, comme ayant été centrale dans la constitution de la science comme système autopoïétique<sup>259</sup>. En effet, en étudiant la genèse du système scientifique moderne, cet auteur nous montre qu'une transition s'effectue dès lors que le système scientifique se met à construire ses propres structures et qu'il devient « *en mesure de passer à l'autoproduction de tous ses éléments*<sup>260</sup> ». C'est donc en se stimulant mutuellement et en constituant un environnement qui demeure dans le système que la science se constitue de façon autonome. La citation y joue un rôle clé. Déjà, elle homogénéise socialement le sens objectif des références. De plus, la citation insère l'ensemble de la production du système dans le système, elle est une marque qui reste et qui efface les distances temporelles les plus grandes en conservant. Enfin, et c'est peut-être là le plus important, la citation fait partie intégrante de ce que Rudolf Stichweh appelle le « *processus communicationnel*<sup>261</sup> » du système scientifique : la publication, comprise comme un ensemble de contraintes formelles, constitue la forme sociale de la science moderne et vient mettre en place ce que l'auteur nomme une « *clôture opérationnelle*<sup>262</sup> ». Si la science moderne est composée de communications qui se rapportent les unes aux autres, ce seul fait ne suffit pas à fonder son caractère autopoïétique puisque c'est là l'élément de base de toute société. C'est véritablement cette clôture qui vient la constituer en système autonome : le champ scientifique produit l'élitisme et en introduit des codes complexes qui restreignent l'accès à sa production aux seuls initiés. Ce qui se joue ici renvoie à la distinction entre l'expert et le profane, entre le scientifique et l'homme de la rue.

À travers la citation, mais également à travers les guillemets, deux symboles repris par l'édition wikipédienne, c'est aussi la rupture entre le profane et l'expert qui se construit. Bourdieu a également qualifié de « *rhétorique de la fausse coupure*<sup>263</sup> » cette rhétorique de la scientificité : son rôle premier réside dans l'illusion d'autonomie qu'elle confère au collectif qui la fait sienne. Le travail de mise en forme vient produire l'apparence de l'autonomie en rompant avec le sens commun : « *La mise en forme produit, inséparablement, l'illusion de la systématité et, à travers celle-ci de la coupure entre le langage spécialisé et le langage*

---

<sup>259</sup> Stichweh Rudolf, *Études sur la genèse du système scientifique moderne*, trad., Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires de Lille, 1991. Coll. Opuscule (7).

<sup>260</sup> *Ibid.*, p. 183.

<sup>261</sup> *Ibid.*, p. 183.

<sup>262</sup> *Ibid.*, p. 134.

<sup>263</sup> Bourdieu Pierre, *Langage et pouvoir symbolique*, *op. cit.*, p. 347.

*ordinaire qu'elle opère, l'illusion de l'autonomie du système*<sup>264</sup> ». C'est ce mécanisme qui est au fondement même de la mise entre guillemets : langue ordinaire d'un côté, langage spécialiste de l'autre, les guillemets viennent marquer la dénégation du sens premier. Un texte dans lequel il est fait usage de guillemets offre une double information puisqu'il peut – selon le lecteur, son statut, ses appartenances sociales, ses habitus – renfermer plusieurs sens différents. D'un côté, il y a l'accès à l'information brute, l'acception qui ne tient pas compte de la transformation de sens qu'opère les guillemets ; de l'autre côté, il y a l'accès à la connaissance telle qu'elle cherche à être communiquée dans une forme d'entre soi qui tient compte du réseau de relations manifestées. Le langage scientifique, en usant des guillemets, vient marquer les mots ordinaires d'un nouveau sens : celui-ci évolue mais globalement, le nouveau sens que confère le champ scientifique à un mot redéfinit complètement le sens vulgaire du terme et c'est l'ensemble de ces nouveaux sens que se doit de maîtriser l'initié : l'autonomie ainsi apportée au système théorique scientifique lui permet dans le même temps de produire son effet idéologique (l'élitisme notamment). Bachelard a étudié le rôle que les guillemets pouvaient avoir dans le processus d'autonomisation du système scientifique et affirme qu'effectivement, c'est une réelle rupture entre le langage commun et le langage scientifique qui est opérée de la sorte. Les mots entre guillemets sont « *tacitement redéfinis* » si bien qu'il n'y a « *aucune continuité* » entre le sens commun et le sens scientifique conféré au concept. Bachelard prend notamment l'exemple de la notion de température : le sens qui lui est conféré par la connaissance commune n'a strictement rien à voir avec celui que lui confère la connaissance savante (celui de la température d'un noyau par exemple)<sup>265</sup>.

« *Pour être entendu dans la cité scientifique, il faut parler scientifiquement le langage scientifique*<sup>266</sup> ». Le concept bourdieusien d'habitus peut être mobilisé ici. Les concepts prennent un sens différent d'une époque à une autre et les scientifiques doivent faire preuve d'une certaine habitude, d'une certaine familiarité et d'une certaine dextérité afin de déceler les sens de certains d'entre eux. Voilà ce dont Bachelard rend également compte : la véritable rupture qu'introduit la science moderne se manifeste également, bien sûr, au sein même du système scientifique. La science se détache alors des significations sensibles immédiates et se caractérise par la mise en œuvre d'un « *matérialisme rationnel* » ou « *rationalisme*

---

<sup>264</sup> *Ibid.*, p. 349.

<sup>265</sup> Bachelard Gaston, *op. cit.*, p. 216.

<sup>266</sup> *Ibid.*, p. 216.

*appliqué* »<sup>267</sup>. Finalement, avec ces symboles, la situation devient telle que c'est le sens premier, le sens commun, qui joue « *le rôle de référent négatif par rapport auquel se marque la distance philosophique*<sup>268</sup> ». Le sens commun n'est pas nié puisque l' « *ontologique* » – pour reprendre les termes que Bourdieu empreinte lui-même à Heidegger – nécessite l' « *ontique* » pour qu'il puisse y avoir « *différence ontologique* ». Pour que l'initié puisse se distinguer du profane, il doit y avoir un profane. Cela va dans le même sens que ce que Bourdieu exprime à un autre endroit : la condition pour que l'effet idéologique du champ scientifique opère est « *qu'il reste assez transparent pour continuer à évoquer l'expérience et l'expression ordinaire qu'il dénie*<sup>269</sup> ». Cette façon qu'a le système scientifique de se constituer en créant de toute pièce une coupure entre savoir sacré et savoir profane est typique de tous corps de spécialistes en quête d'un monopole.

En définitive, le langage scientifique peut être appréhendé avant tout comme un néo-langage. Wikipédia adopte la symbolique du champ scientifique (la citation, l'emploi de guillemets, mais aussi l'ensemble de la rhétorique de la scientificité) qui, socialement légitimée déjà, la légitimise en retour. Avant tout, et c'est ce que Bachelard constate en analysant la mise entre guillemets, ces symboles viennent témoigner d'une conscience de méthode, d'une conscience de science et attestent d'une scientificité d'intention<sup>270</sup>. En reproduisant tout cela, Wikipédia crédibilise ses contenus : bien que cette rhétorique ne soit pas comprise par tous, c'est justement une de ses raisons d'être, elle est connue de tous et il y a une reconnaissance profane de la rhétorique experte. Une étude menée par des linguistes cherchant à déterminer si les articles de Wikipédia partagent ou non un lexique épistémique commun avec les textes scientifiques académiques vient prouver que dans les deux domaines que les auteurs ont passé au crible, celui de la philosophie et celui de la science, Wikipédia témoigne d'un usage marqué de ce lexique épistémique. Cela vient, selon leurs hypothèses, les rattacher au discours scientifique ou académique<sup>271</sup>. Toutefois, ils mettent en avant que, et selon leurs propres mots, « *Wikipédia ne semble pas discursivement unifiée, et régulée par un discours homogène, mais organisée en sous-communautés de discours privilégiant ou mimant*

---

<sup>267</sup> Bachelard Gaston, *op. cit.* ; Bachelard Gaston, *Le rationalisme appliqué*, [1949], 4<sup>e</sup> éd., Paris, PUF, 2004. Coll. Quadrige.

<sup>268</sup> Bourdieu Pierre, *Langage et pouvoir symbolique*, *op. cit.*, p. 355.

<sup>269</sup> Bourdieu Pierre, « La spécificité du champ scientifique et les conditions sociales du progrès de la raison », *op. cit.*, p. 110.

<sup>270</sup> Bachelard Gaston, *Le matérialisme rationnel*, *op. cit.*, pp. 216-217.

<sup>271</sup> Loiseau Sylvain, Poudat Céline, « Représentation et caractérisation lexicale des sciences dans Wikipédia », *Revue française de linguistique appliquée*, (12), été 2007, pp. 29-44, p. 39.

*un discours déjà existant*<sup>272</sup> ». C'est dire qu'il y a également un mimétisme wikipédien du morcellement disciplinaire propre au système scientifique. D'une manière générale, si la division du travail s'est imposée dans nos sociétés, la science n'y a pas échappé. Tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, sa croissance a été de pair avec son « *industrialisation* » et nous avons assisté à une « *division en disciplines de plus en plus cloisonnées et même en sous-disciplines* »<sup>273</sup>. Les interprétations de cette division de la science sont nombreuses. Nous retiendrons ici que le positivisme y est très présent<sup>274</sup>. Si l'interdisciplinarité est aujourd'hui un mot d'ordre omniprésent, force est de constater qu'elle demeure en marge de pratiques scientifiques extrêmement spécialisées et dont la coopération reste assez mince. Or, si l'encyclopédisme semble pouvoir apporter une forme d'interdisciplinarité en recensant dans une même structure la totalité des savoirs et en faisant nécessairement collaborer les disciplines, Wikipédia n'y parvient pas vraiment. Divisée en spécialités qui prennent la forme de « *portails* » puis de « *sous-portails* » ou « *portails connexes* », elle reproduit l'hyperspécialisation à l'œuvre dans le champ scientifique<sup>275</sup>. Ainsi, au sein du portail « *Sciences* », nous retrouvons la dichotomie entre d'un côté les sciences humaines et de l'autre les sciences dures, mais aussi, dans chacun d'entre eux, une multitude de sous-ensembles reflétant les différentes disciplines reconnues au sein du champ scientifique. De plus, ce sont les sciences dures qui sont privilégiées. L'étude linguistique précédemment citée permet également de mettre au jour « *différents lieux d'opposition des sciences telles qu'elles sont représentées dans l'encyclopédie, et probablement perçues par le grand public : spéculation versus expérimentation, abstrait versus concret, etc.* »<sup>276</sup>.

Ce mimétisme de la rhétorique de la scientificité, c'est-à-dire de la forme que se donne le champ scientifique et sous laquelle il se laisse à voir, est inséparable d'un mimétisme du fond : la distinction n'a peut-être même pas lieu d'être tant les deux sont intrinsèquement liés. En adoptant la forme que prend la science, Wikipédia reproduit les inégalités qu'avait introduit le champ scientifique afin de se constituer de façon autonome du social.

---

<sup>272</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>273</sup> Lévy-Leblond Jean-Marc, *op. cit.*, p. 126.

<sup>274</sup> Barthélémy Jean-Hugues, « Encyclopédisme et théorie de l'interdisciplinarité », *Hermès, La Revue*, (67), aut. 2013, pp. 165-170. L'auteur y résume sa pensée dans la phrase suivante : « *On le voit, ce qui à chaque fois sépare l'encyclopédisme des Lumières des savoirs encyclopédiques antérieurs, c'est l'existence de sciences désormais positives, et c'est pourquoi existe depuis le risque d'une chute dans le scientisme et d'un oubli de la nécessaire unification philosophique des sciences.* » ; *Ibid.*, p. 167.

<sup>275</sup> En guise d'illustration, le portail « *Sciences* » est disponible à la page : <http://fr.wikipedia.org/wiki/Portail:Sciences> [consulté le 30.05.2015]

Le portail y est présenté, ainsi que les nombreux sous-portails connexes : physique, biologie, chimie, etc.

<sup>276</sup> Loiseau Sylvain, Poudat Céline, *op. cit.*, p. 44.

## 2. Une ouverture limitée aux savoirs stabilisés

Au sein du champ scientifique, le style et la forme à l'œuvre dans le discours institutionnel jouent un rôle régulateur. Si ce processus autorise les publications en vertu de leur conformité, il en bride inévitablement d'autres. Bourdieu nous dit par exemple que « *certaines choses ne sont pas dites qui n'ont pas de place dans le discours en forme ou qui ne peuvent pas trouver les porte-paroles capables de leur donner la forme conforme ; tandis que d'autres sont dites et entendues qui seraient autrement indicibles et irrecevables*<sup>277</sup> ». Déjà dans le système scientifique, une censure existe. Celle-ci est particulièrement visible lorsque l'on s'intéresse aux relations entre publié et non-publié : bien loin d'être une simple question de véracité, c'est l'autorité du champ qui est à l'œuvre et qui définit constamment la frontière entre le dicible et l'indicible. Rudolf Stichweh le dit : « *Ce qui n'est pas publié ne fait pas partie de la science bien que cela soit peut-être vrai*<sup>278</sup> ». Plus largement, cela rejoint Bourdieu qui insiste dans *Ce que parler veut dire* sur le fait que prendre un discours en lui-même et pour lui-même n'a que très peu de sens : il est primordial de considérer à la fois les conditions sociales de sa production, mais aussi le marché pour lequel le discours est produit. Cela revient à prendre en compte la position sociale qu'occupe celui qui prononce le discours dans le champ et le profit symbolique dont il pourra bénéficier<sup>279</sup>. La frontière entre le dicible et l'indicible est socialement construite et imposée par le cadre de l'interaction, dans le temps et dans l'espace : selon les termes de Bourdieu, la langue est légitime ou non, il existe des rapports de force symboliques et aux discours est accolée la question de la valeur et du pouvoir. Finalement, c'est en portant le regard sur les conditions de sa production et de son utilisation que le sociologue peut rendre compte du pouvoir symbolique du discours, et notamment de celui du discours scientifique. Au sein du champ scientifique, la censure est rigoureuse : en interne, seule une production normalisée sera publiée ; en externe, seule cette production normalisée et effectivement publiée sera accessible de tous, plus ou moins aisément. Si Wikipédia rend plus facile l'accès à certaines connaissances scientifiques, elle n'offre pas un accès plus ouvert au champ scientifique et en reproduit la violence symbolique.

---

<sup>277</sup> Bourdieu Pierre, *Langage et pouvoir symbolique*, op. cit., p. 366.

<sup>278</sup> Stichweh Rudolf, op. cit., p. 150.

<sup>279</sup> Bourdieu Pierre, *Ce que parler veut dire : l'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982.

### a. Un accès réduit à l'opinion majoritaire

L'un des mimétismes du champ scientifique entrepris par Wikipédia et permettant de comprendre l'accès restreint au savoir savant qu'offre le projet encyclopédique est celui de la distinction opérée entre publication et publicité. Nous avons abordé l'importance de la publication en tant que forme et symbole. Cette dernière repose en dernière instance sur la validation ou évaluation par les pairs qui s'inscrit au cœur du système scientifique. Forme de reconnaissance de scientificité, c'est elle qui autorise ou non la pratique sociale qu'est la publication. L'article ou l'ouvrage qui s'y confronte doit être normalisé en amont sous peine de ne pas être autorisé à devenir visible. C'est un principe fondamental qui est honoré dans l'ensemble du champ scientifique, aussi bien dans les sciences dures que dans les sciences sociales, et qui est également utilisé pour le recrutement, pour la progression dans la hiérarchie du champ ou encore pour l'obtention de financements. Ce processus de validation prend du temps, mais c'est là le seul qui permette de créditer la production en question en ne l'assimilant pas à une forme de vulgarisation. Le fait que nous soyons là face à la seule voie permettant la reconnaissance et ainsi la publication est, selon Bourdieu, totalement dû à l'autonomie du champ scientifique. En effet, une telle autonomie aboutit à une situation dans laquelle « *les producteurs tendent à n'avoir d'autres clients possibles que leurs concurrents*<sup>280</sup> ». Du même coup, la reconnaissance de sa production pour un producteur ne peut venir que des autres producteurs, après discussion et examen, c'est-à-dire après le processus d'évaluation par les pairs. Seuls les experts engagés dans le même jeu peuvent se prononcer. D'abord, parce que la science, en se fragmentant, se complexifie à l'extrême et seuls les spécialistes ont les moyens de donner leur avis. Ensuite, parce que l'autonomie du champ nécessite cette clôture-là : « *celui qui fait appel à une autorité extérieure au champ ne peut s'attirer que le discrédit*<sup>281</sup> ». En effet, en tant que système autonome du social et cherchant à le rester, la protection contre les intrusions est primordiale (cf. la « *clôture opérationnelle* » dont parle Rudolf Stichweh) : l'entre-soi doit être conservé.

Aujourd'hui, et de façon croissante avec l'apparition des systèmes de publication en libre accès, le processus d'évaluation par les pairs connaît une légère évolution puisque les

---

<sup>280</sup> Bourdieu Pierre, « La spécificité du champ scientifique et les conditions sociales du progrès de la raison », *op. cit.*, p. 95.

<sup>281</sup> *Ibid.*, p. 95.

scientifiques peuvent de plus en plus soumettre leurs manuscrits directement aux comités éditoriaux des revues. Dès lors, c'est davantage la logique marchande qui prime (celle de la loi de l'offre et de la demande) que celle d'une quête de conservation d'autonomie d'un champ en constante évolution. Et du même coup, la principale critique émise à l'encontre du processus d'évaluation par les pairs, celle de sa lenteur, se voit résolue. Tout comme les actions de l'État et de son appareil bureaucratique se voient remplacées ou tout au moins complétées pour plus de rapidité et de performance par de nouvelles formes de régulations incarnées par de nouveaux acteurs, la désintermédiation se réalise dans le champ scientifique. Moins rapide et moins rationnel en finalité, le système de reconnaissance traditionnel qu'incarne le processus d'évaluation par les pairs perd son exclusivité. Toutefois, et malgré le changement de donne introduit par les nouvelles formes de publications et par le libre accès essentiellement, Wikipédia accorde une prime importance à la reconnaissance entre pairs au sein du champ scientifique. Cela est peut-être d'autant plus notable que Wikipédia est elle-même fondée sur un système de libre accès et qu'elle est supposée incarner les valeurs du libre et celle de la désintermédiation.

Sur Wikipédia, la distinction entre publication et publicité est reproduite à la lettre et de la même façon que dans le champ scientifique traditionnel, certaines formes de vulgarisation sont perçues comme de l'auto-divulgence<sup>282</sup>. Cela a abouti à la création d'une règle intitulée « *Travaux inédits*<sup>283</sup> ». À nouveau en lien avec les principes fondateurs du projet et particulièrement avec la norme de la vérifiabilité, elle stipule que Wikipédia n'est pas un endroit où publier des idées originales : le « *sourçage* » est primordial, « *l'un des critères d'admissibilité des articles de Wikipédia est qu'elle n'est pas destinée à servir de lieu de publication pour les travaux inédits, dits aussi recherches personnelles* ». Le lien est explicitement fait car est considérée comme travail inédit toute recherche qui n'a pas été publiée par une source fiable, c'est-à-dire toute recherche qui n'est pas issue du traditionnel processus d'évaluation par les pairs. Wikipédia en vient à être plus conservatrice que le champ scientifique lui-même dans la mesure où elle ne publie que les connaissances

---

<sup>282</sup> Fred Reif étudie le phénomène et montre que c'est la réprobation que s'attirent les scientifiques qui, en tentant de gagner du temps afin d'être publiés plus rapidement, ont recours à la presse quotidienne. La vulgarisation y est perçue comme de l'auto-divulgence. Reif Fred, « The Competitive World of the Pure Scientist », *Science*, 134(3494), 15 décembre 1961, pp. 1957-1962.

<sup>283</sup> L'encyclopédie en ligne lui consacre la page suivante :

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikip%C3%A9dia:Travaux\\_in%C3%A9dits](http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikip%C3%A9dia:Travaux_in%C3%A9dits) [consulté le 02.06.2015]

Les citations qui suivent sont extraites de cette page.

stabilisées afin de s’inscrire dans la dimension la plus traditionnelle de l’idéologie qui assure sa légitimation.

Si la science incarne assez bien les caractéristiques associées à la modernité radicale telle que décrite par Anthony Giddens, Wikipédia quant à elle, connaît une forme de hiatus en temps<sup>284</sup>. Dans le cadre de la seconde modernité, les traditions sont moins gardées par les scientifiques qui de plus en plus, se réfèrent au principe méthodologique du doute. En effet, la réflexivité devient inhérente à la pratique scientifique, rendant les positions moins tranchées et surtout plus sujettes à la révision. Cela revient à dire que contrairement à Wikipédia, le champ scientifique, et pour reprendre une formule de Bourdieu, « *trouve dans la rupture continue le vrai principe de sa continuité*<sup>285</sup> ». Wikipédia, en refusant de publier les nouvelles idées ou les nouvelles observations, craignant de perdre en légitimité, ne permet que l’accès aux connaissances scientifiques stabilisées, s’opposant ainsi à la réflexivité scientifique. Cela est peut-être d’autant plus à signaler que la réflexivité est par ailleurs inhérente au projet encyclopédique. Somme toute, sur Wikipédia, si la réflexivité est de mise quant à la réflexion sur son mode de fonctionnement, elle ne l’est pas quant à ses contenus – cela requerrait une légitimité qu’elle n’a pas et qu’elle vient justement chercher en s’appuyant sur la tradition de l’idéologie dominante qu’est celle de la science. Cela peut être problématique dans la mesure où, avec ses innombrables visites quotidiennes et la place de choix qu’elle occupe dans les classements des moteurs de recherche, Wikipédia incarne l’accès facile à la science et à la connaissance scientifique. Or, en ne présentant qu’une partie de ce qu’est l’état de la recherche scientifique, elle ne donne accès qu’à une version appauvrie de la science. Sa quête continue de légitimité la contraint à ce hiatus en temps. Marc Foglia résume cela en expliquant que ce n’est qu’une fois que le savoir est « *refroidi* » – c’est-à-dire que la connaissance nouvelle se stabilise et que sa légitimité devient irréprochable – qu’il est rendu accessible au profane<sup>286</sup>. Voilà ce qui fait dire à certains auteurs que ce n’est qu’à l’opinion majoritaire que Wikipédia donne accès : les nouveautés en science dérangeant un temps, seule la connaissance stabilisée est exposée, c’est-à-dire celle qui de façon majoritaire, est validée depuis un certain temps. Ce temps est très difficile à appréhender mais il doit être suffisamment long pour que la connaissance exposée dans Wikipédia ait eu le temps d’être complètement fiabilisée et légitimée au sein du champ scientifique. En définitive, et cela

---

<sup>284</sup> Giddens Anthony, *Les conséquences de la modernité*, op. cit..

<sup>285</sup> Bourdieu Pierre, « La spécificité du champ scientifique et les conditions sociales du progrès de la raison », op. cit., p. 108.

<sup>286</sup> Foglia Marc, *Wikipédia. Média de la connaissance démocratique ?*, op. cit., p. 76.



rejoint la neutralité de point de vue telle que définie par le projet initial, Wikipédia exposerait davantage le consensus que l'objectivité. C'est le point de vue défendu par Guillaume Lecoindre : le penchant wikipédien pour le consensus peut avoir des effets à prendre en considération et notamment celui de donner accès à l'opinion majoritaire<sup>287</sup>. Son analyse peut être prolongée par les propos de Gérard Bronner qui expose ses doutes sur la nature démocratique de la révolution numérique en cours<sup>288</sup>. Selon lui, elle est démocratique si on entend par là l'accès mais elle ne l'est pas si on entend par là la représentativité de l'opinion générale. La loi du plus fort règnerait sur l'internet : faute de régulation, c'est la motivation des offreurs (en termes de temps notamment) qui va définir les premiers résultats des moteurs de recherche : ce sont les plus motivés et les plus persistants qui vont faire en sorte de donner de la visibilité à leur publication. Or, selon Gérard Bronner, ces motivés sont pour beaucoup les croyants ou les militants, ceux pour lesquels leur identité sociale est en jeu. Dès lors, et selon l'enquête de l'auteur, c'est environ 70% des croyances qui sont validées sur l'internet.

Finalement, en ne donnant accès qu'à une partie de la connaissance scientifique, Wikipédia ne constitue pas une ingérence dans le système scientifique : elle ne remet en cause ni son monopole, ni sa censure.

## **b. L'absence d'ingérence dans le champ scientifique**

Dans chaque structure, mais aussi dans tout corps de spécialistes, dans tout corps d'experts, le pouvoir est maintenu par la limitation à son accès et en particulier aux autorités rivales qu'il s'agit d'éliminer ou de discréditer. Susan Strange en rend compte en théorisant la structure de la connaissance et notamment en expliquant la façon dont l'Église, et la science après elle, vont adopter un comportement cherchant à discréditer leurs potentiels concurrents en matière de croyances<sup>289</sup>. Au sein de la structure de la connaissance – dont l'importance ne

---

<sup>287</sup> Lecoindre Guillaume, « Encyclopédies libres : après le "fast-food", le "fast-science" », *Charlie Hebdo*, 1<sup>er</sup> décembre 2004, disponible à la page :

<http://www.google.fr/imgres?imgurl=http%3A%2F%2Fleserged.online.fr%2Fimg%2Fcharliepedia.png&imgrefurl=https%3A%2F%2Fforum.framasoft.org%2Fviewtopic.php%3Ft%3D3660&h=724&w=605&tbnid=2hcyEE3XEne2pM%3A&zoom=1&docid=5MiSc3PDpEKgOM&ei=PLJtVfb3AsO9UdnsAg&tbn=isch&iact=rc&uact=3&dur=552&page=1&start=0&ndsp=19&ved=0CCEQrQMwAA> [consulté le 02.06.2015]

<sup>288</sup> Bronner Gérard, *La démocratie des crédules*, Paris, PUF, 2013.

<sup>289</sup> Strange Susan, *States and Markets*, *op. cit.*

cesse de croître – se disputent à la fois le monopole des croyances et celui des connaissances. L'idéologie de l'expertise, qui inclut le champ scientifique, semble largement dominer nos sociétés contemporaines et détenir ces monopoles qu'il s'agit de conserver. Dès lors et assez logiquement, l'accès à son stock de connaissance va tendre à être restreint. La science, en ce qu'elle est productrice de savoirs savants, c'est-à-dire de la matière première des experts (qui les mettent en application), doit à la fois remplir deux tâches. Elle doit faire croire à sa légitimité afin de la conserver et de maintenir son pouvoir ; elle doit conserver jalousement certaines connaissances, le pouvoir reposant sur la rareté. En effet, on comprend aisément que si toute la connaissance est rendue accessible et compréhensible de tous, le mythe de l'élitisme disparaît et tout le système s'écroule : si la distinction entre connaissance scientifique (élitiste) et connaissance commune n'opère plus, les scientifiques sont alors voués à disparaître. C'est ce qu'exprime Jean-Marc Lévy-Leblond : « *on comprend donc pourquoi la science est donnée à voir essentiellement comme une excitante activité de découverte exercée par quelques génies surdoués, alors qu'elle est pour sa plus grande part l'œuvre quotidienne et parfois routinière de travailleurs salariés*<sup>290</sup> ». L'auteur poursuit en expliquant comment le mythe de l'élitisme s'est constitué au sein du système scientifique et comment il est rendu opérationnel avec l'extérieur. Pour lui, et de la même façon que « *les scientifiques* » (article défini) est une appellation unifiante qui tend à faire passer l'ensemble des scientifiques pour des savants alors qu'existent diverses catégories ou différentes façons d'être scientifique, parler de « *la recherche scientifique* » au lieu de « *production scientifique* » n'est pas satisfaisant : une fois de plus, c'est ramener au premier plan une couche minoritaire et son image (celle de la recherche donc). Or, pour Jean-Marc Lévy-Leblond, l'activité scientifique comporte au moins trois volets : la recherche, le développement (l'application des résultats pour résoudre divers problèmes) et l'enseignement. Pour lui : « *Cette hiérarchie des valeurs [le privilège accordé dans la communication avec l'extérieur à la recherche au sens strict] ainsi établie entre les diverses pratiques scientifiques, [...], trouve évidemment sa source dans l'élitisme général de l'idéologie dominante*<sup>291</sup> ». En fait, si l'effet social produit par l'élitisme et inhérent à la figure du scientifique est rompu, s'il n'est plus opérationnel idéologiquement, alors la science sera contrainte à une modification radicale.

---

<sup>290</sup> Lévy-Leblond Jean-Marc, *op. cit.*, p. 136.

<sup>291</sup> *Ibid.*, p. 135.

« *Il n'y a de science que de ce qui est caché.*<sup>292</sup> » Une fois la lumière jetée sur l'intérêt idéologique de la censure scientifique, la formule de Bachelard prend tout son sens. Tous les efforts du champ scientifique pour s'opposer ou se distinguer du monde commun – de sa langue, de ses connaissances – sont à inscrire dans cette démarche de conservation de son monopole : « *L'imposition d'une coupure tranchée entre le savoir sacré et le savoir profane [...] est constitutive de l'ambition de tout corps de spécialistes visant à s'assurer le monopole d'un savoir ou d'une pratique sacrée en constituant les autres comme profanes*<sup>293</sup> ». Le secret y occupe une place primordiale ; il est finalement inhérent au champ scientifique et Bourdieu parle de « *censure constituée par la structure même du champ*<sup>294</sup> ». Le secret permet à ses détenteurs d'acquérir du pouvoir, de maintenir leur monopole ; c'est une technique de pouvoir mais également une forme d'action politique qui consiste à attribuer une valeur à une information qui n'en a pas forcément (en le laissant croire). Le postulat permettant l'effet social du secret est celui qui consiste à se dire que ce qui est tu est important. *In fine*, c'est à son titulaire que le secret donne de l'importance. Cela rejoint l'analyse menée par Simmel sur le secret : le secret fonctionne comme une « *parure* », c'est-à-dire comme un ornement venant valoriser la personne qui prétend le détenir. Le rôle de la parure est « *d'élargir [...] l'individu par un élément supra-individuel, qui s'adresse à tous et que tous acceptent et estiment* », « *il s'agit de faire ressortir la personne, de mettre l'accent sur elle, comme si elle avait été distinguée d'une manière quelconque, mais non pas par une manifestation immédiate de pouvoir, une contrainte exercée sur l'autre de l'extérieur.* »<sup>295</sup>.

En définitive, deux choses sont à prendre en compte : la censure inhérente au champ scientifique et qui opère en amont par la normalisation institutionnelle (les restrictions qui agissent au cœur du système scientifique) et le secret vis-à-vis de l'extérieur qui vient permettre au champ de conserver son pouvoir et sa domination idéologique<sup>296</sup>. Finalement, « *le savoir est souvent accessible qu'à ceux qui détiennent le pouvoir, et qui vont le mettre au service de certains intérêts*<sup>297</sup> ». Ce sont les deux secteurs les plus importants – la production

<sup>292</sup> Bachelard Gaston, *Le rationalisme appliqué*, op. cit., p. 38.

<sup>293</sup> Bourdieu Pierre, « L'ontologie politique de Martin Heidegger », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1(5-6), novembre 1975, pp. 109-156, p. 114.

<sup>294</sup> Bourdieu Pierre, *Langage et pouvoir symbolique*, op. cit., p. 343.

<sup>295</sup> Simmel Georg, *Secret et sociétés secrètes*, trad., Strasbourg, Circé, 1996. Coll. Circé | Poche (8), p. 56 et pp. 51-52.

<sup>296</sup> Pour Habermas, « *ce sont précisément les résultats de la recherche les plus riches en conséquences pour la pratique qui sont les plus difficilement accessibles à l'opinion publique* » et tout cela empêche la communication entre la science et la société. Habermas Jürgen, op. cit., p. 124.

<sup>297</sup> Giddens Anthony, *Les conséquences de la modernité*, op. cit., p. 50.

et le contrôle social – qui sont cachés des regards, participant ainsi à l'exercice d'une forme de violence symbolique de la science sur la société qui lui limite l'accès à une connaissance qu'elle contribue à élaborer dans sa production même<sup>298</sup>. Pour que ce genre de violence soit exercé et subi, sa forme doit être méconnue : la violence symbolique doit être reconnue et légitime<sup>299</sup>. Concernant la science, ces conditions sont respectées à la lettre. Berger et Luckmann expliquent comment le processus de légitimation vis-à-vis des profanes peut opérer et illustrent très bien nos propos dans un extrait assez long qu'il nous paraît important à transcrire ici :

*« Le nombre croissant des sous-univers et leur complexité les rendent de moins en moins accessibles aux profanes. Ils deviennent des enclaves ésotériques, "scellées hermétiquement", (dans le sens classiquement associé au corps hermétique de savoir secret) pour tous, sauf pour ceux qui ont été adéquatement initiés à leurs mystères. L'autonomie croissante des sous-univers pose des problèmes particuliers de légitimation vis-à-vis [...] des profanes [...]. Les profanes doivent être tenus à l'écart, et même rester ignorants de l'existence du sous-univers. Si cependant ils ne sont pas si ignorants, et si le sous-univers requiert différents privilèges spéciaux et la reconnaissance d'une société plus étendue, le problème consiste à tenir les profanes à l'écart et en même temps à leur faire admettre la légitimité de cette procédure. Cela s'accomplit grâce à de nombreuses techniques d'intimidation, de propagande rationnelle et irrationnelle (qui en appellent aux intérêts des profanes et à leurs émotions), à la mystification, et généralement à la manipulation des symboles de prestige. [...] toute une machinerie légitimante se met en marche de sorte que les profanes resteront des profanes, les médecins des médecins, et que (dans la mesure du possible), ils le feront tous les deux de bon cœur.<sup>300</sup> »*

Au sein de la structure de la connaissance, et bien plus que dans les autres, le pouvoir relève davantage du consentement que de la coercition. Conférée volontairement sur la base d'un système de croyances partagées, l'autorité est moins directement perceptible qu'ailleurs. En ce sens, Wikipédia n'échappe pas à l'autonomie de la science et à la censure dont le champ scientifique s'est paré puisqu'elle ne parvient qu'à diffuser largement les connaissances auxquelles elle peut avoir accès en tant que profane. Le pouvoir de la science est maintenu par la limitation à son accès et Wikipédia n'empiète pas sur ce pouvoir. La science conserve sa place de choix.

---

<sup>298</sup> Rose Hilary, Rose Steven, « L'enrôlement de la science », in : Rose Hilary, Rose Steven (Éds.), *op. cit.*, p. 38.

<sup>299</sup> Le concept de violence symbolique a été introduit par Bourdieu et théorisé essentiellement dans : Bourdieu Pierre, Passeron Jean-Claude, *La reproduction : éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1970. Coll. Le sens commun.

<sup>300</sup> Berger Peter L., Luckmann Thomas, *op. cit.*, pp. 155-157.

## CONCLUSION

Wikipédia semble permettre une forme d'interaction entre l'expert (le scientifique dans notre travail) et le profane (le wikipédien), deux figures socialement construites. Le profane ferait en quelque sorte ingérence dans le domaine de l'expert, domaine que ce dernier avait pourtant pris soin de constituer de façon autonome du social, comme le gage d'un effet idéologique opérationnel. En effet, élitisme et indépendance sont les deux fondamentaux à maintenir dans les croyances afin que soit assurée la perpétuation de l'idéologie à l'œuvre. La remise en cause de l'autonomie de la science à laquelle donne lieu Wikipédia est à inscrire dans le temps long : fort de son histoire sociale, le projet encyclopédique est à appréhender comme étant le produit d'autres configurations. Ses idéaux ainsi que la forme d'organisation sociale qu'il prend sont à comprendre comme socialement légitimes à la fois au vu de son passé (ils sont en grande partie hérités d'actions collectives et de mouvements sociaux précédents) mais aussi des caractéristiques de notre époque (Wikipédia s'inscrit dans l'air du temps idéologique). En premier lieu, la façon dont Wikipédia remet en cause la privatisation et la distribution sociale de la connaissance est une adaptation des principes du mouvement du logiciel libre concernant alors l'information (droit de distribution). De plus, l'ensemble que forme ce mouvement et ses avatars – parmi lesquels Wikipédia – est à interpréter comme une forme de réaction sociale et à contextualiser dans le cadre de nos sociétés modernes et de certains de ses discours promoteurs. Loin d'être d'une nouveauté radicale, c'est pourtant de la sorte que ces derniers discours présentent l'utopie d'une communication plus égalitaire. Sur

cette base, ils confèrent de nouvelles croyances et notamment en ce que seraient les bienfaits de l'auto-organisation : autonomie, liberté, égalité, triptyque également mis en avant par les discours du néo-management et qu'il s'agit d'incarner afin d'être socialement perçu comme légitime. Le projet Wikipédia est guidé par tout cet ensemble de valeurs sociales qui vient lui donner son but, but dont la réalisation sera assurée par la création progressive de techniques, de normes et de rôles : rationalité en valeur et rationalité en finalité coexistent. Ce double processus de rationalisation, s'il illustre la capacité organisatrice de l'homme, permet également de comprendre la façon dont la gouvernance wikipédienne va finir par rompre avec les idéaux fondateurs du projet. Il vient aussi montrer combien les discours promoteurs d'une auto-organisation spontanée et finalement désorganisée sont bel et bien utopiques.

Petit à petit, particulièrement en ce qui concerne la régulation, nombre de processus se mettent en place. Celui qui reste triomphant de la naissance du projet jusqu'à aujourd'hui – ce qui n'est certainement pas le cas de façon systématique tant Wikipédia a évolué dans le temps – est le processus de normalisation qui, par la stigmatisation, incarne le dispositif correctif le plus puissant mais aussi le plus couramment employé au sein de l'encyclopédie en ligne. Wikipédia est ancrée dans une idéologie de la transparence et de la traçabilité rendant visible absolument tout de son processus d'édition. Plus que visibles, certaines pratiques sont marquées et étiquetées comme positives ou déviantes : là réside la stigmatisation inhérente à la régulation wikipédienne. C'est le collectif tout entier qui, avec son autorité et sa légitimité, énonce le stigmate, de sorte que ce dernier en devient performatif. À l'évidence, si le social structure les individus et leurs représentations, la relation n'est pas à sens unique. Ces individus, en ce qu'ils sont des acteurs, ont eux aussi la capacité d'influencer et de transformer cette structuration. En l'occurrence, la stigmatisation à l'œuvre devient un puissant outil amenant les wikipédiens à une forme d'auto-contrôle. Mais si la surveillance participative permettant cette stigmatisation performative est une tâche que tous partagent, en revanche, seuls quelques uns ont le pouvoir de sanctionner autrement. L'exclusion du collectif constitue la punition la plus radicale qui puisse être prise. Seuls quelques uns vont se voir socialement dotés du statut attribuant cette compétence : une forme d'expertise se met progressivement en place. Finalement, nous avons tenté de mettre en avant les limites de l'auto-organisation et du respect des valeurs inhérentes au projet. Là où ces dernières ont été les plus visibles peut-être, c'est à partir du moment où le projet a entrepris un processus de légitimation, rendant inévitable son recours à l'expertise. En manque de contributeurs et afin que sa valeur encyclopédique soit davantage reconnue socialement, au fur et à mesure,

Wikipédia va adopter de plus en plus de normes ayant partie liée avec l'idéologie de l'expertise. Incarnée par les scientifiques dans le domaine du savoir savant, ce sont les normes et les symboles propres au champ scientifique que Wikipédia va s'approprier afin de se légitimer. L'exemple wikipédien vient selon nous confirmer que dans nos sociétés modernes, la compétence est exclusivement experte : tel qu'énoncé par Anthony Giddens, le nouveau caractère pris par la réflexivité tend à la reproduction du système.

Le champ scientifique se protège des intrusions : comme tous corps d'experts, c'est en limitant son accès que la science peut exercer son effet idéologique. Wikipédia n'y échappe pas et n'a accès qu'à ce que laisse à voir l'institution scientifique. C'est l'accès à cette connaissance – inévitablement incomplète – que le projet encyclopédique cherche à rendre aisé et c'est à cette entreprise de transcription que chacun est convié à participer. Néanmoins, dans le but de rendre le moins contestable possible les contenus qu'elle expose, Wikipédia n'accepte progressivement que la seule publication de savoirs savants dont l'autorité et la fiabilité ne sont plus à prouver. Son édition connaît un décalage dans le temps et c'est donc doublement que l'état réel du champ scientifique n'est pas transcrit. Si une transcription parfaite de cet état n'est pas présentée telle quelle dans les objectifs et ambitions de Wikipédia, c'est pourtant là la condition à une remise en cause de nos sociétés d'experts, l'objectif cette fois revendiqué par l'encyclopédie en ligne. Or, Wikipédia ne semble pas parvenir à mettre à mal l'expertise et le maintien de son monopole : elle ne constitue pas une ingérence. L'absence de signature, qui vient retirer aux experts leurs statuts et qui a toujours caractérisé Wikipédia, est remise en cause par la norme croissante du « *sourçage* » : les experts ainsi cités finissent bel et bien par afficher leurs statuts au sein du projet encyclopédique. La dichotomie construite entre l'expert et le profane est respectée et conservée : le wikipédien est un profane qui diffuse de l'expertise.

En inscrivant la science et plus largement l'expertise au cœur de son processus de légitimation, Wikipédia vient reconnaître l'importance cruciale qu'elle revêt dans nos sociétés modernes. Pour reprendre les bons mots de Berger et Luckmann : « *La légitimation ne dit pas seulement à l'individu pourquoi il devrait exécuter une action et pas une autre. Elle lui dit aussi pourquoi les choses sont ce qu'elles sont. En d'autres termes, la "connaissance" précède les "valeurs" dans la légitimation des institutions.*<sup>301</sup> ». Wikipédia contraint ses

---

<sup>301</sup> Berger Peter L., Luckmann Thomas, *op. cit.*, p. 164.

contributeurs à la seule transcription de la connaissance issue d'une autorité socialement reconnue, c'est-à-dire que Wikipédia confirme que la légitimité se trouve dans la transcription de la connaissance d'experts compétents : elle met fin ainsi à l'un de ses idéaux fondateurs. Sur « *L'encyclopédie libre* », c'est au sens propre du terme que « *la "connaissance" précède les "valeurs"* ». Avec le fort capital de sympathie qui est le sien, Wikipédia pourrait peut-être même incarner une forme de légitimation sociale de l'expertise. Cela reste bien entendu à discuter mais l'autre facette du phénomène que constitue l'idéologie de l'expertise serait à étudier : afin de fonctionner, que son rôle idéologique opère et qu'elle continue à paraître légitime, l'expertise nécessite peut-être des formes de relais venant confirmer sa reconnaissance sociale. Wikipédia incarnerait un relais de ce type. Dotée d'une certaine forme de légitimité sociale quant à son rapport à la connaissance et ses valeurs (inscrites dans l'air du temps idéologique, rappelons-le), elle viendrait légitimer socialement l'expertise permettant à cette dernière de continuer à triompher de façon encore plus légitime. Quoi qu'il en soit de cette proposition et même si ces relais tendent peut-être à exister, ils ne suffisent apparemment pas à mettre tout le monde d'accord. Dans une logique de remise en cause de l'expertise, cette dernière vient à être multipliée afin d'évaluer et d'anticiper toujours plus. Des questions émergent dont la formulation peut sembler aberrante : qui va expertiser les experts ? Les scientifiques n'y échappent pas et naît tout un ensemble d'organismes chargés de leur évaluation ou de celle de leur publication. Les exemples peuvent être multipliés afin d'illustrer cette tendance à l'évaluation de la science et finalement à un questionnement sur ce que serait la bonne connaissance à inculquer au sein de nos systèmes néolibéraux. C'est donc entre autres que nous pouvons mentionner l'AERES (l'Agence d'Évaluation de la Recherche et de l'Enseignement Supérieur) qui, mise en place en 2007, est chargée de la publication d'une liste de revues scientifiques dans le domaine des sciences humaines et sociales. En listant certaines revues, elle en évince d'autres et tend à restreindre davantage l'accès au savoir savant. S'interroger sur le type de connaissance ainsi évincé et son rapport à l'idéologie dominante semble d'actualité. En tout état de cause, l'heure est à porter une attention à la fois primordiale et critique sur la façon dont les connaissances sont, ou ne sont pas, rendues disponibles.



## BIBLIOGRAPHIE

### Méthodologie

Arendt Hannah, *La crise de la culture*, [1968], trad., 2<sup>e</sup> éd., Paris, Gallimard, 2010. Coll. Folio essais (113).

Beck Ulrich, *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, [1986], trad., 2<sup>e</sup> éd., Flammarion, Paris, 2008. Coll. Champs essais (822).

Berger Peter L., Luckmann Thomas, *La construction sociale de la réalité*, [1966], trad., 3<sup>e</sup> éd., Paris, Armand Colin, 2014. Coll. Bibliothèque des classiques.

Elias Norbert, *Qu'est-ce que la sociologie ?*, trad., La Tour d'Aigues, Éditions de l'aube, 1991.

Elias Norbert, *La civilisation des mœurs*, trad., Paris, Calmann-Lévy, 1973.

Giddens Anthony, *Les conséquences de la modernité*, trad., Paris, L'Harmattan, 1994. Coll. Théorie sociale contemporaine.

Habermas Jürgen, *La technique et la science comme « idéologie »*, trad., Paris, Gallimard, 1973. Coll. Tel (161).

*Lexique de science politique*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, Dalloz, 2014.

Rebillard Franck, *Le web 2.0 en perspective : une analyse socio-économique de l'internet*, Paris, L'Harmattan, 2007. Coll. Questions contemporaines.

*Traité de relations internationales*, Paris, Presses de Sc. Po, 2013.

## Sociologie générale

### Ouvrages

Austin John L., *Quand dire, c'est faire*, [1962], trad., Paris, Seuil, 1991. Coll. Points essais (235).

Balandier Georges, *Le désordre. Éloge du mouvement*, Paris, Fayard, 1988.

Becker Howard, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, trad., Paris, Métailié, 1985.

Boltanski Luc, Chiapello Ève, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 2011. Coll. Tel (380).

Bourdieu Pierre, *Ce que parler veut dire : l'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982.

Bourdieu Pierre, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Seuil, 2011. Coll. Points Essais.

Bourdieu Pierre, Passeron Jean-Claude, *La reproduction : éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1970. Coll. Le sens commun.

Engels Friedrich, Marx Karl, *L'idéologie allemande*, [1932], trad., Paris, Les Éditions Sociales, 1968.

Giddens Anthony, *La constitution de la société : éléments de la théorie de la structuration*, [1987], trad., 2<sup>e</sup> éd., Paris, PUF, 2012. Coll. Quadrige.

Goffman Erving, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, trad., Paris, Les Éditions de Minuit, 1975. Coll. Le sens commun.

Goffman Erving, *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*, trad., Paris, Les Éditions de Minuit, 1968. Coll. Le sens commun.

Nizet Jean, *La sociologie de Anthony Giddens*, Paris, La Découverte, 2007. Coll. Repères (497).

Peretti-Watel Patrick, *La société du risque*, Paris, La Découverte, 2010. Coll. Repères (321).

Polanyi Karl, *La grande transformation : Aux origines politiques et économiques de notre temps*, [1944], trad., 2<sup>e</sup> éd., Paris, Gallimard, 2009. Coll. Tel (362).

Simmel Georg, *Secret et sociétés secrètes*, trad., Strasbourg, Circé, 1996. Coll. Circé | Poche (8).

Weber Max, *Économie et société. Tome 1, Les catégories de la sociologie*, [1921], trad., Paris, Pocket, 2003. Coll. Agora.

Zarka Yves Charles (Éd.), *Démocratie, état critique*, Paris, Armand Colin, 2012. Coll. Émergences.

## **Périodiques**

Convert Bernard, Horn François, Zune Marc, « Pour une socio-économie du numérique », *Revue Française de Socio-Économie*, (8), été 2011, pp. 31-38.

Delmotte Florence, « Termes clés de la sociologie de Norbert Elias », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, (106), été 2010, pp. 29-36.

Freund Julien, « Rationalisation et désenchantement », *L'année sociologique*, 35(3), 1985, pp. 327-348.

Mazuir Françoise, « Le processus de rationalisation chez Max Weber », *Sociétés*, (86), hiv. 2004, pp. 119-124.

Peretti-Watel Patrick, « La culture du risque, ses marqueurs sociaux et ses paradoxes », *Revue économique*, (56), été 2005, pp. 371-392.

## **Sociologie des relations internationales**

### **Ouvrages**

Holzner Burkart, Marx John H., *Knowledge Affiliation: the Knowledge System in Society*, Boston, Allyn and Bacon, 1979.

Laroche Josepha, *Les prix Nobel. Sociologie d'une élite transnationale*, Montréal, Liber, 2012.

Moreau Defarges Philippe, *La gouvernance*, 4<sup>e</sup> éd., Paris, PUF, 2011. Coll. Que sais-je ? (3676).

Nye Joseph S., *Bound to Lead: The Changing Nature of American Power*, New York, Basic Books, 1991.

Rosenau James, *Turbulence in World Politics: A Theory of Change and Continuity*, Princeton, Princeton University Press, 1990.

Schemeil Yves, Wolf-Dieter Eberwein (Éds.), *Normer le monde*, Paris, L'Harmattan, 2009. Coll. Logiques Politiques.

Smouts Marie-Claude (Éd.), *Les nouvelles relations internationales*, Paris, Presses de Sciences Po, 1998. Coll. Références.

## **Périodiques**

Akrich Madeleine, « From Communities of Practice to Epistemic Communities: Health Mobilizations on the Internet », *Sociological Research Online*, 15(2), 2010.

Chenou Jean-Marie, « Élitisme dans la politique mondiale : le rôle des acteurs transnationaux dans les nouvelles formes de gouvernance », *Travaux de Science Politique*, (52), 2012.

Disponible à la page :

[http://www.unil.ch/files/live/sites/iepi/files/shared/TSP/TSP\\_52\\_Chenou.pdf](http://www.unil.ch/files/live/sites/iepi/files/shared/TSP/TSP_52_Chenou.pdf) [consulté le 12.06.2015]

Haas Peter M., « Epistemic Communities and International Policy Coordination », *International Organization*, 46(1), 1992, pp. 1-35.

Meyer Morgan, Molyneux-Hodgson Susan, « "Communautés épistémiques" : une notion utile pour théoriser les collectifs en sciences ? », *Terrains & travaux*, (18), print. 2011, pp. 141-154.

Rosenau James N., « Le touriste et le terroriste ou les deux extrêmes du continuum transnational », *Études internationales*, 10(2), 1979, pp. 219-252.

Smouts Marie-Claude, « Du bon usage de la gouvernance en relations internationales », *Revue internationale des sciences sociales*, (155), mars 1990, pp. 85-94.

## **L'économie politique internationale**

### **Ouvrages**

Abbott Jason P., Worth Owen (Eds.), *Critical Perspectives on International Political Economy*, New York, Palgrave Macmillan, 2002.

Chavagneux Christian, *L'Économie politique internationale*, Paris, La Découverte, 2010. Coll. Repères (367).

Laroche Josepha, « L'Économie politique internationale », in : Frédéric Ramel, Thierry Balzacq (Éds.), *Traité de Relations Internationales*, Paris, Presses de Sciences Po, 2013, pp. 631-660.

Lawton Thomas C., Rosenau James N., Verdun Amy C. (Eds.), *Strange Power : Shaping the Parameters of International Relations and International Political Economy*, Aldershot/Burlington, Ashgate Publishing Limited, 2000.

May Christopher, Tooze Roger (Eds.), *Authority and Markets: Susan Strange's Writings on International Political Economy*, New York, Palgrave Macmillan, 2002.

Paquin Stéphane, *Théories de l'économie politique internationale : cultures scientifiques et hégémonie américaine*, Paris, Presses de Sciences Po, 2013.

Strange Susan, *States and Markets*, 2<sup>e</sup> éd., New York, Continuum, 1994.

Strange Susan, *Le retrait de l'État*, trad., Paris, Temps Présent, 2011.

Strange Susan, « An Eclectic Approach », in: Murphy Craig N., Tooze Roger (Eds.), *The New International Political Economy*, Boulder, Lynne Rienner Publishers, 1991, pp. 33-50. Coll. International Political Economy Yearbook (6).

### **Périodique**

Palan Ronen, « Susan Strange 1923-1998: a Great International Relations Theorist », *Review of International Political Economy*, 6(2), été 1999, pp. 121-132.

## **La mondialisation**

### **Ouvrages**

Braudel Fernand, *La dynamique du capitalisme*, [1985], trad., 2<sup>e</sup> éd., Paris, Flammarion, 2014. Coll. Champs (778).

Graz Jean-Christophe, *La Gouvernance de la mondialisation*, 4<sup>e</sup> éd., Paris, La Découverte, 2004. Coll. Repères (403).

Laroche Josepha (Éd.), *Un monde en sursis. Dérives financières, régulations politiques et exigences éthiques*, Paris, L'Harmattan, 2010. Coll. Chaos International.

### **Périodique**

Laroche Josepha, « La mondialisation : lignes de force et objets de recherche », *La Revue Internationale et Stratégique*, (47), aut. 2002, pp. 118-132.

## La mondialisation des connaissances

### Ouvrages

Association Vecam (Éd.), *Libres savoirs. Les biens communs de la connaissance. Produire collectivement, partager et diffuser les connaissances au XXI<sup>e</sup> siècle*, Caen, C&F éditions, 2011.

Crystal Davis, *English as a Global Language*, 2<sup>e</sup> éd., Cambridge, Cambridge University Press, 2012. Coll. Canto Classics.

Drahos Peter, Mayne Ruth (Eds.), *Global Intellectual Property Rights. Knowledge, Access and Development*, New York, Palgrave Macmillan, 2002.

Fumaroli Marc, *L'État culturel : une religion moderne*, Paris, Le livre de poche, 1999. Coll. Biblio Essais (4158).

May Christopher, *The Global Political Economy of Intellectual Property Rights: The New Enclosures*, 2<sup>e</sup> éd., Londres, Routledge, 2010.

May Christopher, Sell Susan K., *Intellectual Property Rights: A Critical History*, Boulder (Colo.), Lynne Rienner Publishers, 2005.

Sell Susan K., *Power and Ideas : North-South Politics of Intellectual Property and Anti-trust*, Albany (N. Y.), State University of New York Press, 1998.

Stiglitz Joseph E., « La connaissance comme bien public mondial », in : Grunberg Isabelle, Kaul Inge, Stern Marc A. (Éds.), *Les biens publics mondiaux. La coopération internationale au XXI<sup>e</sup> siècle*, trad., Paris, Economica, 2002, pp. 157-176.

Warnier Jean-Pierre, *La mondialisation de la culture*, 4<sup>e</sup> éd., Paris, La Découverte, 2008. Coll. Repères (260).

### Périodiques

Azam Geneviève, « La connaissance, une marchandise fictive », *Revue du MAUSS*, (29), print. 2007, pp. 110-126.

Corsani Antonella, Lazzarato Maurizio, « Globalisation et propriété intellectuelle », *Journal des anthropologues*, (96-97), 2004, pp. 127-149.

Gorz André, « Économie de la connaissance, exploitation des savoirs », Entretien avec Carlo Verdone et Yann Moulier Boutang, *Multitudes*, (15), print. 2004, pp. 205-216.

Greffé Xavier, « Introduction : L'économie de la culture est-elle particulière ? », *Revue d'économie politique*, (120), print. 2010, pp. 1-34.

Hernandez Valéria A., « *Quid d'une anthropologie de la connaissance ?* », in : Carton Michel, Meyer Jean-Baptiste (Éds.), *La société des savoirs. Trompe-l'œil ou perspectives ?*, Paris, L'Harmattan, 2006. Coll. Travail et Mondialisation, pp. 263-283.

Laïdi Zaki, « La propriété intellectuelle à l'âge de l'économie du savoir », *Esprit*, (11), nov. 2003, pp. 116-131.

Le temps des médias, « Dossier : Histoire de l'internet, l'internet dans l'histoire », (18), print. 2012.

May Christopher, « La marchandisation à "l'âge de l'information" : droits de propriété intellectuelle, l'État et Internet », *Actuel Marx*, (34), été 2003, pp. 81-97.

May Christopher, « Venise : aux origines de la propriété intellectuelle », *L'Économie politique*, (14), été 2002, pp. 6-21.

May Christopher, « Opening Other Windows: A Political Economy of "Openness" in a Global Information Society », *Review of International Studies*, (34), Cultures and Politics of Global Communication, 2008, pp. 69-92.

Mytelka Lynn K., « Le capitalisme fondé sur la connaissance et le changement dans les stratégies des entreprises industrielles », *Études internationales*, 14(3), 1983, pp. 433-452.

Oustinoff Michaël, « Les langues sur Internet : de l'hégémonie de l'anglais au règne de la traduction », *Le Temps des médias*, (18), print. 2012, pp. 124-135.

Papathéodorou Aris, « Propriété intellectuelle, copyright, brevets », *Multitudes*, (5), été 2001, pp. 13-16.

## **Le pouvoir de la structure de la connaissance**

### **Ouvrages**

Castells Manuel, *Communication et pouvoir*, trad., Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2013. Coll. 54.

Ellehøj Peter, « Deus ex machina : The Process of International Economic Cooperation », in: Guzzini Stefano, Leander Anna, Lorentzen Jochen, Morgan Roger (Eds.), *New Diplomacy in*

*the Post-cold War World: Essays for Susan Strange*, New York, St. Martin's Press, 1993, pp. 76-89.

Hart Jeffrey A., Kim Sang-Bae, « Power in the Information Age », in: Ciprut Jose V. (Ed.), *Of Fears and Foes: Security and Insecurity in an Evolving Global Political Economy*, Westport, Praeger, 2001, pp. 35-58.

Langley Paul, « Power-knowledge Estranged: From Susan Strange to Poststructuralism in British IPE », in: Blyth Mark (Ed.), *Routledge Handbook of International Political Economy : IPE as a Global Conversation*, New York, Routledge, 2009.

May Christopher, « Structured Strangely: Susan Strange, Structural Power and International Political Economy », in: Chan Stephen, Wiener Jarod, (Eds.), *Theorising in International Relations. Contemporary Theorists and Their Critics*, Lewiston, New York, The Edwin Mellen Press, 1997, pp. 34-60.

Price M., *Media and Sovereignty: The Global Information Revolution and its Challenge to State Power* Cambridge, MA: MIT Press, 2002.

## **Périodiques**

Machlup Fritz, « Stocks and Flows of Knowledge », *Kyklos*, (32), print.-été 1979, pp. 400-411.

Stehr Nico, Ufer Ulrich, « La répartition et la diffusion mondiales du savoir », *Revue internationale des sciences sociales*, (195), print. 2010, pp. 9-29.

## **La société de la connaissance**

### **Ouvrages**

Ashby William Ross, « Principles of the Self-Organizing System », in: George W. Zopf (Ed.), *Principles of Self-Organization*, New York, Pergamon Press, 1962, pp. 255-278.

Bell Daniel, *Vers la société post-industrielle*, trad., Paris, Robert Laffont, 1976.

Bronner Gérard, *La démocratie des crédules*, Paris, PUF, 2013.

Castells Manuel, *L'ère de l'information : La société en réseaux*, trad., Paris, Fayard, 2001.



- Chantepie Philippe, Le Diberder Alain, *Révolution numérique et industries culturelles*, Paris, La Découverte, 2010. Coll. Repères (408).
- Durampart Michel (Éd.), *Sociétés de la connaissance. Fractures et évolutions*, Paris, CNRS Éditions, 2009. Coll. Les Essentiels d'Hermès.
- Forest David, *Le prophétisme communicationnel. La société de l'information et ses futurs*, Paris, Syllepse, 2004. Coll. Matériologiques.
- Frère Bruno, Jacquemain Marc (Éds.), *Résister au quotidien ?*, Paris, Presses de Sciences Po, 2013. Coll. Académique.
- Grefte Xavier, Sonnac Nathalie (Éds.), *CultureWeb*, Paris, Dalloz, 2008.
- Latrive Florent, *Du bon usage de la piraterie*, Paris, La Découverte, 2007. Coll. Poche/Essais (247).
- Lévy Pierre, *L'intelligence collective. Pour une anthropologie du cyberspace*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, La Découverte, 1994. Coll. Poche/Essais (27).
- Mattelart Armand, *Histoire de l'utopie planétaire. De la cité prophétique à la société globale*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, La Découverte, 2009. Coll. Poche/Sciences humaines et sociales (98).
- McLuhan Marshall, *Pour comprendre les média : Les prolongements technologiques de l'homme*, trad., Paris, Seuil, 1977. Coll. Points essais.
- Moulier Boutang Yann, *Le capitalisme cognitif : la nouvelle grande transformation*, Paris, Éditions Amsterdam, 2007. Coll. Multitudes/Idées.
- Rey Olivier, *Une folle solitude : le fantasme de l'homme auto-construit*, Paris, Seuil, 2006.
- Vercellone Carlo (Éd.), *Sommes-nous sortis du capitalisme industriel ?*, Paris, La Dispute, 2003.
- Weber Steven, *The Success of Open Source*, 2<sup>e</sup> éd., London, Harvard University Press, 2005.

## **Périodiques**

- Blum Guillaume et Ebrahimi Mehran, « De la connaissance des réseaux aux réseaux de la connaissance. Vers de nouveaux modèles d'organisation innovants », *Management & Avenir*, (67), print. 2014, pp. 207-223.
- David Paul A., Foray Dominique, « Une introduction à l'économie et à la société du savoir », *Revue internationale des sciences sociales*, (171), print. 2002, pp. 13-28.
- Duret Isabelle, « L'auto-engendrement : une solution pour échapper au destin familial ? », *Thérapie familiale*, 21(2), pp. 129-140.

Forest David, « L' "intelligence collective" : analyse d'un poncif », *Questions de communication*, (15), 2009, pp. 51-65.

Hansson Sven Ove, « Les incertitudes de la société du savoir », *Revue internationale des sciences sociales*, (171), print. 2002, pp. 43-51.

Mattelart Armand, « Société de la connaissance, société de l'information, société de contrôle », *Cultures & Conflits*, (64), hiv. 2006, pp. 167-183.

Meyer Maryline, Montagne François, « Le logiciel libre et la communauté autorégulée », *Revue d'économie politique*, hiv. 2007, (117), pp. 387-405.

Musso Pierre, « L'ère de l'information de Manuel Castells », *Quaderni*, (41), été 2000, pp. 147-150.

Simioni Olivier, « Un nouvel esprit pour le capitalisme : la société de l'information ? », *Revue européenne des sciences sociales*, Tome 40, (123), 2002, pp. 75-90

Sfez Lucien, « Le réseau : du concept initial aux technologies de l'esprit contemporaines », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, (106), janvier-juin 1999, pp. 5-27.

Wolton Dominique, « Abondance et gratuité : pourquoi faire et jusqu'où ? », *Hermès, La Revue*, (57), été 2010, pp. 13-19.

## **Thèse**

Loveluck Benjamin, *La liberté par l'information. Généalogie politique du libéralisme informationnel et des formes de l'auto-organisation sur internet*, Thèse de doctorat en science politique dirigée par Mr. Le Pr. Gauchet Marcel, EHESS Paris, décembre 2012.

## **L'autonomie de la science**

### **Ouvrages**

Bachelard Gaston, *Le rationalisme appliqué*, [1949], 4<sup>e</sup> éd., Paris, PUF, 2004. Coll. Quadrige.

Bachelard Gaston, *Le matérialisme rationnel*, [1953], 5<sup>e</sup> éd., Paris, PUF, 2014. Coll. Quadrige.

Bourdieu Pierre, *Les usages sociaux de la science. Pour une sociologie clinique du champ scientifique*, Paris, INRA, 1997. Coll. Sciences en questions.

Dacos Marin, Mounier Pierre, *L'édition scientifique*, Paris, La Découverte, 2010. Coll. Repères (549).

Schöpfel Joachim (Éd.), *La publication scientifique. Analyses et perspectives*, Paris, Lavoisier, 2008.

Stichweh Rudolf, *Études sur la genèse du système scientifique moderne*, trad., Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires de Lille, 1991. Coll. Opuscule (7).

### **Périodiques**

Barthélémy Jean-Hugues, « Encyclopédisme et théorie de l'interdisciplinarité », *Hermès, La Revue*, (67), aut. 2013, pp. 165-170.

Beyer de Ryke Benoît, « Le miroir du monde : un parcours dans l'encyclopédisme médiéval », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 81(4), 2003, pp. 1243-1275.

Boltanski Luc, Bourdieu Pierre, « La production de l'idéologie dominante », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2(2-3), juin 1976, pp. 2-73.

Bourdieu Pierre, « La spécificité du champ scientifique et les conditions sociales du progrès de la raison », *Sociologie et sociétés*, 7(1), 1975, pp. 91-118.

Bourdieu Pierre, « L'ontologie politique de Martin Heidegger », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1(5-6), nov. 1975, pp. 109-156.

Bourdieu Pierre, « Les doxosophes », *Minuit*, (1), 1973, pp. 26-45.

Littératures classiques, « Dossier : La note d'autorité. Aperçus historiques (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup>) », (64), aut. 2007.

Reif Fred, « The Competitive World of the Pure Scientist », *Science*, 134(3494), 15 décembre 1961, pp. 1957-1962.

### **Article de presse**

Boucheron Patrick, « De l'usage des notes de bas de page en histoire médiévale », *Méneştrel*, 28 janvier 2010. Disponible à la page :

<http://www.menestrel.fr/spip.php?rubrique1309> [consulté le 25.05.2015]

## L'idéologie de l'expertise

### Ouvrages

Bérard Yann, Crespin Renaud (Éds.), *Aux frontières de l'expertise. Dialogues entre savoirs et pouvoirs*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010. Coll. Res Publica.

Delmas Corinne, *Sociologie politique de l'expertise*, Paris, La Découverte, 2011. Coll. Repères (588).

Rose Hilary, Rose Steven (Éds.), *L'idéologie de/dans la science*, Paris, Seuil, 1977. Coll. Science ouverte.

Sfez Lucien, *Technique et idéologie. Un enjeu de pouvoir*, Paris, Seuil, 2002. Coll. La couleur des idées.

Trepos Jean-Yves, *La sociologie de l'expertise*, Paris, PUF, 1996. Coll. Que sais-je ? (3119).

### Périodiques

Cités, « Dossier : L'idéologie de l'évaluation », (37), print. 2009.

Deleuze Gilles, « Post-scriptum sur les sociétés de contrôle », *L'autre journal*, (1), mai 1990, disponible à la page :

[http://www.lavolte.net/lazonedudehors/Deleuze\\_societes\\_de\\_controle.pdf](http://www.lavolte.net/lazonedudehors/Deleuze_societes_de_controle.pdf) [consulté le 24.05.2015]

Martuccelli Danilo, « Critique de la philosophie de l'évaluation », *Cahiers internationaux de sociologie*, (128-129), print. 2010, pp. 27-52.

Rudolf Florence, « Deux conceptions divergentes de l'expertise dans l'école de la modernité réflexive », *Cahiers internationaux de sociologie*, (114), print. 2003, pp. 35-54.

### Article de presse

Bourdieu Pierre, « Pour un savoir engagé », *Le Monde Diplomatique*, février 2002. Disponible à la page :

<http://www.monde-diplomatique.fr/2002/02/BOURDIEU/8602> [consulté le 25.03.2015]

## La configuration Wikipédia

### Ouvrages

Foglia Marc, *Wikipédia. Média de la connaissance démocratique ?*, Limoges, FYP Éditions, 2008.

Foglia Marc, « *Wikipédia, entre connaissance et démocratie* », in : Groult Martine (Éd.), *Les encyclopédies. Construction et circulation du savoir de l'Antiquité à Wikipédia*, Paris, L'Harmattan, 2011, pp. 119-136.

Gourdain Pierre, O'Kelly Florence, Roman-Amat Béatrice, Soulas Delphine, Von Droste Zu Hülshoff Tassilo, *La Révolution Wikipédia : les encyclopédies vont-elles mourir ?*, Paris, Mille et une Nuits, 2007. Coll. Essai.

### Périodiques

Assouline Pierre, « Y a-t-il un bon usage de Wikipédia ? Entretien », *Le Débat*, (148), print. 2008, pp. 31-38.

Bachelet Rémi, Moatti Alexandre, « Wikipédia, un projet hors normes ? », *Responsabilité & Environnement (Annales des Mines)*, (67), juillet 2012, pp.48-53.

Barbe Lionel, « Wikipedia, un trouble-fête de l'édition scientifique », *Hermès, La Revue*, (57), été 2010, pp. 69-74.

Barbe Lionel, « Wikipedia et Agoravox : des nouveaux modèles éditoriaux ? », *Document numérique et société*, septembre 2006, pp.50-65.

Bryant Susan L., Forte Andrea, Bruckmann Amy, « Becoming Wikipedian: Transformation of Participation in a Collaborative Online Encyclopedia », *Proceedings of GROUP*, ACM, New York, 2005, pp. 1-10.

Cardon Dominique, Levrel Julien, « La vigilance participative. Une interprétation de la gouvernance de Wikipédia », *Réseaux*, (154), été 2009, pp. 51-89.

Firer-Blaess Sylvain, « Wikipédia, modèle pour une société hyperpanoptique », *Homo Numericus*, 1<sup>er</sup> août 2007. Article disponible à la page :

<http://www.homo-numericus.net/spip.php?article275> [consulté le 14.05.2015]

Firer-Blaess Sylvain, « Wikipédia, hiérarchie et démocratie », *Homo Numericus*, 11 octobre 2007. Article disponible à la page :

<http://www.homo-numericus.net/article276.html> [consulté le 17.05.2015]

Foglia Marc, « Faut-il avoir peur de Wikipédia ? », *Études*, (410), hiv. 2009, pp. 463-472.

Forte Andrea, Lampe Cliff, « Defining, Understanding and Supporting Open Collaboration: Lessons from the Literature », *American Behavioral Scientist*, 57(5), pp. 535-547.

Geiger Stuart R., Ribes David, « Trace Ethnography: Following Coordination Through Documentary Practices », *HICSS*, janvier 2011, pp. 1-10. Disponible à la page : <http://www.stuartgeiger.com/trace-ethnography-hicss-geiger-ribes.pdf> [consulté le 25.05.2015]

Grassineau Benjamin, « Rationalité économique et gratuité sur Internet : le cas du projet Wikipédia », *Revue du MAUSS*, (35), print. 2010, pp. 527-539.

Loiseau Sylvain, Poudat Céline, « Représentation et caractérisation lexicale des sciences dans Wikipédia », *Revue française de linguistique appliquée*, (12), été 2007, pp. 29-44.

Sahut Gilles, « "Citez vos sources" : archéologie d'une règle au cœur du savoir wikipédien (2002-2008) », *Études de communication*, (42), 2014, pp. 97-110.

Savary Nathalie, « La galaxie Wikimédia : Une dynamique du partage de la connaissance », *Le Débat*, (170), aut. 2012, pp. 138-148.

Sundin Olof, « Janitors of Knowledge in the Everyday Life of Wikipedia Editors », *Journal of Documentation*, 67(5), 2011, pp. 840-862. Disponible à la page : <https://lup.lub.lu.se/luur/download?func=downloadFile&recordOid=1693489&fileOid=2277516> [consulté le 25.05.2015]

Vandendorpe Christian, « Le phénomène Wikipédia : une utopie en marche », *Le Débat*, (148), print. 2008, pp. 17-30.

## **Thèse**

Goldenberg Anne, *La négociation des contributions dans les wikis publics : légitimation et politisation de la cognition collective*, Thèse de doctorat en sociologie et communication, Université du Québec à Montréal et Université de Nice Sophia Antipolis, janvier 2011.

## **Articles de presse**

Albert Éric, « Wikipédia compte ses fans et s'interroge sur son modèle », *Le Monde*, 9 août 2014, disponible à la page : [http://www.lemonde.fr/actualite-medias/article/2014/08/09/wikipedia-compte-ses-fans-et-s-interroge-sur-son-modele\\_4469500\\_3236.html](http://www.lemonde.fr/actualite-medias/article/2014/08/09/wikipedia-compte-ses-fans-et-s-interroge-sur-son-modele_4469500_3236.html) [consulté le 26.05.2015]

Fontaine Pierre, « Wikipédia perd des contributeurs à cause de ses règles trop contraignantes », *AFP*, 7 janvier 2013, disponible à la page :

<http://www.01net.com/editorial/583409/wikipedia-perd-des-contributeurs-a-cause-de-ses-regles-trop-contraignantes/> [consulté le 28.05.2015]

Girardeau Astrid, « Penser Wikipédia comme un projet, pas une encyclopédie : entretien avec Olivier Ertzscheid », *Libération (Écrans)*, 23 janvier 2008. Disponible à la page :

[http://ecrans.liberation.fr/ecrans/2008/01/23/penser-wikipedia-comme-un-projet-pas-une-encyclopedie\\_63342](http://ecrans.liberation.fr/ecrans/2008/01/23/penser-wikipedia-comme-un-projet-pas-une-encyclopedie_63342) [consulté le 17.01.2015]

Lacour Philippe, « Portrait de l'intellectuel en DJ. Wikipédia face à l'expertise scientifique », *La vie des idées*, 28 mars 2008. Disponible à la page :

<http://www.laviedesidees.fr/Portrait-de-l-intellectuel-en-DJ.html> [consulté le 16.05.2015]

Klein Arnaud, « Wikipédia et la légitimité de la construction collective du savoir sur internet », *Internetactu*, 25 mai 2005, disponible à la page :

<http://www.internetactu.net/2005/05/25/wikipedia-et-la-lgitimit-de-la-construction-collective-du-savoir-sur-internet/> [consulté le 14 juin 2015]

Langlais Pierre-Carl, « Wikipédia est-elle condamnée ? », *Rue89*, 6 janvier 2013, disponible à la page :

<http://blogs.rue89.nouvelobs.com/les-coulisses-de-wikipedia/2013/01/06/wikipedia-est-elle-condamnee-229334> [consulté le 26.05.2015]

Lecointre Guillaume, « Encyclopédies libres : après le "fast-food", le "fast-science" », *Charlie Hebdo*, 1<sup>er</sup> décembre 2004, disponible à la page :

<http://www.google.fr/imgres?imgurl=http%3A%2F%2Fleserged.online.fr%2Fimg%2Fcharliepedia.png&imgrefurl=https%3A%2F%2Fforum.framasoft.org%2Fviewtopic.php%3Ft%3D3660&h=724&w=605&tbnid=2hcyEE3XENE2pM%3A&zoom=1&docid=5MiSc3PDpEKgOM&ei=PLJtVfb3AsO9UdnsAg&tbn=isch&iact=rc&uact=3&dur=552&page=1&start=0&ndsp=19&ved=0CCEQrQMwAA> [consulté le 02.06.2015]

Ronfaut Lucie, « Wikipédia en pleine crise d'adolescence », *Le Figaro*, 29 juillet 2014, disponible à la page :

<http://www.lefigaro.fr/medias/2014/07/27/20004-20140727ARTFIG00102-wikipedia-en-pleine-crise-d-adolescence.php> [consulté le 26.05.2015]

Roussel Frédérique, « Wikipédia se trompe à tous vents », *Libération (Écrans)*, 9 juillet 2007. Disponible à la page :

[http://ecrans.liberation.fr/ecrans/2007/07/09/wikipedia-se-trompe-a-tous-vents\\_97847](http://ecrans.liberation.fr/ecrans/2007/07/09/wikipedia-se-trompe-a-tous-vents_97847) [consulté le 16.01.2015]

## ANNEXES

### Annexe 1

#### **Chronologie : contextualisation, naissance et vie du projet Wikipédia**

**1790** : *Copyright Act* (ou *Patent Act of 1790*).

**1886** : Convention de Berne pour la protection des œuvres littéraires et artistiques (traité diplomatique établissant les fondements de la protection internationale des œuvres, elle marque un tournant majeur en matière de reconnaissance internationale du droit d'auteur mais surtout de son harmonisation).

**1952** : Convention universelle sur le droit d'auteur, elle introduit le signe du copyright (©) et permet une protection des œuvres dans les pays n'ayant pas adhéré à la Convention de Berne (États-Unis et URSS).

**14 juillet 1967** : création de l'OMPI ou WIPO (Organisation Mondiale de la Propriété Intellectuelle ou *World Intellectual Property Organization*), agence spécialisée de l'ONU qui promeut un système international de propriété intellectuelle.

**Années quatre-vingt** : naissance du mouvement du logiciel libre.

**1980** : *Bayh-Dole Act* (officiellement *The Patent and Trademark Law Amendments Act*).

**1984** : Premiers développements du projet GNU (acronyme récursif de l'anglais *GNU's Not UNIX*) visant à développer le système d'exploitation GNU et popularisant le *copyleft*.



**4 octobre 1985** : création de la *Free Software Fondation (FSF)*, organisation américaine à but non lucratif fondée par Richard Stallman afin de promouvoir le logiciel libre et la défense des utilisateurs.

**1989** : - Adhésion des États-Unis à la Convention de Berne.

- Premier projet de système d'exploitation libre (*GNU General Public License*).

**Fin des années quatre-vingt-dix** : développement de l'internet et plus largement, des NTIC (Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication) et de leur accès.

**1996** : Traité de l'OMPI ayant pour principale fonction d'adapter à l'univers numérique les dispositions de la Convention de Berne.

**9 mars 2000** : Création de Nupedia par Jimmy Wales.

**2001** : Création de l'association américaine à but non lucratif *Creative Commons (CC)* par Lawrence Lessig, visant à assouplir les droits de la propriété intellectuelle en proposant des solutions alternatives sous forme de licences (les licences *Creative Commons*).

**15 janvier 2001** : Création de Wikipédia par Jimmy Wales et Larry Sanger.

**14 février 2002** : *Open Access Initiative* de Budapest, première déclaration internationale majeure sur le libre accès, elle est reconnue comme le rassemblement historique du mouvement libre accès.

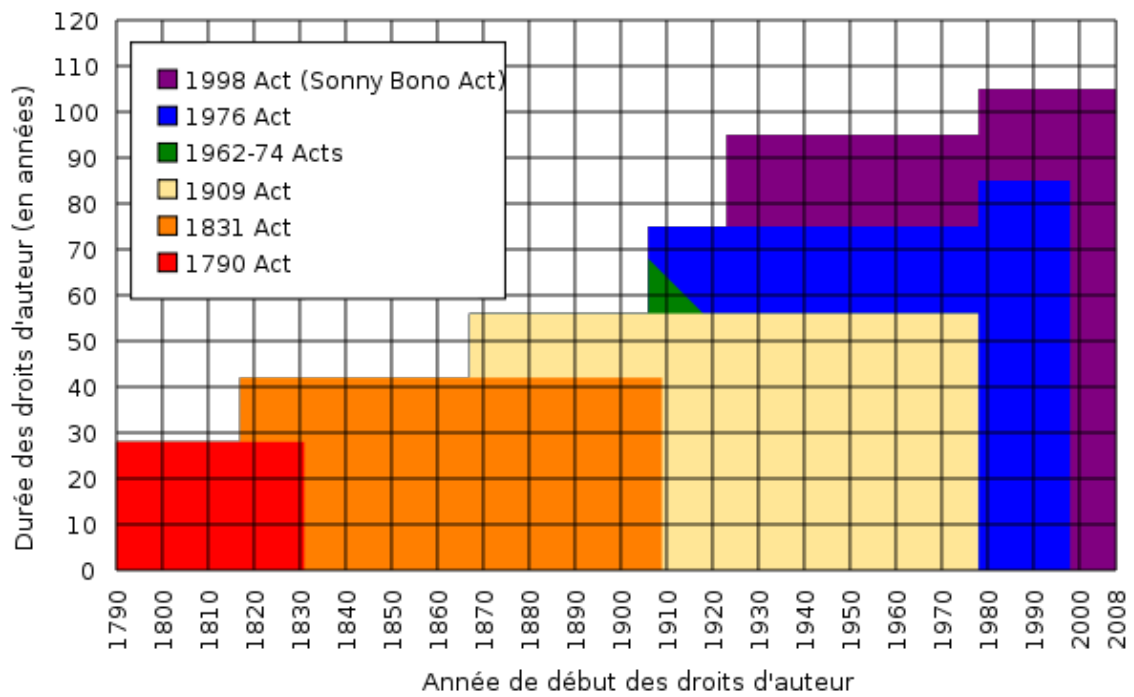
**30 juin 2003** : Création de la Fondation Wikimedia par Jimmy Wales.

**26 septembre 2003** : Fermeture de Nupedia.

**27 septembre 2010** : La Wikipédia française franchit le seuil symbolique du million d'articles.

## Annexe 2

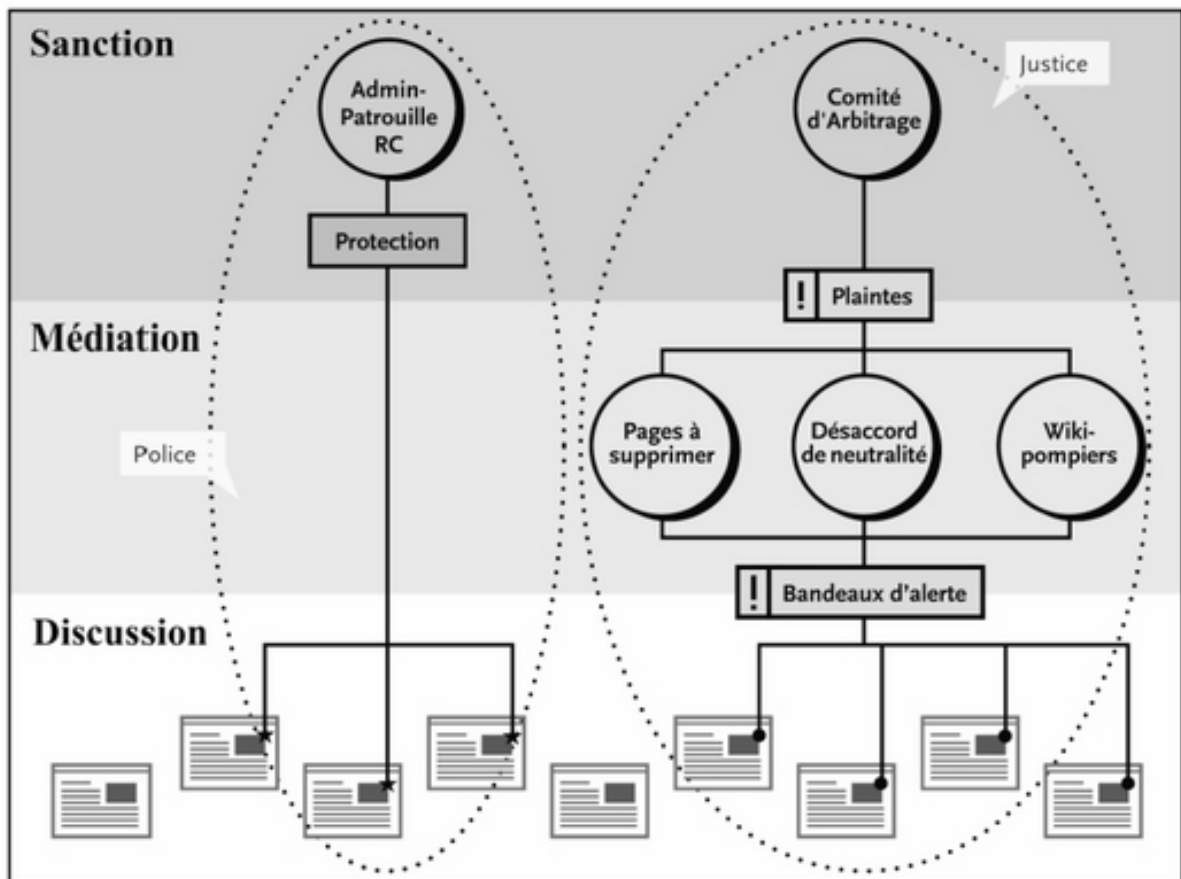
### L'allongement du terme des droits d'auteur aux États-Unis



Source : Wikipédia. Disponible à la page : [http://fr.wikipedia.org/wiki/Copyright\\_Term\\_Extension\\_Act#/media/File:Termes\\_des\\_droits\\_d%27auteur\\_aux\\_USA\\_\(Copyright\\_term\).svg](http://fr.wikipedia.org/wiki/Copyright_Term_Extension_Act#/media/File:Termes_des_droits_d%27auteur_aux_USA_(Copyright_term).svg) [consulté le 10.06.2015]

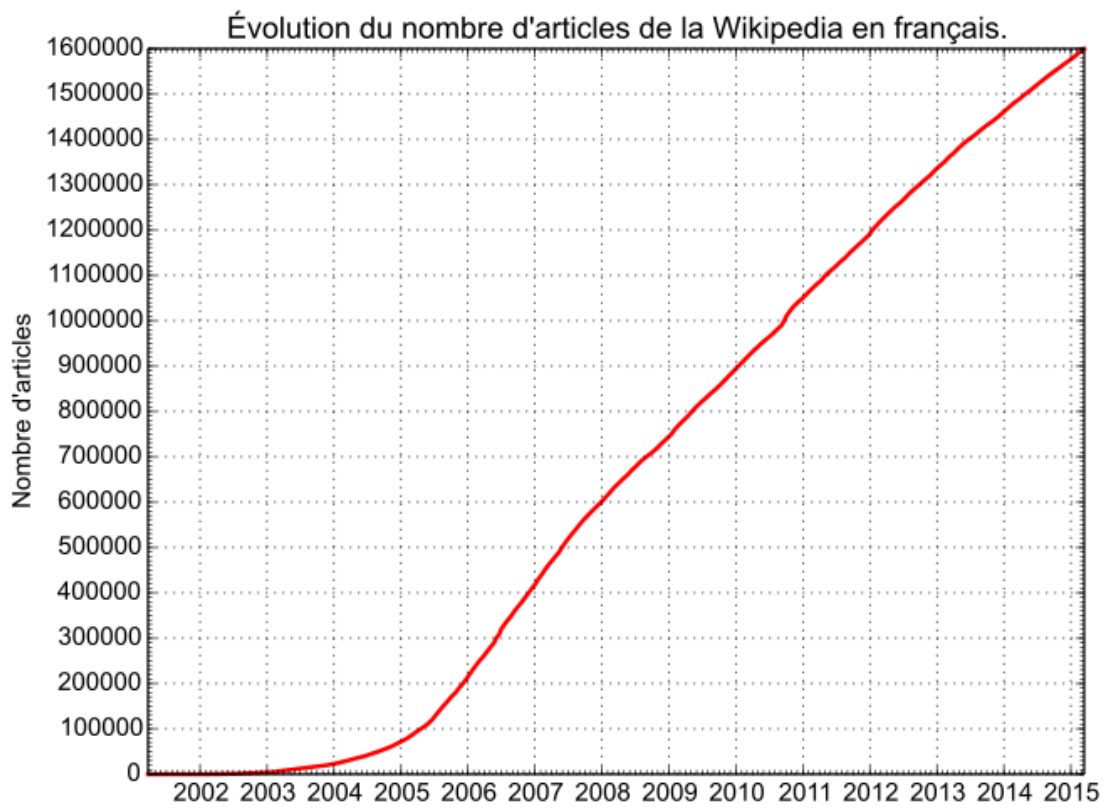
### Annexe 3

#### « Carte de la régulation dans Wikipédia »



Source : Cardon Dominique, Levrel Julien, « La vigilance participative. Une interprétation de la gouvernance de Wikipédia », *op. cit.*, p. 64.

## Annexe 4



Source : Wikipédia. Disponible à la page : [http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikipédia:Historique\\_de\\_Wikipédia\\_en\\_français](http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikipédia:Historique_de_Wikipédia_en_français) [consulté le 20.05.2015]

## TABLE DES MATIÈRES

<b>SOMMAIRE.....</b>	<b>5</b>
<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>6</b>
<b>PREMIÈRE PARTIE : Une médiation sociale du savoir savant .....</b>	<b>18</b>
<b>A. Une participation au conflit sur le statut de la connaissance.....</b>	<b>20</b>
1. La réappropriation d'un bien public.....	21
a. L'opposition aux privatisations de biens immatériels.....	21
b. La contestation d'une distribution de la compétence .....	26
2. La prescription d'une forme d'organisation sociale .....	32
a. L'avènement d'une société de la connaissance.....	33
b. L'auto-organisation comme maître-mot.....	38
<b>B. La rationalisation progressive de l'édition.....</b>	<b>43</b>
1. Une gouvernance réflexive .....	44
a. Une double réflexivité inhérente au projet.....	44
b. Une normalisation par la stigmatisation.....	49
2. Une rupture avec les idéaux fondateurs.....	53
a. La hiérarchisation croissante d'un collectif.....	53
b. Les limites d'une forme d'institution décentralisée .....	57

<b>DEUXIÈME PARTIE : Une légitimation sociale par l'expertise.....</b>	<b>62</b>
<b>A. Une quête de reconnaissance requérant l'expertise.....</b>	<b>64</b>
1. Un rationalisme croissant comme gage de qualité.....	65
a. Un positivisme inhérent au projet.....	65
b. Une communauté épistémique en recherche de qualité .....	70
2. Une validation experte des contenus .....	74
a. La compétence exclusivement experte.....	74
b. Le référencement comme norme croissante.....	78
<b>B. Un accès restreint à la connaissance.....</b>	<b>82</b>
1. Un mimétisme du champ scientifique.....	83
a. Récompenser une conformité au modèle .....	84
b. Adopter la rhétorique de la scientificité .....	87
2. Une ouverture limitée aux savoirs stabilisés.....	92
a. Un accès réduit à l'opinion majoritaire.....	93
b. L'absence d'ingérence dans le champ scientifique.....	96
<b>CONCLUSION .....</b>	<b>100</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>104</b>
<b>ANNEXES .....</b>	<b>119</b>
<b>RÉSUMÉ .....</b>	<b>126</b>

## RÉSUMÉ

En stockant la masse de connaissances la plus consultée au monde et en définissant les connaissances qui y ont leur place par son cadre technique, ses principes fondateurs et ses normes, Wikipédia est un acteur essentiel de la structure de la connaissance. Tout en nous focalisant sur les connaissances scientifiques éditées par Wikipédia et sur les liens que le projet encyclopédique entretient avec le système scientifique et son expertise afin de se légitimer, nous tenterons de tenir compte de la totalité dans laquelle s'englobent ces savoirs savants : les connaissances scientifiques sont intégrées dans un cadre plus général de la connaissance. L'action de Wikipédia s'accomplit dans des conditions sociales et pratiques, c'est-à-dire dans un monde avec ses représentations, ses légitimations et ses idéologies. En diffusant largement le savoir savant, Wikipédia remet certes en cause l'autonomie de la science, mais inscrit également son action dans une idéologie de l'expertise.

## MOTS-CLÉS

Auto-organisation – Bien public – Communauté épistémique – Compétence – Connaissance – Expertise – Idéologie – Légitimation – Logiciel libre – Modernité – Mondialisation de la culture – Normalisation – Rationalisation – Savoir savant – Science – Technique – Wikipédia



